

Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, 1810

Édition par François Rosset et Dominique Triaire

Texte

Premier décaméron.

Description

Copie non autographe, Madrid, Bib. Nacional, cote 22185.

1 CM, 3 MJ, 4 MJ, 5 MP : même main.

Publication

Jean Potocki, *Œuvres*, Louvain, Peeters, 2006, vol. IV,1, p. 31-134 ; Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse (version de 1810)*, Paris, GF Flammarion, 2008, p. 59-205.

MANUSCRIT TROUVÉ À SARAGOSSE.¹

Le Comte d'Olivadez n'avoit pas encore établi des Colonies étrangères dans la Siera Moréna ; cette chaîne de monts sourcilleux, qui séparent l'Andalousie d'avec la Manche, n'étoit alors habitée que par des Contrebandiers des Bandits et quelques Bohémiens qui passaient pour manger les voyageurs qu'ils avoient assassinés : et de la le proverbe Espagnol : “ Las Citanas de Siera Moréna quieren carne de hombres. ”

Ce n'est pas tout. Le voyageur qui se hasardoit dans cette sauvage contrée, s'y trouvoit, disoit on assailli par mille terreurs capables de glacer les plus hardis courages. Il entendoit des voix lamentables se mêler aux sifflements de la tempête, des lueurs trompeuses l'égaroient, et des mains invisibles le pousoient vers des abimes sans fond.

À la vérité quelques auberges isolées se trouvoient éparses sur cette route désastreuse ; mais des revenants plus diables que les cabaretiers eux mêmes, avoient forcé ceux-ci à leur céder la place, et se retirer en des pays où leur repos ne fut plus troublé que par les reproches de leur conscience, sorte de fantomes avec qui les aubergistes ont des accomodements ; celui de l'hottellerie d'Anduhar attestoit S^t Jacques de Compostelle de la vérité de ces récits merveilleux. Enfin il ajoutoit que les archers de la S^{te} Hermandad avoi[en]t refusé de se charger d'aucune expédition pour la Sierra Moréna, et que les voyageurs prenoient la route de Jaen ou celle de l'Estramadoure.

Je lui répondis que ce choix pouvoit convenir à des voyageurs ordinaires ; mais que le Roi Don Philippe Quinto, ayant eu la grace de m'honorer d'une commission de Capitaine aux Gardes Vallones, les loix sacrées de l'honneur me prescrivoient de me rendre à Madrid, par le chemin le plus court, sans demander s'il étoit le plus dangereux. “ Mon jeune Seigneur /:réprit l'hôte:/ votre merced me permettra de lui observer, que si le Roi l'a honoré d'une compagnie aux gardes avant que l'age eut honoré du plus léger duvet le menton de vôtre merced, il seroit expedient de faire des preuves de prudence ; or je dis que lorsque les Démons s'emparent d'un pays... ” Il en eut dit d'avantage, mais je piquai des deux et m'arrêtai hors de la portée de ses rémontrances ; alors je me retournai et je le vis qui me monroit de loin la route de l'Estramadoure. Mon valet Lopez de Moschito, mon Zagal me regardoient d'un air piteux qui vouloit dire à peu près la même chose. Je fis semblant de ne les point comprendre et m'enfonçai dans les bruyères où depuis l'on a bati la colonie appelée la Carlota

À la place même où se trouve aujourd'hui la maison de poste étoit alors un abri fort connu des muletiers qui l'appelloient Los Alcornoques où les chaines verts, parce que deux beaux arbres de cette espèce ombrageoient une source abondante que recevoit un abreuvoir de marbre. C'étoit là seule eau et le seul ombrage que l'on trouvat depuis Andouhar jusqu'à l'auberge dite Venta-Quemada. Cette Auberge étoit batie au milieu d'un désert, mais grande et spacieuse. C'étoit proprement un ancien château des Mores détruit anciennement par un incendie et réparé depuis pour en faire une hottellerie, de la le nom de Venta-Quemada. Un bourgeois de Murcie s'y étoit établi. Les voyageurs partoient donc le matin d'Andoulhar, dinoient à los Alcornoques des provisions qu'ils avoient apportées, et puis ils avoient couché à la Venta-Quemada ; souvent même ils y passaient la journée du lendemain, pour s'y préparer au passage de montagnes et faire de nouvelles provisions ; tel étoit aussi le plan de mon voyage

¹ Cette copie compte 135 p. ; elle provient de la bibliothèque de Łañcut dont le cachet frappe la première page.

Au revers de la couverture, une étiquette avec la cote : B.III.2.25. Inv. 2801.

Le filigrane est : H III 1810

Au recto du f. de garde : “ *I. Cahier* ”.

Mais comme nous approchions déjà des chênes verts, et que je parlois à Lopez du petit repas que nous comptions y faire je m'aperçus que Moschitot n'étoit point avec nous non plus que la mule chargée de nos provisions. Lopez me dit qu'il étoit resté quelques cens pas en arriere pour refaire quelque chose au bât de sa monture, nous l'entendimes — Puis nous fimes quelques pas en avant, puis nous [nous] arretâmes pour l'attendre encore. Nous l'appellames — nous retournames sur nos pas pour le chercher ; le tout en vain — Moschito avoit disparu et emportoit avec lui nos plus cheres espérances, c'est à dire tout nôtre diner. J'étais le seul à jeun ; car Lopez n'avoit cessé de ronger le fromage du Toboso dont il s'estoit muni ; mais il n'en etait pas plus gai et marmotoit entre ses dents : “ que l'aubergiste l'avoit bien dit, et que les Démons avoient surement emporté l'infortuné Moschito ”

Lorsque nous fumes arrivés à Los Alcornoques, je trouvai sur l'abreuvoir au [*sic*] panier rempli de feuilles de vignes il paroissoit avoir été plein de fruit et oublié par quelque voyageur. J'y fouillai avec curiosité et j'eus le plaisir d'y découvrir quatre belles figues et une orange. J'offris deux figues à Lopez ; mais il le refusa, disant qu'il pouvoit attendre jusqu'au soir ; je mangeai donc la totalité des fruits, après quoi je voulus me désaltérer à la source voisine. Lopez m'en empêcha alléguant que l'eau me feroit du mal après les fruits, et qu'il avoit à m'offrir un reste de vin d'Alicante. J'acceptai son offre ; mais à peine le vin fut il dans mon estomac que je me sentis le cœur fort oppressé. Je vis la terre et le ciel tourner sur ma tête et je me serois surement évanoui, si Lopez ne se fut empressé à me secourir il me fit revenir de ma défaillance et me dit qu'elle ne devoit point m'effrayer n'étant qu'un effet de la fatigue et de l'inanition. Effectivement non seulement je me trouvois rétabli, mais même dans un état de force et d'agitation qui avoit quelque chose d'extraordinaire, la campagne me sembloit emaillée des couleurs les plus vives les objets scintilloient à mes yeux comme les astres dans les nuits d'été et je sentoie battre mes arteres surtout aux temples [*sic*] et à la gorge.

Lopez voyant que mon incomodité n'avoit point eû des suites ne pût s'empêcher de recommencer ses doléances “ Helas ! /:dit-il:/ pourquoi ne m'en suis-je pas rapporté à Fra Heronimo della Trinida, moine, prédicateur, confesseur et l'oracle de notre famille, il est beau-frère du beau-fils de la belle-sœur du beau-père de ma belle mère, et se trouvant ainsi le plus proche parent que nous ayons, rien ne se fait dans nôtre maison que par ses avis. Je n'ai pas voulu les suivre et j'en suis justement puni, il m'avoit bien dit que les officiers aux Gardes Vallones étoient un peuple hérétique, ce que l'on reconnoît aisément à leurs cheveux blonds à leurs yeux bleu et à leurs joues rouges, au lieu que les vieux chrétiens sont de la couleur de Nôtre Dame d'Atocha peinte par S^t Luc. ”

J'arrêtai ce torrent d'impertinances en ordonnant à Lopez de me donner mon fusil à deux coups et de rester auprès des chevaux, tandis que j'irois sur quelque rocher des environs, pour tâcher de découvrir Moschito ou du moins sa trace. À cette proposition Lopez fondit en larmes et se jettant à mes genoux, il me conjura au nom de tous les saints de ne pas le laisser seul en un lieu si plein de dangers. Je m'offre à garder les chevaux tandis qu'il iroit à la découverte ; mais ce parti lui parut encore bien plus effrayant ; cependant je lui dis tant de bonnes raisons pour aller chercher Moschito qu'il me laissa partir. Puis il tira un rosaire de sa poche et se mit en priere auprès de l'abreuvoir.

Les sommets que je voulois gravir étoient plus éloignés qu'ils ne me l'avoient parus. Je fus près d'une heure à les atteindre, et lorsque j'y fus je ne vis rien que la plaine déserte et sauvage, nulle trace d'hommes d'animaux où d'habitants, nulle route que le grand chemin que j'avois suivis et personne n'y passoit. Partout le plus grand silence. Je l'interrompis par mes cris que les échos repeterent au loin. Enfin je répris le chemin de l'abreuvoir, j'y trouvai mon cheval attaché à un arbre, mais Lopez avoit disparut

J'avois deux partis à prendre, celui de retourner à Andouhar et celui de continuer mon voyage. Le premier parti ne me vint seulement pas à l'esprit. Je m'elançai sur mon cheval et le metant tout de suite au plus grand trot j'arrivai au bout de deux heures sur les bords du Guadalquivir qui n'est point là ce fleuve tranquille et superbe dont le cours majestueux embrasse les murs de Seville. Le Guadalquivir au sortir des montagnes est un torrent sans rives ni fond et toujours mugissant contre les rochers qui contiennent des [*sic*] efforts.

La vallée de Los Hermanos commence à l'endroit où le Guadalquivir se répand dans la plaine elle etoit ainsi appelée, par ce que trois frères moins unis encore par les liens du sang que par leur goût

pour le brigandage en avoient fait long tems le Théâtre de leurs exploits. Des trois frères, deux avoient été pris et leurs corps se voyoient attachés à une potence à l'entrée de la vallée, mais l'aîné appelé Zoto s'étoit échappé des prisons de Cordoue, et l'on disoit qu'il s'étoit retiré dans la chaîne des Alpuharas.

On racontoit des choses bien étranges des deux frères qui avoient été pendus, on n'en parloit pas comme de revenants, mais que leurs corps animés par je ne sais quels Démons, se détachent la nuit et quittoient le gibet pour aller désoler les vivants. Ce fait passoit pour si certaine qu'un Théologien de Salamanque avoit fait une dissertation dans la quelle il prouvoit que les deux pendus étoient des espèces de Vampires, et que l'un n'était pas plus incroyable que l'autre, ce que les plus incrédules lui accorderoient sans peine. Il couroit aussi un certain bruit que ces deux hommes étoient innocents et qu'ayant été condamnés injustement, ils s'en vengeoient avec la permission du Ciel sur les voyageurs et les habitants des environs, comme j'avois beaucoup entendu parler de tout cela à Cordoue. J'eus la curiosité de m'approcher de la potence. Le spectacle en étoit d'autant plus dégoutant que les hideux cadavres agités par le vent, faisoient des balancements extraordinaires tandis que d'affreux vautours les tirailloient pour arracher des lambeaux de leur chair, j'en détournai la vue avec horreur et m'enfonçai dans le chemin des montagnes.

Il faut convenir que la vallée de Los Hermanos sembloit très propre à favoriser les entreprises des bandits et leur servir de retraite. L'on y étoit arrêté tantôt par des roches détachées du haut des monts, tantôt par des arbres renversés par l'orage. En bien des endroits le chemin traversoit le lit du torrent ou passoit devant des cavernes profondes dont l'aspect malencontreux inspiroit la défiance.

Au sortir de cette vallée j'entrai dans une autre et je découvris la Venta qui devoit être mon gîte ; mais du plus loin que je l'aperçus je n'en augurai rien de bon. Car je distinguai qu'il ne s'y trouvoit ni fenêtre, ni volets les cheminés ne fumoient point je ne voyois point de mouvement dans les environs et je n'entendois pas les chiens avertir de mon arrivée. J'en conclus que ce Cabaret étoit un de ceux que l'on avoit abandonnés, comme l'avoit dit l'aubergiste d'Andouhar.

Plus j'approchois de la Venta et plus le silence me sembloit profond. Enfin j'arrivai et je vis un tronc à mettre des aumones accompagnée d'une inscription ainsi conçue " Messieurs les voyageurs ayez la charité de prier pour l'âme de Gonzalez de Murcie ci-devant cabaretier de la Venta-Quemada, sur toute chose passez votre chemin et ne restez pas ici la nuit sous quelque pretexte que ce soit "

Je me décidai à braver les dangers dont l'inscription me menaçoit. Ce n'étoit pas que je fusse convaincu qu'il n'y a point de revenants ; mais on verra plus loin que toute mon éducation avoit été dirigée du côté de l'honneur et je le fesois consister à ne donner jamais aucune marque de crainte.

Comme [le] soleil ne faisoit que de se coucher je voulus profiter d'un reste de clareté et parcourir tous les coins de cette demeure, moins pour me rassurer contre les puissances infernales qui en avoient pris possession que pour chercher quelque nourriture ; car le peu que j'avois mangé à Los Alcornos avoit pû suspendre, mais non pas satisfaire le besoin impérieux que j'en ressentais. Je traversai beaucoup de chambres et de salles. La plupart étoient revêtues en mosaïque jusque à la hauteur d'un homme, et les plafonds étoient en cette belle menuiserie ou les Maures mettoient leur magnificence. Je visitai les cuisines, les greniers et les caves ; celles-ci étoient creusées dans le rocher, quelques unes communiquoient avec des routes souterraines qui paroissent pénétrer fort avant dans la montagne ; mais je ne trouvai à manger nulle part — Enfin comme le jour² finissoit tout-à-fait j'allai prendre mon cheval que j'avois attaché dans la cour, je le menai dans une écurie où j'avois vu un peu de foin et j'allai m'établir dans une chambre où se trouvoit un grabat le seul qu'on eut laissé dans toute l'auberge. J'aurois bien voulu avoir une lumière, mais la faim qui me tourmentoit avoit cela de bon c'est qu'elle m'empêchoit de dormir

Cependant la nuit plus devenoit noire [*sic*] et plus mes réflexions étoient sombres. Tantôt je songeois à la disparition de mes deux domestiques, et tantôt aux moyens de pourvoir à ma nourriture ; je pensois que des voleurs sortant à l'improviste de quelque buisson ou de quelque trape souterraine

² Biffé : commen

avoient attaqué successivement Lopez et Moschito lorsqu'ils se trouvoient seules et que je n'avois été épargné que par [*sic*] ma tenue militaire ne promettoit pas une victoire aussi facile. Mon appetit m'occupoit plus que tout le reste, mais j'avois vu des chèvres sur la montagne, elles devoient être gardées par un chévrier et cet homme devoit sans doute avoir une petite provision de pain pour le manger avec son lait. De plus je comptois un peu sur mon fusil. Mais de retourner sur mes pas et de m'exposer aux railleries de l'haute d'Andouhar, c'est là ce que j'étais bien décidé à ne point faire. Je l'étois au contraire, bien fermement à continuer ma route.

Toutes ces reflexions étant épuisées, je ne pouvois m'empêcher de repasser dans mon esprit la fameuse histoire des faux monnoyeurs et quelques autres de même genre dont on avoit bercé mon enfance. Je songeois à l'inscription mise sur le tronc des aumones. Je ne croyois pas que le diable eût tordu le cou à l'hôte ; mais je ne comprenais rien à sa fin tragique.

Les heures se passerent ainsi dans un silence profond, lorsque le son inattendu d'une cloche me fit tressaillir de surprise. Elle sonna douze coups, et comme l'on sait les revenants n'ont de pouvoir que depuis minuit jusqu'au premier chant du coq. Je dis que je fus surpris et j'avois raison de l'être ; car la cloche n'avoit point sonné les autres heures ; enfin son tintement me paroissoit avoir quelque chose de lugubre — Un instant à près, la porte de la chambre s'ouvrit et je vis entrer une figure toute noire, mais non pas effrayante ; car c'étoit une belle négresse demi-nue, et tenant un flambeau dans chaque main.

La négresse vint à moi me fit une profonde reverence et me dit en très bon Espagnol. “ Seigneur Cavalier ! des Dames étrangères qui passent la nuit dans cette hôtellerie, vous prient de vouloir bien partager leur souper, ayez la bonté de me suivre ” Je suivis la Négresse de corridor en corridor, enfin dans une salle bien éclairée, au milieu étoit une table garnie de trois couverts et couverte de vases du japon et de caraffes de cristal — Au fond de la salle étoit un lit magnifique. Beaucoup de négresses sembloient empressées à servir, mais elles se rangèrent, et je vis entrer deux dames dont le tein de Lys et de Roses contrastoit parfaitement avec l'ébène de leurs soubrettes. Les deux dames se tenoient par la main ; elles étoient mises dans un goût bizarre où du moins il me parut tel ; mais la vérité est qu'il est en usage dans plusieurs villes sur la côte de Barbarie, ainsi que je l'ai vu depuis lorsque je voyageois. Voici donc quel étoit ce costume, il ne consistoit proprement qu'en une chemise et un corset. La chemise étoit de toile jusqu'au dessous de la ceinture, mais plus bas c'était une gaze de Méquinez, sorte d'étoffe qui seroit tout-à-fait transparente si de larges rubans de soie, mêlés à son tissu ne le rendoient plus propre à voiler des charmes qui gagnent à être devinés. Le corset richement brodé en perles et garni d'agraffes de diamants couvroit le sein assez exactement, il n'avoit point de manches, celles de la chemise aussi de gaze étoient retroussées et nouées derriere le col. Leurs bras nus étoient ornés de bracelets, tant au poignet qu'au dessus du coude. Les pieds étoient à cru dans une petite mule brodée et les bas de la jambe orné d'un anneau de gros brillants.

Les deux inconnues s'avancèrent vers moi d'un air affable. C'étoient deux beautés parfaites l'une grande svelte éblouissante, l'autre touchante et timide. La majestueuse avoit la taille ronde, les lèvres un peu avancées les paupières à demi-fermées, et le peu de prunelles qu'elle laissoit voir étoit caché par des cils d'une long[ue]ur extraordinaire. L'ainée m'adressa la parole en castilan et me dit “ Seigneur Cavalier ! nous vous remercions de la bonté que vous avez eu d'accepter [cette] petite collation, je crois que vous devez en avoir besoin. ” Elle dit ces derniers mots d'un air si malicieux que je la soupçonnai presque d'avoir fait enlever la mule chargée de nos provisions, mais elle les remplaçoit si bien, qu'il n'y avoit pas moyen de lui en vouloir.

Nous nous mimes à table et la même Dame, avançant vers moi un vase du Japon me dit “ Seigneur Cavalier ! vous trouverez ici une Ollapodrida composée de toutes sortes de viandes une seule exceptée car nous sommes fidelles, je veux dire Musulmanes.

— Belle inconnue /:lui répondis-je:/ vous aviez bien dit. Sans doute vous etes fidelles, c'est la religion de l'amour. Mais daignez satisfaire ma curiosité avant mon appetit, dites moi qui vous êtes.

— Mangés toujours, Seigneur Cavalier /:réprit la belle Maura [*sic*]:/ ce n'est pas avec vous que nous garderons l'incognito. Je m'appelle Emina et ma sœur Zibeddé. Nous sommes établies à Tunis, mais nôtre famille est originaire de Grenade et quelques uns de nos parents sont restés en Espagne où

ils professent en secret la loi de leurs pères. Il y a huit jours que nous avons quitté Tunis. Nous avons débarqué près de Malaga dans une plage déserte. Puis nous avons passé dans les montagnes entre Sokka et Antequerra, puis nous sommes venues dans ce lieu solitaire pour y changer de costume et prendre tous les arrangements nécessaires à notre sûreté. Seigneur Cavalier vous voyez donc que notre voyage est un secret important que nous avons confié à votre loyauté ”

J’assurai les belles qu’elles n’avoient aucune indi[s]cretion à redouter de ma part, et puis je me mis à manger un peu goutamment [*sic*] à la vérité ; mais pourtant avec de certaines graces contraintes qu’un jeune homme a volontier lorsqu’il se trouve seul de son sexe, dans une société de femmes.

Lorsqu’on se fut aperçu que ma première faim était apaisée et que je m’en prenois à ce que l’on appelle en Espagne “ Las dolces ” — La belle Emina ordonna aux négresses de me faire voir comment on dansoit dans leur pays. Il parut que nul ordre ne pouvoit leur être plus agréable. Elles obéirent avec une vivacité qui tenoit de la licence. Je crois même qu’il eût été difficile de mettre fin à leur danse, mais je demandai à leurs belles maîtresses si elles dansoient quelquefois. Pour toute réponse elles se levèrent et demandèrent des castagnetes. Leurs pas tenoient du Voléro de Murcie et de la Foffa que l’on danse dans les Algraves, ceux qui ont été dans ces provinces pourront s’en faire une idée. Mais pourtant ils ne comprendront jamais tout le charme qu’y ajoutoient les graces naturelles des deux Affricaines, relevées par les draperies diaphanes dont elles étoient revêtues.

Je les contempalai quelque tems avec une sorte de sang froid, enfin leur mouvements pressés par une cadence plus vive, le bruit étourdissant de la musique moresque, mes esprits soulevés par une nourriture soudaine, en moi, hors de moi, tout se réunissoit pour troubler ma raison. Je ne savois plus si j’étais avec des femmes ou bien avec d’insidieuses succubes. Je n’osois voir — je ne voulois pas régarder, je mis ma main sur mes yeux et je me sentis se faillir [*sic*].

Les deux sœurs se rapprochèrent de moi chacune d’elles prirent une de mes mains. Emina demanda si je me trouvais mal ? je la rassurai. Zebedde me demanda ce que c’étoit qu’un médaillon qu’elle voyoit dans mon sein et si c’étoit le portrait de ma maîtresse. “ C’est /:lui répondis-je:/ un joyau que ma mère m’a donné et que je promis de porter toujours, il contient un morceau de la vraie croix. ” à ces mots je vis Zebedde reculer et pâlir

“ Vous vous troublez /:lui dis-je:/ cependant la croix ne peut épouvanter que l’esprit des ténèbres. ”

Emina répondit pour sa sœur “ Seigneur Cavalier /:me dit elle:/ vous savez que nous sommes Musulmanes et vous ne devez pas être surpris du chagrin que ma sœur vous a fait fait [*sic*] voir. Je le partage. Nous sommes bien fâchées de voir un chrétien en vous qui êtes notre plus proche parent. Ce discours vous étonne, mais votre mère n’est elle pas une Gomelez. Nous sommes de la même famille qui n’est qu’une branche de celle des Abencerages. Mais mettons nous sur ce Sopha et je vous en apprendrai d’avantage. ”

Les Négresses se retirèrent. Emina me placa dans le coin du Sopha, et se mit à côté de moi les jambes croisées sous elle. Zebedde s’assit de l’autre côté, s’appuya sur mon coussin et nous étions si près les uns des autres que leur haleine se confondoit avec la miene. Emina parut rêver un instant puis me regardant avec l’air du plus vif intérêt, elle prit ma main et me dit. “ Cher Alphons il est inutile de vous le cacher ce n’est pas le hasard qui vous amene ici. Nous vous attendions : si la crainte vous eut fait prendre une autre route, vous perdiez à jamais notre estime.

— Vous me flattez Emina /:lui répondis-je:/ et je ne vois pas quel intérêt vous pouvez prendre à ma valeur ?

— Nous prenons beaucoup d’intérêt à vous /:réprit la belle Maure:/ mais peut être en serez vous moins flatté lorsque vous saurez, que vous êtes à peu-près le premier homme que nous ayons vû. Ce que je vous dis vous étonne et vous semblez en douter. Je vous avois promis l’histoire de nos ancêtres ; mais peut être vaudra-t-il mieux que je commence par la nôtre ”

Nous sommes filles de Gasir Gomelez oncle maternel du Dey de Tunis, actuellement régnant nous n’avons jamais eû de frère, nous n’avons point connu notre père, si bien que renfermées dans les murs du Sérail nous n’avons aucune idée de votre sexe. Cependant comme nous étions nées toutes les deux avec un extrême penchant pour la tendresse nous nous sommes aimées l’une l’autre avec beaucoup de passion. Cet attachement avoit commencé dès notre première enfance. Nous pleurions dès que l’on

vouloit nous séparer même pour des instants. Si l'on grondoit l'une, l'autre fondoit en larmes. Nous passions les journées à jouer à la même table, et nous couchions dans le même lit.

Ce sentiment si vif sembloit croître avec nous et prit de nouvelles forces, par une circonstance que je vais raconter. J'avois alors seize ans et ma sœur quatorze. Depuis long tems nous avions remarqué des livres que ma mère nous cachoit avec soin. D'abord nous y avions fait peu d'attention, étant déjà fort ennuyées des livres où l'on nous aprenoit à lire, mais la curiosité nous étoit venue avec l'âge. Nous saisimes l'instant, où l'armoire défendue se trouvoit ouverte, et nous enlevames à la hâte un petit volume qui se trouva être, Les amours de Medgenoun et de Léïssé traduit du Persan par Ben-Omri. Ce divin ouvrage qui peint en traits de flammes tous les délices de l'amour, alluma nos jeunes têtes. Nous ne pouvions le bien comprendre, parce que nous n'avions point vû d'être de vôtre sèxe ; mais nous répétions ses expressions ; nous parlions le langage des amants ; enfin nous voulumes nous aimer à leur manière. Je pris le rôle de Medegenoun, ma sœur celui de Léïssé. D'abord je lui déclarai ma passion, par l'arrangement de quelques fleurs, sorte de chiffres mystérieux fort en usage dans toute l'Asie. Puis je fis parler mes regards, je me prosternai devant elle, je baisai la trace de ses pas, je conjurai les zéphirs de lui porter mes tendres plaintes et du feu de mes soupirs, je croyois embrasser leur haleine.

Zibeddé fidelle aux leçons de son auteur, m'accorda un rendez-vous, je me jettai à ses genoux ; je baisai ses mains je baignai ses pieds de mes larmes ; ma maîtresse fesoit d'abord une douce résistance, puis me permettoit de lui dérober quelques faveurs ; enfin elle finissoit par s'abandonner à mon ardeur impatiente. En vérité nos âmes sembloient se confondre et même j'ignore encore ce qui pouroit nous rendre plus heureuses que nous ne l'étions alors.

Je ne sais plus combien de tems nous nous amusâmes de ces scènes passionées, mais enfin nous leurs fimes succeder des sentiments plus tranquilles. Nous primes du goût pour l'étude de quelques sciences, surtout pour la connoissance des plantes que nous étudions dans les écrits du célèbre Averroès.

Ma mère qui croyoit qu'on ne pouvoit trop s'armer contre l'ennui des séraïls vit avec plaisir naître nôtre gout pour l'étude. Elle fit venir de la Mecque une sainte personne que l'on appelloit Hazéréta où la sainte par Excellence. Hazéréta nous enseigna la loi du Prophète ; ses leçons étoient concues dans ce langage si pur et si harmonieux que l'on parle dans la tribue des Koréïsch ; nous ne pouvions nous lasser de l'entendre, et nous savions par cœur presque tout le Coran. Ensuite ma mère nous instruisit elle même de l'histoire de nôtre maison et mit entre nôt mains un grand nombre de mémoires dont les uns étoient en Arabe, d'autres en Espagnol. Ah cher Alphonse, combien vôtre loi nous y parut odieuse, combien nous haïssions vos prêtres persécuteurs. Mais que d'intérêt nous prénions au contraire à tant d'illustres infortunés dont le sang couloit dans nos veines

Tantôt nous nous enflamions pour Saïd Gomelez qui souffrit le martyre dans les prisons de l'inquisition, tantôt pour son neveu Léïs, qui mena long tems dans les montagnes une vie sauvage et peu différente de celle des animaux féroces. De pareils caractères nous firent aimer les hommes, nous eussions voulû en voir, et souvent nous montions sur notre terrasse, pour apercevoir de loin les gens qui s'embarquoient sur le lac de la Golette, où ceux qui alloient aux bains de Hamein-nef. Si nous n'avions pas tout à fait oublié les leçons de l'amoureux Medgénoun au moins, nous ne les répétions plus ensemble. Il me paru[t] même que ma tendresse pour ma sœur n'avoit plus le caractère d'une passion ; mais un nouvel incident me prouva le contraire.

Un jour ma mère nous amena une princesse du Tafilet, femme d'un certain âge, nous la reçumes de nôtre mieux. Lorsqu'elle fut partie, ma mère me dit qu'elle m'avoit demandée en mariage pour son fils et que ma sœur épouserait un Gomelez. Cette nouvelle fut pour nous un coup de foudre ; d'abord nous en fûmes saisies au point de perdre l'usage de la parole. Ensuite le malheur de vivre l'une sans l'autre se peignit à nos yeux avec tant de force que nous nous abandonnâmes au plus affreux désespoir. Nous arrachâmes nos cheveux, nous remplimes le séraïl de nos cris. Enfin les démonstrations de notre douleur allèrent jusqu'à l'extravagance. Ma mère éffrayée promit de ne point forcer nos inclinations, elle nous assura qu'il nous seroit permis de rester filles, ou d'épouser le même homme. Ces assurances nous calmèrent un peu.

Quelque tems à près ma mère vint nous dire qu'elle avoit parlé au chef de nôtre famille et qu'il avoit permis que nous eussions le même époux à condition que ce seroit un homme du sang de Gomélez.

Nous ne répondimes point d'abord ; mais cette idée d'avoir un mari à nous deux nous rioit tous les jours d'avantage. Nous n'avions jamais vû d'homme ni jeune, ni vieux que de très loin ; mais comme les³ jeunes femmes nous paroisoient plus agréables que les vieilles, nous voulions que nôtre époux fut jeune. Nous espérons aussi qu'il nous expliqueroit quelques passages de Ben-omri, dont nous n'avions pas bien saisi le sens

Ici Zibeddé interrompt sa sœur et me serrant dans ses bras, elle me dit “ Cher Alphons, que n'êtes vous Musulman quel seroit mon bonheur de vous voir dans les bras d'Emina, de m'unir à vos étreintes — Car enfin cher Alphons dans nôtre maison comme dans celle du prophète les fils d'une fille ont les mêmes droits que la branche masculine. Il ne tiendrait peut être qu'à vous d'être le chef de nôtre maison qui est prête à s'éteindre ; il ne faudroit pour cela qu'ouvrir les yeux aux saintes vérités de nôtre loi ”

Ceci me parut ressembler si fort à une insinuation de Satan, que je croyois déjà voir des cornes sur le joli front de Zibeddé. Je balbutiai quelques mots de religion. Les deux sœurs se reculèrent un peu. Emina prit une contenance plus sérieuse et continua en ces termes.

“ Seigneur Alphonse je vous ai trop parlé de ma sœur et de moi. Ce n'étoit pas mon intention. Je ne m'étois mise ici que pour vous instruire de l'histoire de Gomélez dont vous descendez par les femmes. Voici dont ce que j'avois à vous dire ”

Histoire du Château de Cassar-Gomélez.

Le premier auteur de nôtre race fut Massoud-Ben Taher frère de Yousouf Ben-Taher, qui est entré en Espagne à la tête des Arabes et a donné son nom à la montagne de Gebal Taher, que vous prononcez Gibraltar. Massoud qui avoit beaucoup contribué au succès de leurs armes obtint du Calif du Bagdad, le gouvernement de Grenade, où il résta jusqu'à la mort de son frère. Il y seroit resté plus long tems : car il étoit chéri des Musulmans, ainsi que des Mossarabes, c'est à dire des chrétiens restés sous la domination des Arabes mais Massoud avoit des ennemis dans Bagdade, qui le noircirent dans l'esprit du Calife. Il sut que sa perte étoit résolue et prit le parti de s'éloigner. Massoud rassembla donc les siens et se retira dans les Alpuharas, qui sont comme vous le savez une continuation des montagnes de la Sierra-Morena, et cette chaîne sépare le Royaume de Grenade d'avec celui de Valence.

Les Visigoths sur qui nous avons conquis l'Espagne n'avoient point pénétré dans les Alpuharas, la plûpart des vallées étoient désertes. Trois seulement étoient habitées par les descendants d'un ancien peuple de l'Espagne. On les appelloit Tardules, ils ne connoissoient ni Mahomet, ni vôtre Prophète Nazaréen ; leurs opinions religieuses et leurs loix étoient contenues dans des chansons, que les pères enseignoient à leurs enfants. Ils avoient eû des livres qui s'étoient perdus.

Massoud soumit les Tardules plutot par la persuasion que par la force, il apprit leur langue et leur enseigna la loi Musulmane. Les deux peuples se confondirent par des mariages. C'est à ce mélange et à l'air des montagnes que nous devons ce teint animé que vous voyez à ma sœur et à moi et qui distingue les filles des Gomelez. On voit chez les Maures beaucoup des femmes très blanches, mais elles sont toujours pâles.

Massoud prit le titre de Scheïk et fit batir un château très fort, qu'il appela Cassar-Gomelez. Plutôt juge que souverain de la Tribu, Massoud étoit en tout tems accessible et s'en fesoit un devoir ; mais au dernier vendredi de chaque Lune, il prénoit congé de sa famille, s'enfermoit dans un souterrain du château et y réstoit jusqu'au vendredi suivant. Ces disparitions donnèrent lieu à différentes

³ Biffé : jenes

conjectures. Les uns disoient que nôtre Scheïk avoit des entrétiens avec le Douzième Iman, qui doit paroître sur la terre à la fin des siècles. D'autres croyoient que l'Antechrist étoit enchaîné dans notre cave. D'autres pensoient que les sept Dormans y réposoient avec leur chien Caleb. Massoud ne s'embarassa pas de ces bruits il continua de gouverner son petit peuple tant que ses forces le lui permirent. Enfin il choisit l'homme le plus prudent de la Tribu, le nomma son successeur, lui rémit la clef du souterrain et se retira dans un hermitage, où il vécut encore bien des années.

Le nouveau Scheïk gouverna comme avoit fait son prédécesseur et fait [*sic*] les mêmes disparitions au dernier vendredi de chaque Lune. Tout subsista sur le même pied jusqu'au tems où cordue eut ses califes particuliers indépendants de ceux de Bagdad. Alors les montagnards des Alpuharas, qui avoient pris part à cette révolution commencèrent à s'établir dans les plaines, où ils furent connus sous le nom de Zegris, tandis que l'on conserva le nom de Gomélez, à ceux qui restèrent attachés au Scheik de Cassar Gomelez.

Pendant les Zegris acheterent les plus belles terres du Royaume de Grenade, et les plus belles maisons de la ville. Leur luxe fixa l'attention du public ; on supposa que le souterrain du Scheïk renfermoit un trésor immense, mais on ne peut s'en assurer ; car les Abencerages ne connoissoient pas eux mêmes la source de leurs richesses.

Enfin ces beaux Royaumes ayant attiré sur eux les vengences célestes, furent livrés aux mains des infidèles. Grenade fut prise, et huit jours à près le célèbre Gonzalve de Cordue vint dans les Alpuharras à la tête de trois mille hommes. Halem Gomelez étoit à-lors nôtre Scheïk, il alla au devant de Gonzalve et lui offrit les clefs de son château, l'Espagnol lui demanda celles du souterrain. Le Scheïk les lui donna aussi sans difficultés. Gonsalve voulut y descendre lui même, il n'y trouva qu'un tombeau et des livres, se moqua hautement de tous les contes qu'on lui avoit faits, et se hâta de retourner à Valladolid où le rappeloient l'amour et la galanterie.

Ensuite la paix régna sur nos montagnes jusqu'au tems où Charles monta sur le trône. Alors nôtre Schéïk étoit Sephi-Gomelez. Cet homme par des motifs que l'on n'a jamais bien su, fit savoir au nouvel Empereur, qu'il lui révéleroit un secret important, s'il vouloit envoyer dans les Alpuharras quelque Seigneur en qui il eût confiance. Il ne se passa pas quinze jours que Don Ruis de Toledé se présenta aux Goméléz de la part de Sa Majesté, mais il trouva que le Schéïk avoit été assassiné la veille. Don Ruis présenta [*sic*] quelques individus, se laissa bientôt des persécutions et retourna à la cour.

Pendant les secrets des Schéïks étoient restés au pouvoir de l'assas[s]in de Séfi. Cet homme qui s'appelloit Billah-Goméléz rassembla les anciens de la Tribu, et leur prouva la nécessité de prendre de nouvelles précautions pour la garde d'un secret aussi important. Il fut décidé que l'on instruiroit plusieurs membres de la famille des Goméléz, mais que chacun d'eux ne seroit initié qu'à une partie du Mystère et que même ce ne seroit qu'à près avoir donné des preuves éclatantes de courage de prudence et de fidélité

Ici Zibeddé interrompit encore sa sœur et lui dit " Chère Emina ne croyez vous pas qu'Alphonse eut résisté à toutes les épreuves. Ah ! qui peut en douter. Cher Alphonse que n'êtes vous Musulman d'immenses trésors seroient peut être en vôtre pouvoir. "

Ceci ressembloit encore tout-à-fait à l'esprit de ténèbres qui n'ayant pû m'induire en tentation par la volupté cherchoit à me faire succomber par⁴ l'amour de l'or. Mais les deux beautés se rapprochèrent de moi, et il me sembloit bien que je touchois des corps et non pas des esprits. À près un moment de silence Emina reprit le fil de son histoire.

Chèr Alphonse /:me dit elle:/ vous savez assez les persécutions que nous avons essayées [*sic*] sous le Règne de Philippe fils de Charles. On enlevoit des enfans, on les faisoit élever dans la loi Chrétienne. On donnoit à ceux ci tous les biens de leurs parents, qui étoient restés fidèles. Ce fut alors qu'un Goméléz fut reçu dans le Teket des devoirs [*sic*] de S' Dominique et parvint à la charge de grand inquisiteur.

⁴ Biffé : tous

Ici nous entendîmes le chant du coq, Emina cessa de parler. Le coq chanta encore une fois. Un homme superstitieux eût pu s'attendre à voir les deux belles s'envoler par le tuyau de la cheminée. Elles ne le firent point ; mais elles parurent rêveuses et préoccupées

Emina fut la première à rompre le silence. “ Aimable Alphonse /:me dit elle:/ le jour est prêt à paraître, les heures que nous avons à passer ensemble sont trop précieuses pour les employer à conter des histoires. Nous ne pouvons être vôtres épouses qu'autant que vous embrasserez notre sainte Loi. Mais il vous est permis de nous voir en songe y consentez vous ? ”

Je consentis à tout. “ Ce n'est pas assez /:réprit Emina avec l'air de la plus grande dignité:/ ce n'est pas assez cher Alphons, il faut encore que vous vous engagiez sur les loix sacrées de l'honneur à ne jamais trahir nos noms, notre existence et tout ce que vous savez de nous. Osez vous en prendre l'engagement solennel ? ” Je promis tout ce qu'on voulut.

“ Il suffit /:dit Emina:/ ; ma sœur apportez la coupe consacrée par Massoud notre premier chef. ” Tandis que Zebeddée allait chercher le vase enchanté, Emina s'étoit prosternée et récitait des prières en langue Arabe. Zibeddé reparut tenant une coupe, qui me sembla taillée d'une seule émeraude, elle y trempa ses lèvres. Emina en fit autant et m'ordonna d'avaler d'un seul trait le reste de la liqueur. Je lui obéis — Emina me remercia de ma docilité, et m'embrassa d'un air fort tendre. Ensuite Zibeddé colla sa bouche sur la mienne, et parut ne pouvoir s'en détacher. Enfin elles me quittèrent en me disant que je les reverrais et qu'elles me conseilloient de m'endormir le plutôt possible.

Tant d'événements bizarres, de récits merveilleux et de sentiments inattendus, auroient sans doute eût de quoi me faire réfléchir toute la nuit, mais il faut en convenir, les songes que l'on m'avoit promis m'occupaient plus que tout le reste. Je me hâtai de me déshabiller et de me mettre dans un lit que l'on avoit préparé pour moi. Lorsque je fus couché, j'observai avec plaisir que mon lit était très large et que des rêves n'ont pas besoin d'autant de place. À peine avois-je eût le tems de faire cette réflexion, qu'un sommeil irrésistible appesantit ma paupière, et tous les mensonges de la nuit s'emparèrent aussitôt de mes sens. Je les sentois égarés par de fantastiques prestiges, ma pensée emportée sur l'aile des desirs, malgré moi, me plaçoit au milieu des sérails de l'Afrique et s'emparoit des charmes renfermés dans leurs enceintes, pour en composer mes chimériques jouissances. Je me sentois rêver et j'avois cependant la conscience de ne point embrasser des songes. Je me perdois dans le vague des plus folles illusions ; mais je me retrouvais toujours avec mes belles cousines je m'endormois sur leur sein. Je me réveillais dans leurs bras. J'ignore combien de fois j'ai cru ressentir ces douces alternatives...

Seconde Journée.

Enfin je me réveillai réellement ; le soleil bruloit mes paupières — Je les ouvris avec peine — Je vis le ciel Je vis que j'étois en plain air — Mais le sommeil appesantissoit encore mes yeux, je ne dormois plus, mais je n'étois pas encore éveillé — Des images de supplices se succédèrent les unes aux autres — j'en fus épouvanté, je me soulevai en sursaut.

Ou trouverai-je de[s] termes pour exprimer l'horreur dont je fus alors saisi — J'étois couché sous le gibet de Los Hermanos. Les cadavres des deux frères de Zoto n'étoient point pendus, ils étoient couchés à mes côtés, j'avois apparemment passé la nuit avec eux — Je reposois sur des morceaux de cordes, des débris de roues, des restes de carcasses humaines, et sur les affreux haillons que la pourriture en avoit détaché.

Je crus encore n'être pas bien éveillé et faire un rêve pénible. Je refermai les yeux, et je cherchai dans ma mémoire, où j'avois été la veille... Alors je sentis que des griffes s'enfonçoient dans mes flammes [*sic*]. Je vis qu'un vautour s'était perché sur moi et dévorait un des compagnons de ma couché. La douleur que me causoit l'impression de ses serres acheva de me réveiller. Je vis que mes habits étoient près de moi et je me hâtai de les mettre. Lorsque je fus habillé, je voulus sortir de l'enceinte du gibet, mais je trouvai la porte cl[o]uée, et j'essayai en vain de la rompre. Il me fallut donc grimper ces tristes murailles. J'y réussis, et m'appuyant sur une des colonnes de la potence je me mis à considérer le pays des environs. Je m'y reconnus aisément. J'étois réellement à l'entrée de la vallée de

Los Hermanos et non loin des bords de Guadalquivir.

Comme je continuois à observer, je vis près du fleuve deux voyageurs, dont l'un apprêtoit un déjeuner et l'autre tenoit la bride de deux chevaux. Je fus si charmé de voir des hommes que mon premier mouvement fut de leur crier " Agour, Agour " Ce qui veut dire en Espagnol, " Bon jour, ou, je vous salue ". Les voyageurs qui virent les politesses qu'on leur faisoit du haut de la potence, parurent un instant indécis ; mais tout à coup ils montèrent sur leurs chevaux, les mirent au grand galop et prirent le chemin des Alcornouques. Je leur criai de s'arrêter, ce fut en vain ; plus je criois et plus ils donnoient des coups d'éperons à leurs montures. Lorsque je les eus perdus de vue, je songeai à quitter mon poste. Je sautai à terre et me fis un peu de mal.

Boitant tout bas, je gagnai les bords du Guad-al-Quivir, et j'y trouvai le déjeuner que les deux voyageurs avoient abandonné ; rien ne pouvoit me venir plus à propos ; car je me sentois très épuisé. Il y avoit du chocolat qui cuissoit encore, du Sponhao trempé dans du vin d'Alicante, du pain et des œufs. Je commençai par réparer mes forces à près quoi je me mis à réfléchir sur ce qui m'étoit arrivé pendant la nuit. Les souvenirs en étoient très confus ; mais ce que je me rappelois bien, c'étoit d'avoir donné ma parole d'honneur d'en garder le secret et j'étois fortement résolu à la tenir. Ce point une fois décidé, il ne me restoit qu'à voir ce que j'avois à faire pour l'instant, c'est à dire le chemin que j'avois à prendre, et il me parut que les loix de l'honneur m'obligeoient plus que jamais à passer par la Sierra Morena.

L'on sera peut être surpris de me voir occupé de ma gloire et si peu des événements de la veille, mais cette façon de penser étoit encore un effet de l'éducation que j'avois reçue, c'est ce que l'on verra par la suite de mon récit — Pour le moment j'en reviens à mon voyage.

J'étois fort curieux de savoir ce que le[s] Diables avoient fait de mon cheval que j'avois laissé à la Venta-Quemada, et comme c'étoit d'ailleurs mon chemin, je me résolus à y passer. Il me fallut faire à pied toute la vallée de Los Hermanos et celle de la Venta, ce qui ne laissa pas de me fatiguer et de me faire souhaiter beaucoup de retrouver mon cheval. Je le retrouvai en effet. Il étoit dans la même écurie où je l'avois laissé, et paroissoit fringant, bien soigné et étrillé de frais ; mais j'avois vu tant de choses extraordinaires que celle la de plus ne m'arrêta pas long tems. Je me serois mis tout de suit[e] en chemin, si je n'eusse eû la curiosité [de] parcourir encore une fois l'intérieur de l'hottellerie. Je retrouvai la chambre où j'avois couché ; mais quelques recherches que j'en fisse, il me fut impossible de retrouver celle où j'avois vû les belles Africaines. Je me lassai donc de la chercher plus long tems je montai à cheval et continuai ma route

Lorsque je m'étois éveillé sous le gibet de Los Hermanos le soleil étoit déjà au milieu de sa course. J'avois mis plus de deux heures à venir à la Venta. Si bien que lorsque j'eus encore fait une couple de lieues, il me falut songer à un gît[e] ; mais n'en voyant aucune je continuai toujours à marcher. Enfin j'aperçus au loin une chapelle Gothique avec une cabane qui paroissoit être la demeure d'un hermite. Tout cela étoit éloigné du grand chemin, mais comme je commençois à avoir faim je n'hésitai pas à faire ce détour pour me procurer de la nourriture. Lorsque je fus arrivé, j'attachai mon cheval à un arbre, puis je frappai à la porte de l'hermitage, et j'en vis sortir un religieux, de la figure la plus vénérable. Il m'embrassa avec une tendresse paternelle, puis il me dit " Entrez mon fils hâtez vous. Ne passez pas la nuit de hors, craignez les tenteurs [*sic*] — Le Seigneur à rétiré sa main de dessus nous. "

Je remerciai l'hermite de la bonté qu'il me temoignoit, et je lui dis que je ressentois un extrême besoin de manger.

Il me répondit " Songez à vôtre ame Oh mon fils. Passez dans la chapelle, prosternez vous devant la croix — Je songerai aux besoins de votre corps. Mais vous ferez un repas frugal, tel qu'on peut l'attendre d'un hermite "

Je passai à la chapelle et je priai réellement, car je n'étois pas esprit fort et j'ignorois même qu'il [y] en eut, tout cela étoit encore un effet de mon éducation

L'hermite vint me chercher au bout d'un quart d'heure et me conduisit dans la Cabane où je trouvai un petit couvert assez propre. Il y avoit d'excellentes olives, des cardes conservées dans du vinaigre, des oignons doux dans une sauce et du bis[c]uit au lieu de pain. Il y avoit aussi une petite bouteille de vin. L'hermite me dit qu'il n'en buvoit jamais mais qu'il en gardoit chez lui pour le sacrifice de la

messe. Alors je ne buvois pas plus de vin que l'hermite, mais le reste du souper me fit grand plaisir. Tandis que j'y faisais honneur, je vis entrer dans la cabane une figure plus effrayante que tout ce que j'avois vu jusqu'alors. C'étoit un homme qui paroissoit jeune, mais d'une maigreur hideuse. Ses cheveux étoient hérissés, un de ses yeux étoit crevé, et il en sortoit du sang. Sa langue pendoit hors de sa bouche et laissoit couler une écume baveuse. Il avoit sur le corps un assez bon habit noir, mais c'étoit son seul vêtement il n'avoit même ni bas, ni chemise.

L'affreux personnage ne dit rien à personne et alla s'accroupir dans un coin, où il resta aussi immobile qu'une statue. Son œil unique fixé sur un crucifix qu'il tenoit à la main. Lorsque j'eû achevé de souper je demandai à l'hermite ce qu'étoit cet homme ? L'hermite me répondit " Cet homme est [un] possédé que j'exerce [*sic*], sa terrible histoire prouve bien la fatale puissance que l'ange de ténèbres usurpe dans cette malheureuse contrée, le récit en peut être utile à votre salut et je vais lui ordonner de le faire " Alors se tournant du côté du possédé il lui dit " Pascheco Pascheco au nom de ton rédempteur, je t'ordonne de raconter ton histoire " Pascheco poussa un horrible hurlement et commença en ces termes.

Histoire du Démoniaque Pascheco.

Je suis né à Cordue, mon père y vivoit dans un état au dessus de l'aisance. Ma mère est morte il y a trois ans. Mon père parut d'abord la regretter beaucoup ; mais au bout de quelques mois ayant eû occasion de faire un voyage à Seville, il y devint amoureux d'une jeune veuve appelée Camille de Tormes. Cette personne ne jouissoit pas d'une trop bonne réputation, et plusieurs des amis de mon pere cherchèrent à le détacher de son commerce ; mais en dépit des soins qu'ils voulurent bien en prendre, le mariage eût lieu deux ans après la mort de ma mère. La noce se fit à Séville et quelques jours à près, mon père revint à Cordue avec Camille qui s'appeloit Inésille [*sic*]

Ma nouvelle belle-mère répondit parfaitement à la mauvaise opinion que l'on avoit eû d'elle et députa [*sic*] dans la maison par vouloir m'inspirer de l'amour. Elle n'y réussit pas, je devins pourtant amoureux ; mais ce fut de sa sœur Inéssille. Ma passion devint même bientôt si forte que j'allai me jeter aux pieds de mon père et lui demander la main de sa belle-sœur.

Mon père me releva avec bonté, puis il me dit " Mon fils ! je vous défends de songer à ce mariage, et je vous le défends par trois raisons. Premièrement : il seroit contre la gravité que vous devinssiez le beau-frère de votre père. Secondement : les saints canons de l'Eglise n'approuvent point ces sortes de mariage. Troisièmement : je ne veux pas que vous épousiez Inesille. " Mon père m'ayant fait part de ces trois raisons me tourna le dos et s'en alla.

Je me retirai dans ma chambre où je m'abandonnai au désespoir. Ma belle-mère, que mon père informa aussitôt de ce qui s'étoit passé vint me trouver et me dit : que j'avois tort de m'affliger, que, si je ne pouvois devenir l'époux d'Inésille je pouvois être son cortehho, c'est à dire son amant, et qu'elle en faisoit son affaire ; mais en même tems elle me déclara l'amour, qu'elle avoit pour moi et fit valoir le sacrifice qu'elle faisoit en me cédant à sa sœur. Je n'ouvris que trop mon oreille à des discours qui flattoient ma passion ; mais Inésille étoit si modeste, qu'il me sembloit impossible qu'on pût jamais l'engager à répondre à mon amour.

Dans ce tems là mon père se détermina à faire le voyage de Madrid dans l'intention d'y briguer la place de Corrégidor de Cordue et il conduisit avec lui sa femme et sa belle-sœur. Son absence ne devoit être que de deux mois ; mais ce tems me parut trop long, parce que j'étois éloigné d'Inésille.

Lorsque les deux mois furent à peu près passés je reçus une lettre de mon père ; par laquelle il m'ordonnoit d'aller à sa rencontre et de l'attendre à la Venta-Quemada à l'entrée de la Sierra Morena. Je ne me serai pas aisément déterminé à passer par la Sierra-Morena quelques semaines auparavant ; mais on venoit précisément de pendre les deux freres de Zotto. Sa bande étoit dispersé[e], et les chemains passoient pour être assez sûres.

Je partis donc de Cordue vers les dix heures du matin, et j'allai coucher à Andouhhar chez un hôte des plus bavards qu'il y eut en Andalousie. Je commandai chez lui un souper abondant, j'en mangeai

une parti[e] et gardai le reste pour mon voyage.

Le lendemain je dinai à Los Alcornos de ce que j'avois réservé la veille et j'arrivai le même soir à la Venta-Quemada. Je n'y trouvai [point] mon père ; mais comme par sa lettre il m'ordonnoit de l'attendre, je m'y déterminai d'autant plus volontiers, que je me trouvai dans une hotellerie spacieuse et comode. L'aubergiste qui la tenoit alors, étoit un certain Gonzalez de Murcie, assez bon homme, quoique hableur, qui ne manqua pas de me promettre un souper digne d'un grand d'Espagne. Tandis qu'il s'occupoit du soin de le préparer, j'allai me promener sur les bords du Guad-al-Quivir, et lorsque je revins à l'hottellerie j'y trouvais un souper qui effectivement n'étoit point mauvais.

Lorsque j'eûs mangé, je dis à Gonzalez de faire mon lit... Alors je vis qu'il se troublait, il me tint quelques discours qui n'avoient pas trop de sens. Enfin il m'avoua que l'hotellerie étoit obsédée par des revenants que lui et sa famille passaient toutes les nuits dans une petit[e] ferme sur les bords du fleuve, et il ajouta que si j'y voulois coucher aussi il me feroit mettre un lit auprès du sien.

Cette proposition me parut très déplacée, je lui dis qu'il n'avoit qu'à s'aller coucher où il voudroit et qu'il eût à m'envoyer mes gens. Gonzalez m'obéit et se retira en hauchant la tête et levant les épaules.

Mes domestiques arrivèrent un instant à près ils avoient aussi entendu parler de revenants, et voulurent m'engager à passer la nuit à la ferme. Je reçus leurs conseils un peu brutalement et leur ordonnai de faire mon lit dans la chambre même où j'avois soupé. Ils m'obéirent quoiqu'à regret, et lorsque le lit fut fait ils me conjurèrent encore les larmes aux yeux de venir coucher à la ferme — Seuriéusement [*sic*] impatienté de leurs rémontrances, je me permis quelques démon[s]trations qui les mirent en fuite, et comme je n'étois pas dans l'usage de me faire déshabiller par mes gens je me passai facilement d'eux pour m'aller coucher. Cependant, ils avoient été plus attentifs que je ne le méritois par mes facons à leur égard. Ils avoient laissé près de mon lit une bougie allumée, une autre de rechange, deux pistolets et quelques volumes dont la lecture pouvoit me tenir éveillé, mais la vérité est que j'avois perdu le sommeil.

Je passai un couple d'heures tantôt à lire, tantôt à me retourner dans mon lit. Enfin j'entendis le son d'une cloche où d'une horloge, qui sonna minuit — J'en fus surpris parce que je n'avois pas entendu sonner les autres heures — Bientôt la porte s'ouvrit et je vis entrer ma belle-mère ; elle étoit en deshabilité de nuit et tenoit un bougeoir à la main. Elle s'approcha de moi en marchant sur la pointe de ses pieds et le doigt sur sa bouche comme pour m'imposer silence puis elle posa son bougeoir sur ma table de nuit, s'assit sur mon lit prit une de mes mains et me parla en ces termes “ Pascheco, voici le moment où je puis vous donner les plaisirs que je vous ai promis. Il y a une heure que nous sommes arrivés à ce cabaret. Votre père est allé coucher à la ferme, mais comme je sus que vous étiez ici, j'ai obtenu la permission d'y passer la nuit, avec ma sœur Inésille. Elle vous attend et se dispose à ne vous rien refuser ; mais il faut vous informer des conditions que j'ai mises à votre bonheur. Vous aimez Inésille et je vous aime. Je veux bien vous réunir, mais je ne puis⁵ me résoudre à vous laisser seuls, je ne vous quitterai point venez ” Ma belle mère ne me laissa pas le tems de lui répondre elle me prit par la main et me conduisit de corridor en corridor, jusqu'à ce que nous fûmes arrivés à une porte, où elle mit l'œil au trou de la serrure

Lorsqu'elle eût assez regardé, elle me dit, “ Tout va bien, voyez vous même ”

Je pris sa place à la serrure et je vis effectivement la charmante Inésille dans son lit, mais qu'elle étoit loin de la modéstie, que je lui avois toujours vue.

L'expression de ses yeux, sa respiration troublée, son teinte [*sic*] animée, son attitude, tout en elle prouvoit qu'elle attendoit un amant.

Camille m'ayant laissé bien régarder me dit “ Mon cher Pascheco restez à cette porte, quand il en sera tems, je viendrai vous avertir ”

Lorsqu'elle fût entrée, je remis mon œil au trou de la serrure et je vis mille choses que j'ai de la peine à raconter. D'abord Camille se déshabilla assez exactement, puis se mettant dans le lit de sa

⁵ Biffé : vous

sœur, elle lui dit “ Ma pauvre Inésille est-il bien vrai que tu veuilles avoir un amant. Pauvre enfant, tu ne sais pas le mal qu’il te fera d’abord il te terrassera, te foulera et puis il t’écrasera, te déchirera ”

Lorsque Camille crut son élève assez endoctrinée, elle vint m’ouvrir la porte me condu[i]sit au lit de sa sœur. Que vous dirai-je de cette nuit fatale. J’épuisai les délices et les crimes et la nature pour prolonger d’autant mes infernales jouissances — Enfin je m’endormis et je m’éveillai le lendemain sous le gibet des frères de Zoto et couché entre leurs infames cadavres.

L’hérmitte interrompit ici le Démoniaque et me dit “ Eh bien mon fils que vous en semble, je crois que vous auriez été bien effrayé de vous trouver coucher entre deux pendus. ”

Je lui répondis “ Mon père ! vous m’offensez, un Gentil-homme ne doit jamais avoir peur, et moins encore lorsqu’il a l’honneur d’être Capitaine aux Gardes Vallones

— Mais mon fils, /:réprit l’hérmitte:/ avez vous jamais ouï dire, qu’une pareille aventure soit arrivée à quelqu’un ”

J’hésitai un instant, à près quoi je lui répondis “ Mon père, si cette aventure est arrivée au Seigneur Paschéco, elle peut être arrivée à d’autres, j’en jugerai encore mieux, si vous voulez bien lui ordonner de continuer son histoire ”

L’hérmitte se tourna du côté du possédé et lui dit, “ Pascheco Pascheco ! au nom de ton redempteur, je t’ordonne de continuer ton histoire ” Pascheco poussa un affreux hurlement et continua en ces termes.

J’étois à demi-mort, lorsque je quittai le gibet, je me traînai sans savoir où enfin je rencontrai des voyageurs qui eurent pitié de moi et me ramenèrent à la Venta Quemada. J’y trouvai le Cabaretier et mes gens fort en peine de moi. Je leur demandai, si mon père avoit couché à la ferme ? Ils me répondirent que personne n’étoit venu

Je ne pus prendre sur moi de rester plus long tems à la Venta, et je repris le chemin d’Andulhar. Je n’y arrivai, qu’à près le soleil couché. L’auberge était pleine, on me fit un lit dans la cuisine, et je m’y couchai, mais je ne pus dormir, car je ne pouvois éloigner de mon esprit les horreurs de la nuit précédente — J’avois laissé une chandelle allumée sur le foyer de la cuisine — Tout-à-coup elle s’éteignit, et je sentis aussitôt comme un frisson mortel qui me glaça les veines.

L’on tira ma couverture — Puis j’entendis une petite voix qui disoit “ Je suis Camille ta belle-mère j’ai froid mon petit cœur — fais moi place sous ta couverture. ”

Puis un[e] autre petite voix me dit “ Moi je suis Inésille. Laisse moi entrer dans ton lit. J’ai froid, j’ai froid. ”

Puis je sentis une main glacée qui me prénoit sous le menton. Je ramassai toutes mes forces pour dire tout haut “ Satant retire toi. ”

Alors les petites voix me dirent “ Pourquoi nous chasses tu ? n’es-tu pas notre petit mari ? nous avons froid. Nous allons faire du feu. ”

En effet, je vis bientôt après de la flamme sur l’âtre de la cuisine. Elle devint plus claire et j’aperçus non plus Inésille et Camille, mais les deux frères de Zoto pendus dans la cheminée.

Cette vision me mit hors de moi. Je sortis de mon lit. Je sautai par la fenêtre et me mis à courir dans la campagne. Un moment je pus me flatter d’avoir échappé à tant d’horreurs ; mais je me retournai et je vis que j’étois suivis par les deux pendus. Je me mis encore à courir et je vis que les pendus étoient restés en arrière. Mais ma joie ne fut pas de longue durée. Les détestables êtres se mirent à faire la r[o]ue et furent en un instant sur moi — Je courus encore, enfin mes forces m’abandonnerent.

Alors je sentis qu’un des pendus me saisissoit par la cheville du pied gauche. Je voulus m’en débarrasser, mais l’autre pendu me coupa le chemin. Il se présenta devant moi, faisant des yeux épouvantables et tirant une langue rouge comme du fer que l’on sortiroit du feu — Je demandai grace, ce fut en vain — D’une main il me saisit à la gorge et de l’autre il m’arracha l’œil qui me manque — à la place de mon œil il entra sa langue brûlante, il m’en lécha le cerveau et me fit rougir [*sic*] de douleur.

Alors l’autre pendu qui m’avoit saisi la jambe gauche, voulut aussi jouer de la griffe. D’abord il commença par me chatouiller la plante du pied qu’il tenoit. Puis le monstre en arracha la peau, en

sépara tous les nerfs les mit à nud, et voulut jouer dessus, comme sur un instrument de musique ; mais comme je ne rendois pas un son qui lui fit plaisir, il enfonça son ergot dans mon jarret, pinça les tendons et se mit à les tordre, comme on fait pour accorder une harpe. Enfin il se mit à jouer sur ma jambe, dont il avoit fait un psaltérion. J’entendis son rire diabolique — Tandis que la douleur m’arrachoit des mugissements affreux — Les hurlements de l’enfer y firent chorus — Mais lorsque j’en vins en [*sic*] entendre les grincements de damnés, il me sembloit que chacune de mes fibres étoit broyé sur leurs dents — Enfin je perdis connoissance. Le lendemain des pâtres me trouverent dans la campagne et me porterent à cet hermitage. J’y ai confessé mes péchés, et j’ai trouvé aux pieds de la croix quelque soulagement à mes maux. Ici le Démoniaque poussa un affreux hurlement et se tut.

Alors l’hermite prit la parole et me dit “ Jeune homme ! vous voyez la puissance de Satan, priez et pleurez. Mais il est tard. Il faut nous séparer. Je ne vous propose [pas] de vous coucher dans ma cellule ; car Pascheco fait pendant la nuit des cris qui pourroient vous incommoder. Allez vous coucher dans la chapelle ; vous y serez sous la protection de la croix qui triomphe des Démons. ”

Je répondis à l’hermite que je coucherois où il voudroit. Nous portâmes à la chapelle un petit [lit] de sangles. Je m’y couchois et l’hermite me souhaita le bon soir.

Lorsque je me trouvai seul, le récit de Pascheco me revint à l’esprit. J’y trouvois beaucoup de conformité avec mes propres aventures et j’y réfléchissois encore lorsque j’entendis sonner minuit. Je ne savois pas si c’étoit l’hermite qui sonnoit, ou si j’aurois encore affaire à des revenants. Alors j’entendis gratter à ma porte. J’y allai et je demandai qui va la ?

Une petite voix me répondit “ Nous avons froid ouvrez vous ce sont vos petites femmes.

— Oui-da, maudits pendus /:leur répondis-je:/ retournez à votre gibet, et laissez moi dormir. ”

Alors la petite voix me dit “ Tu te moques de nous parce que tu es dans une chapelle ; mais viens un peu dehors.

— J’y vais à l’instant /:leur repondis-je:/ ” J’allai chercher mon épée, et je voulus sortir, mais je trouvois que la porte étoit fermée. Je le dis aux revenants qui ne repondirent point. J’allai me coucher, et je dormis jusqu’au jour.

Troisième Journée.

Je fus réveillé par l’hermite qui me parut très content de me voir sain et sauf. Il m’embrassa, me baigna les joues des larmes et me dit “ Mon fils ! il [s’]est passé cette nuit d’étranges choses — Dis moi vrai : as tu couché à la Venta-Quemada ? les Démons se sont ils s’emparé [*sic*] de toi ? il y a encore du remède. Viens aux pieds de l’autel, confesse tes fautes, fais pénitence ” L’hermite se répandit en exhortations pareilles, puis il se tut pour attendre ma réponse — Alors je lui dis “ Mon père, je me suis confessé en partant de Cadix. Depuis lors, je ne crois pas avoir commis de péché mortel. Si ce n’est peut être en songe. Il est véritable que j’ai couché à la Venta-Quemada mais si j’y ai vû quelque chose j’ai de bonnes raisons pour n’en point parler ” Cette réponse parut surprendre l’hermite. Il m’accusa d’être possédé du Démon de l’orgueil et voulut me persuader qu’une confession générale m’étoit nécessaire, mais voyant que mon obstination étoit invincible, il quitta un peu son ton apostolique, et prénant un air plus naturel il me dit “ Mon Enfant, vôtre courage m’étonne. Dites moi qui vous êtes ? L’éducation que vous avez reçue ? Et si vous croyez aux revenants ou bien si vous n’y croyez pas ? Ne vous refusez pas à contenter ma curiosité ”

Je lui répondis, “ Mon père ! le désir que vous montrez de me connoître ne peut que me faire honneur, et je vous en suis obligé, comme je le dois. Permettez que je me lève, j’irai vous trouver à l’hermitage, où je vous informerai de tout ce que vous voudrez savoir sur mon compte ” L’hermite m’embrassa encore et se retira.

Lorsque je fus habillé, j’allai le trouver. Il réchauffait du lait de chèvre qu’il me présenta avec du

sucre et du pain, lui même⁶ mangea quelques racines cuites à l'eau.

Quand nous eûmes fini de déjeuner l'hermite se tourna du côté du Démoniaque et lui dit :
“ Pascheco Pascheco ! Au nom de ton Redempteur je t'ordonne d'aller conduire mes chèvres sur la montagne ” Pascheco poussa un affreux hurlement et se retira — Alors je commençai mon histoire que je lui contai en ces termes.

Histoire d'Alphonse Van-Worden.

Je suis issu d'une famille très ancienne ; mais qui n'a eu que peu d'Illustration et moins encore de biens — Tout nôtre patrimoine[e] n'a jamais consisté qu'en un fief noble appelé Worden, relevant du corde [*sic*] de Burgogne et situé au milieu des Ardennes.

Mon père ayant un frère aîné dut se contenter d'une très mince légitime, qui suffisoit cependant pour l'entretenir honorablement à l'armée. Il fit toute la guerre de succession, et à la paix, le Roi Philippe cinq lui donna le grade de Lieu-tenant Colonel aux Gardes Vallones

Il régnoit alors dans l'armée Espagnol un certain point d'honneur poussé jusqu'à la plus excessive délicatesse. Mon père en chérissoit encore sur cet excès, et véritablement on ne peut en blâmer, puisque l'honneur est proprement l'âme et la vie d'un militaire. Il ne se faisoit pas dans Madrid un seul duel dont mon père ne règlât le cérémonial, et dès qu'il disoit que les réparations étoient suffisantes, chacun se tenoit pour satisfait. Si par hasard quelqu'un ne s'en monroit pas content, il avoit aussitôt affaire avec mon père lui même qui ne manqua pas de soutenir à la pointe de l'épée la valeur de chacune de ses décisions. De plus mon père avoit un livre blanc, dans le quel il écrivoit l'histoire de chaque duel, avec toutes les circonstances ce qui lui donnoit réellement un grand avantage pour pouvoir prononcer avec justice dans tous les cas embarrassantes [*sic*].

Toujours occupé de son Tribunal de sang mon père s'étoit fait voir peu sensible aux charmes de l'amour, mais enfin son cœur fut touché par les attraits d'une Demoiselle encore assez jeune, appelée Uraque de Goméléz fille de l'Oidore de Grenade et du sang des anciens Rois du pays. Des amis communs eurent bientôt rapprochés les parties interressées et le mariage fut conclu.

Mon père jugea à propos d'inviter à sa noce tous les gens avec qu[i] il s'étoit battu. Il s'en trouva cent vingt deux à table, treize absents de Madrid et trente trois avec qui il s'étoit battu à l'armée dont il n'avoit pas des nouvelles. Ma mère m'a dit souvent que cette⁷ fête avoit été extraordinairement gaïe et que l'on y avoit vû régner la plus grande cordialité, ce que je n'avois pas de peine à croire, car mon père avoit au fond un excellent cœur et il étoit fort aimé de tout le monde.

De son côté mon père étant très attaché à l'Espagne ne l'eut jamais quitté ; mais deux mois à près son mariage, il reçut une lettre signée par le Magistrat d'une ville de Bouillon. On lui anonçoit, que son frere étoit mort sans enfants et que le fief lui étoit échu. Cette nouvelle jetta mon père dans le plus grand trouble et ma mère m'a conté qu'il étoit alors si distrait que l'on ne pouvoit en tirer une parole. Enfin il ouvrit sa Chronique des duels, choisit les douze hommes de Madrid qui en avoient eû le plus, les invita à se rendre chez lui, et leur tint ce discours “ Mes chers frères d'armes, vous savez assez combien de fois j'ai mis votre conscience en repos, dans le cas où l'honneur sembloit compromis. Aujourd'hui je me vois moi même obligé de recourir à vos lumières, parce que je crains que mon propre jugement ne se trouve en défaut ou plutôt qu'il ne soit obscurci par quelque sentiment de partialité. Voici la lettre que m'écrivent les Magistrats de Bouillon, dont le témoignage est respectable bien qu'ils ne soient pas Gentils hommes. Dites moi si l'honneur m'oblige à habiter le château de mes pères ou si je dois continuer à servir le Roi Don Philippe qui m'a comblé de ses bienfaits, et qui vient dernièrement de m'élever au rang de Brigadier Général. Je laisse la lettre sur la table et je me retire. Je reviendrai dans une demi-heure savoir ce que vous aurez décidé ” Après avoir ainsi parlé, mon père

⁶ *Biffé* : m'engagea

⁷ *Biffé* : faite

sortit en effet, il entra au bout d'une demi-heure et alla aux voix. Il s'en trouva cinq pour rester au service et sept pour aller vivre dans les Ardennes. Mon père se rangea sur [*sic*] murmure, à l'avis du plus grand nombre

Ma mère auroit bien voulu rester en Espagne, mais elle étoit si attachée à son époux, qu'il ne put même s'apercevoir de la répugnance qu'elle avoit à s'expatrier. Enfin l'on ne s'occupa plus que des préparatifs du voyage et de quelques personnes qui devoient en être à fin de représenter l'Espagne au milieu des Ardennes. Quoique je ne fusse pas encore au monde, mon père qui ne doutoit pas que j'y vinsse, songea qu'il étoit tems de me donner un maître en fait d'armes. Pour cela il jeta les yeux sur Garcias Hierro le meilleur Prévôt de salle qu'il y eut à Madrid. Ce jeune homme las de recevoir tous les jours des bourades à la place de la Cévada, se détermina facilement à venir. D'un autre côté ma mère ne voulant point partir sans un aumonier, fit choix d'Inigo-Velez Théologien gradué à Cuenza. Il devoit aussi m'instruire dans la religion Catholique et la langue Castillane. Tous ces arrangements furent pris un an et demi avant ma naissance.

Lorsque mon père fut prêt à partir il alla prendre congé du Roi et selon l'usage de la cour d'Espagne il alla un genou en terre pour lui baiser la main, mais en le faisant il eut le cœur si serré qu'il tomba en défaillance et l'on fut obligé de le transporter chez lui. Le lendemain il alla prendre congé de Don Fernand de Lara, alors premier Ministre. Ce Seigneur le reçut avec une distinction extraordinaire et lui aprit que le Roi lui accordoit une pension de douze mille réales avec le grade de Serhant Général, qui révient à Maréchal de Camp. Mon père eût donné une partie de son sang pour la satisfaction de se jeter encore une fois aux pieds de son maître, mais comme il avoit déjà pris congé, il se contenta d'exprimer dans une lettre une partie des sentiments dont son cœur étoit plein — Enfin il quitta Madrid en répandant bien des larmes

Mon père choisit la route de Catalogne pour revoir encore une fois les pays où il avoit fait la guerre et prendre congé de quelques uns de ses anciens camarades qui avoient des commendements sur cette frontière. Ensuite il entra en France par Perpignan.

Son voyage jusqu'à Lyon ne fut troublé par aucun événement fâcheux, mais comme il étoit parti de cette ville avec des chevaux de poste, il fut devancé par une chaise qui étant plus légère arriva la première au relai. Mon père qui arriva un instant à près, vit que l'on mettoit déjà les chevaux à la chaise. Aussitôt il prit son épée et s'approchant du voyageur, il lui demanda la permission de l'entretenir un instant en particulier. Le voyageur qui étoit un Colonel françois voyant à mon père un uniforme d'officier général prit aussitôt son épée pour lui faire honneur. Ils entrèrent dans une Auberge qui étoit vis-à-vis de la poste et demanderent une chambre. Lorsqu'ils furent seuls mon père dit à l'autre voyageur “ Seigneur Cavalier votre chaise à devancé mon carosse pour arriver à la poste avant moi. Ce procédé qui en lui même n'est point une insulte a cependant quelque chose de désobligeant, dont je crois devoir vous demander raison ”

Le Colonel très surpris rejetta toute la faute sur les postillons et assura qu'il n'y en avoit aucune de sa part

“ Seigneur Cavalier /:réprit mon père:/ je ne pretens pas non plus faire de ceci une affaire sérieuse et je me contenterai du premier sang. ” En disant c[e]la il tira son épée.

“ Attendez encore un instant /:dit le françois:/ il me semble que ce ne sont point mes postillons qui ont devancé les vôtres, mais que ce sont les vôtres qui allant plus lentement, sont réstés en arrière ”

Mon père après avoir un peu réfléchi dit au Colonel “ Seigneur Cavalier, je crois que vous avez raison et si vous m'eussiez fait cette observation plustôt et avant que j'eusse tiré l'épée, je pense que nous ne nous serions pas battûs, mais vous savez bien qu'au point où en sont les choses il faut un peu de sang ”

Le Colonel qui sans doute trouva cette dernière raison assez bonne, tira aussi son épée. Le combat ne fut pas long. Mon père se sentant blessé, baissa aussitôt la pointe de son épée et fit beaucoup d'excuses au Colonel de la peine qu'il lui avoit donné, celui-ci y répondit par des offres de services, donna l'adresse où on le trouveroit à Paris remonta dans sa chaise et partit.

Mon père jugea d'abord sa blessure très légère ; mais il en étoit si couvert qu'un nouveau coup ne pouvoit guerre porter que sur une ancienne cicatrice. En effet le coup d'épée du Colonel avoit r'ouvert

un ancien coup de mousquet, dont la balle étoit restée. Le plomb fit de nouveaux efforts pour se faire jour, sortit en fin après un pansement de deux mois et l'on se rémit en route.

Mon père étant arrivé à Paris, son premier soin fut de rendre ses devoirs au Colonel, qui s'appelloit le Marquis d'Urfék. C'étoit un des hommes de la cour dont on faisoit le plus de cas. Il reçut mon père avec une extrême obligeance et lui offrit de le présenter au ministre, ainsi que dans les meilleures maisons. Mon père le remercia et le pria seulement de le présenter au Duc de Tavannes qui étoit alors Doyen des Maréchaux, parce qu'il vouloit être informé de tout ce qui regardoit le tribunal du point d'honneur dont il s'étoit fait toujours les plus hautes idées et dont il avoit souvent parlé en Espagne comme d'une institution très sage, et qu'il auroit bien voulu voir introduire dans le Royaume. Le Maréchal reçut mon père avec beaucoup de politesse et le recommanda au chevalier de Bélièvre, premier exempt de Messieurs les Maréchaux et rapporteur de leur Tribunal.

Comme le chevalier venoit [*sic*] souvent chez mon père il eut connoissance de sa chronique des Duels. Cet ouvrage lui parut unique dans son genre et il demanda la permission de le communiquer à Messieurs les Maréchaux, qui en jugèrent comme leur premier exempt et firent demander à mon père la faveur d'en faire une copie qui seroit gardée au greffe de leur Tribunal. Nulle proposition ne pouvoit flatter d'avantage mon père et il en ressentit une joye inexprimable

De pareils témoignages d'estime rendoient le séjour de Paris très agréable à mon père ; mais ma mère en jugeoit autrement.

Elle s'étoit fait une loi non seulement de ne point apprendre le français, mai[s] même de ne pas écouter lorsqu'on parloit cette langue son confesseur Inigo-Velez ne cessoit de faire d'amères plaisanteries sur les libértés de l'Eglise Galliciane et Garcias Hiero terminoit toutes les conversations par décider que les francais etaient des Gavaches.

Enfin on quitta Paris, l'on arriva au bout de quatre jours à Bouillon — Mon père s'y fit reconnoître du Magistrat et alla prendre possession de son fief.

Le toit de nôtres pères privé de la présence de ses maîtres, l'étoit aussi d'une partie de ses tuiles. Si bien qu'il pleuvoit dans les chambres autant que dans la cour, avec la différence que le pavé de la cour séchoit très promptement au lieu que l'eau avoit fait dans les chambres des marés qui ne séchoient jamais. Cette inondation domestique ne déplut pas à mon père parce qu'elle lui rappeloit le siège de Lérida, où il avoit passé trois semaines les jambes dans l'eau.

Cependant son premier soin fut de placer à sec le lit de son épouse. Il y avoit dans le sallon de Compagnie une cheminée à la flamande, autour de la quelle quinze personnes pouvoient se chauffer à l'aise et le manteau de la cheminée y formoit comme un toit soutenu par deux colonnes de chaque côté. L'on boucha le tuyau de cette cheminée, et sous son manteau, l'on put placer le lit de ma mère avec sa table de nuit, et une chaise, et comme l'autre [*sic*] étoit élevé d'un pied au dessus il formoit une sorte d'isle assez inabordable.

Mon père s'établit de l'autre côté du sallon sur des tables jointes par des planches et de son lit à celui de ma mère on pratiqua une jetée fortifiée dans le milieu par une sorte de batardeau construit de coffres et de caisses cet ouvrage fut achevé le jour même de nôtre arrivée au château et je suis venu au monde neuf mois à près jour pour jour.

Tandis que l'on travailloit avec beaucoup d'activité aux réparations les plus nécessaires, mon père reçut une lettre qui le combla de joye. Elle étoit signée par le Maréchal de Tavannes, et ce seigneur lui demandoit son opinion sur une affaire d'honneur, qui alors occupoit le Tribunal. Cette faveur authentique parut à mon père d'une telle consequence qu'il la valut [*sic*] célébrer en donnant une fête à tout le voisinage — Mais nous n'avions pas de voisins si bien que la fête se borna à un fandango executé par le Maître d'armes et la Signora Frasca première cameriste de ma mère.

Mon père en répondant à la lettre du Maréchal demanda qu'on voulut bien dans la suite lui communiquer les extraits des procédures portées au Tribunal. Cette grace lui fut accordée, et tous les premiers de chaque mois il en recevoit un pli qui suffisoit pendant plus de quatre semaines aux entretiens et menus devis, dans les soirées d'hiver autour de la grande cheminée et pendant l'été sur deux bancs qui étoient devant la porte du château

Pendant toute la grossesse de ma mère mon père lui parla toujours du fils qu'elle auroit et il songea

à me donner un parrain. Ma mère pensoit pour le Maréchal de Tavanès, où pour le Marquis d'Urfé. Mon père convenoit que ce seroit beaucoup d'honneur pour nous ; mais il craignit que ces deux Seigneurs ne crussent lui faire trop d'honneur, et par une délicatesse bien placée il se décida pour le chevalier de Bélièvre, qui de son côté accepta avec estime et reconnaissance.

Enfin je vins au monde ; à trois ans je tenois déjà un petit fleuré, et à six je pouvois tirer un coup de pistolet sans cligner les yeux. J'avois environ sept ans lorsque nous eûmes la visite de mon parain. Ce gentil homme s'étoit marié, à Tournay et il exerçoit la charge de lieutenant de la Connétable, et rapporteur du point d'honneur, ce sont des emplois dont l'institution remonte au tems des jugemens par champions et dans la suite ils ont été réunis au tribunal des Maréchaux de France.

Madame de Bélièvre étoit d'une santé très délicate et son mari la menoit aux eaux de Spa. Tous deux me prirent en une extrême affection, et comme ils n'avoient point d'enfants, ils conjurèrent mon père de leur confier mon éducation, qui aussi bien n'eut pû être soignée dans une contrée aussi solitaire que celle du château de Worden. Mon père y consentit, déterminé sur tout par la charge de rapporteur du point d'honneur, qui lui promettoit que dans la maison de Bélièvre je ne manquerois pas d'être imbu de bonne heure de tous les principes qui devoient un jour déterminer ma conduite

Il fut d'abord question de me faire accompagner par Garcias de Hierro, parce que mon père jugeoit que la plus noble manière de se battre étoit à l'épée, et le poignard dans la main gauche. Genre d'escrime tout à fait inconnu en France. Mais comme mon père avoit pris l'habitude de tirer tous les matins à la muraille avec Hierro et que cette exercice étoit devenu nécessaire à sa santé il ne crut pas devoir s'en priver.

Il fut aussi question d'envoyer avec moi le Théologien Innigo-Velez ; mais comme ma mère ne savoit toujours que l'Espagnol, il étoit bien naturel qu'elle ne put se passer d'un confesseur qui sut cette langue. Si bien que je n'eus pas auprès de moi les deux hommes, qui avant ma naissance, avoient été destinés à faire mon éducation. Cependant on me donna un valet de chambre Espagnol pour m'entretenir dans l'usage de la langue Castellane.

Je partis pour Spa avec mon parrain nous y passâmes deux mois, nous fîmes un voyage en Hollande et nous arrivâmes à Tournay vers la fin de l'automne. Le chevalier de Bélièvre répondit parfaitement à la confiance que mon père avoit eue en lui et pendant six ans il ne négligea rien de ce qui pouvoit contribuer à faire un jour de moi un excellent officier. Au bout de ce tems, Madame de Bélièvre vint à mourir, son mari quitta la Flandre pour venir s'établir à Paris, et je fus rappelé dans la maison paternelle.

Après un voyage que la saison avancée rendit assez fâcheux, j'arrivai au château, environ deux heures à près le soleil couché, et j'en trouvai les habitans rassemblés autour de la grande cheminée. Mon père bien que charmé de me voir, ne s'abandonna point à des démonstrations qui eussent pû compromettre ce que vous autres Espagnols appelez le Gravedad. Ma mère me baigna des ses larmes. Le Théologien Innigo-Velez me donna sa bénédiction, et le Spadassin Hierro me présenta un fleuret. Nous fîmes un assaut dont je me tirai d'une manière au dessus de mon âge. Mon père étoit trop connoisseur pour ne pas s'en appercevoir, et sa gravité fit place à la plus vive tendresse. On servit à souper et l'on y fut très gai.

Après souper l'on se remit autour de la cheminée et mon père dit au Théologien " Révérend Don Innigo-Velez, vous me feriez plaisir d'aller chercher vôtre gros volume dans le quel il y a tant d'histoires merveilleuses et de nous en lire quelqu'une. " Le Théologien monta dans sa chambre et en revint avec un in folio relié en parchemin blanc que le tems avoit rendu jaune. Il l'ouvrit au hazard et y lut ce qui suit.

Histoire de Trivulce de Ravenne.

Il y avoit une fois dans une ville d'Italie appelée Ravenne un jeune homme appelle Trivulce. Il étoit beau, riche, et rempli d'une haute opinion de lui même. Les jeunes filles de Ravenne se mettoient aux fenêtres pour le voir passer ; mais aucune ne lui plaisoit ou s'il prenoit quelque fois un peut de

goût pour l'une ou pour l'autre il ne le lui témoignait pas dans la crainte de lui faire trop d'honneur. Enfin tout cet orgueil ne put tenir contre les charmes de la jeune et belle Nina Dei-Gieraci. Trivulce daigna lui déclarer son amour. Nina répondit, que le seigneur Trivulce lui fesoit bien de l'honneur, mais que depuis son enfance elle aimoit son cousin Thebaldo Dei Gieraci et que sûrement elle n'aimeroit jamais que lui — a cette réponse inattendue, Trivulce sortit en donnant des marques de la plus extrême fureur

Huit jours à près qui etoit un Dimanche comme tous les citoyens de Ravenne alloient à l'Eglise Métropolitaine de Saint Pierre, Trivulce distingua dans la foule Thebaldo donnant le bras à sa cousine. Il mit son manteau sur son nez et les suivit. Lorsqu'on fut entré dans l'Eglise où il n'est point permis de cacher son visage dans son manteau, les deux amants se seroient facilement aperçus que Trivulce les suivoit mais ils n'étoient occupés que de leur amour et ils y songeoient plus qu'à la messe, ce qui est un grand péché.

Cependant Trivulce s'étoit assis dans un banc derrière eux. Il entendoit tous leurs discours et il en nourrissoit sa rage. Alors un prêtre monta en chaire et dit “ Je suis ici pour publier les bans de Thébaldo et de Nina dei Gieraci, quelqu'un fait il opposition à leur mariage.

— J'y fais opposition ” /:s'écria Trivulce:/ et en même [tems] il donna vingt coup de poignard aux deux amants. On voulut l'arrêter, mais il donna encore des coups de poignard, sortit de l'Eglise, puis de la ville et gagna l'état de Venise.

Trivulce etoit orgueilleux, gâté par la fortune, mais son [âme] était sensible, les rémords vangèrent ses victimes il traîna de ville en ville une existence déplorable. Au bout de quelques années ses parents arrangèrent son affaire et il revint à Ravenne ; mais ce n'étoit plus ce même Trivulce rayonnant de bonheur et fier de ses avantages. Il etoit si changé que sa nourrice elle meme ne le reconnut point.

Dès le premier jour de son arrivée Trivulce demanda où étoit le tombeau de Nina ? on lui dit qu'elle etoit entrée [*sic*] avec son cousin dans l'Eglise de S^t Pierre tout au près de la place où ils avoient été assassinés. Trivulce y entra en tremblant et lorsqu'il fut auprès du tombeau il l'embrassa et versa un torrent de larmes.

Quelque fut la douleur qu'éprouva dans ce moment le malheureux assassin, il sentit que les pleurs l'avoient soulagé. C'est pourquoi il donna sa bourse au sacristain et obtint de lui de pouvoir entrer dans l'Eglise toutes les fois qu'il le voudroit, si bien qu'il finit par y venir tous les soirs, et le sacristain qui s'y étoit accoutumé y fesoit peu d'attention.

Un soir Trivulce qui n'avoit pas dormi la nuit précédente s'endormit auprès du tombeau et lorsqu'il se réveilla il trouva que l'Eglise étoit fermée. Il prit aisement le parti d'y passer la nuit, parce qu'il aimoit à entretenir sa tristesse et nourrir sa mélancolie. Il enttendoit successivement sonner les heures et il eût[*t*] voulut être à celle de sa mort.

Enfin minuit sonna. Alors la porte de la sacristie s'ouvrit et Trivulce vit entrer le sacristain, tenant sa lanterne dans une main, et un balai dans l'autre ; mais ce sacristain n'étoit qu'un squelette. Il avoit un peu de peau sur le visage et comme des yeux fort creux ; mais son surplis qui colloit sur ses os faisoit assez voir qu'il n'avoit pas de chair du tout.

L'affreux sacristain posa sa lanterne sur le maître autel et alluma les cierges comme pour Vepres ensuite il se mit à balayer l'Eglise et epousseter les bancs. Il passa même plusieurs fois près de Trivulce ; mais il ne parut point l'apercevoir

Enfin il alla à la porte de la sacristie et sonna la cloche — Alors les tombeaux s'ouvrirent, les morts y parurent enveloppés de leurs linceuls et entonnèrent des litanies sur un ton fort mélancolique

Après qu'ils euren[t] ainsi psalmodié pendant quelque tems, un mort revêtu d'un surplis et d'une étole, monta sur la chaire et dit “ Mes frères je suis ici pour publier les bans de Thébaldo et de Nina déi Gieraci. Damne Trivulce y faites vous opposition ? ”

Mon père interrompit ici le Théologien et se tournant vers moi il me dit “ Mon fils Alphonse, à la place de Trivulce auriez vous eût peur ? ”

Je lui répondis “ Mon cher père, il me semble que j'aurois eût grand peur ”

Alors mon père se leva furieux, sauta sur son épée et voulut me la passer au travers du corps. On se mit au devant de lui et enfin on l'appaissa un peu. Cependant lorsqu'il eu[t] reprit sa place il me lança

un regard terrible et me dit “ Fils indigne de moi ta lâcheté deshonore en quelque façon le régiment des Gardes Vallones, où j’avois intention de te faire entrer ”

Après ces dures reproches qui manquèrent à me faire mourir de honte il se fit un grand silence. Garcias le rompit le premier et s’adressant à mon père il lui dit “ Monseigneur ! si j’osois dire mon avis à Vôte Excellence, ce seroit de prouver à Monsieur vôte fils qu’il n’y [a] point de revenants ni de spectres, ni de morts qui chantent des litanies, et qu’il ne peut y en avoir. De cette manière là il n’en n’auroit surement pas peur.

— Monsieur Hierro /:répondit mon père avec un peu d’aigreur:/ vous oubliez que j’ai eu l’honneur de vous montrer hier une histoire de revenants écrite de la propre main de mon Bisaieul.

— Monseigneur /:réprit Garcias:/ je ne donne pas un démenti au Bisaieul de Votre Excellence.

— Qu’appellez-vous /:dit mon père:/ je ne donne pas un démenti ? Savez-vous que cette expression suppose la possibilité d’un démenti donné par vous à mon Bisaieul ?

— Monseigneur /:dit encore Garcias:/ je sais bien que je suis trop peu de chose, pour que Monseigneur vôte Bisaieul voulut tirer quelque satisfaction de moi. ”

Alors mon père prenant encore un air plus terrible dit “ Hierro que le ciel vous préserve de faire des excuses ; car elles supposeroient une offence.

— Enfin /:dit Garcias:/ il ne me reste plus qu’à me soumettre au chatiment, qu’il plaira à Votre Excellence de m’infliger au nom de son Bisaieul, seulement pour l’honneur de ma profession, je voudrais que cette peine me fut imposée par vôte aumonier pour que je pusse la considérer comme penitence ecclésiastique.

— Cette idée, n’est point mauvaise /:dit alors mon père:/ d’un ton plus tranquille:/ je me rappelle avoir écrit autre-fois un petit traité sur les satisfactions admissibles dans les cas où le duel ne pouvoit avoir lieu. Laissez moi y réfléchir ”

Mon père parut d’abord s’occuper de cet objet ; mais de réflexions en réflexions il finit par s’endormir dans son fauteuil. Ma mère dormoit déjà, ainsi que le Théologien et Garcias ne tarda pas à suivre leur exemple. Alors je crus devoir me retirer, et c’est ainsi que s’est passé la première journée de mon retour à la maison paternelle.

Le lendemain je fis des armes avec Garcias. J’allai à la chasse. On soupa, et lorsqu’on fut levé de table mon père pria encore le Théologien d’aller chercher son gros volume. Le Révérend obeït, l’ouvrit au hasard et lut ce que je vais raconter.

Histoire de Landulphe de Ferare.

Dans une ville d’Italie appelée Ferare il y avoit un jeune homme appelé Landulpe. C’etoit un libertin sans religion en horreur à toutes les bonnes âmes du pays. Ce méchant aimoit passionnement le commerce des courtisanes, et il avoit fait le tour de toutes celles de la ville ; mais aucune ne lui plut autant que Blanca de Rossi, parce qu’elle surpassoit toutes les autres en impureté.

Blanca etoit non seulement libertine, intéressée, dépravée, mais elle vouloit encore que ses amants fissent pour elle des actions deshonorantes. Elle exigea de Landulphe qu’il la conduisit tous les soirs chez lui et la fit souper avec sa mère et sa sœur. Landulphe alla aussitôt chez sa mère et lui en fit la proposition comme de la chose du monde la plus convenable. La bonne mère fondit en larmes et conjura son fils d’avoir égard à la réputation de sa sœur, Landulphe fut sourd à ses prières et promit seulement de tenir la chose aussi secreta qu’il pouroit, puis il alla chez Blanca et la conduisit chez lui.

La mère et la sœur de Landulpe recurent la courtisane mieux qu’elle ne méritoit. Mais celle-ci voyant leur bonté en redoubla d’insolence, elle tint à souper des propos très libres, et donna à la sœur de son amant des leçons dont elle se seroit bien passée. Enfin elle lui signifia ainsi qu’à sa mère qu’elles feroient bien de s’en aller parce qu’elle vouloit reste seule avec Landulphe.

Le lendemain la courtisane raconta cette histoire dans toute la ville, et pendant plusieurs jours on ne parla pas d’autre chose. Si bien que le bruit public en informa bientôt Odoardo Zampi frère de la mère de Landulphe. Odoardo étoit un homme que l’on n’offensoit point impunément. Il crut l’être

dans la personne de sa sœur et fit de [*sic*] le jour même assassiner l'infâme Blanca. Landulfe étant allé voir sa maîtresse, la trouva poignardée et nageant dans son sang. Il apprit bientôt que c'étoit son oncle qui avoit fait le coup ; il courut [*sic*] chez lui pour l'en punir, mais il le trouva environné des plus braves de la ville, qui se moquèrent de son sentiment.

Landulphe ne sachant sur qui exercer sa fureur, courut chez sa mère avec l'intention de l'accabler d'outrages. La pauvre femme étoit avec sa fille et alloit se mettre à table. Lorsqu'elle vit entrer son fils, elle lui demanda si Blanca viendrait souper.

“ Puisse-t-elle venir /:dit Landulphe:/ et te mener en enfer, avec ton frere, et toute la famille des Zampi ”

La pauvre mère tomba à genoux et dit “ O ! mon Dieu pardonne lui ses blasphèmes ”

Dans ce moment la porte s'ouvrit avec fracas et l'on vit entrer un spectre hâve, déchiré de coups de poignards et conservant néanmoins avec Blanca une affreuse ressemblance. La mère et la sœur de Landulphe se mirent en prières et Dieu leur fit la grace de pouvoir soutenir ce spectacle sans expirer d'horreur. — Le fantôme s'avancant à pas lents s'assit à table comme pour souper. Landulphe avec un courage que le Démon seul pouvoit inspirer, osa prendre un plat et l'offrir. Le fantôme ouvrit une bouche si grande que sa tête parut se partager en deux et il en sortit une flamme rougeâtre. Ensuite il avança une main toute brûlée prit un morceau l'avalait et on l'entendit tomber sous la table. Lorsque le plat fut vuide, le fantôme fixant Landulphe avec des yeux épouvantables lui dit. “ Landulphe, quand je soupe ici, j'y couche. Allons, met toi au lit. ”

Ici mon père interrompi[t] l'aumonier et se tournant de mon côté, il me dit. “ Mon fils Alphonse, à la place de Landulphe auriez vous eu peur ”

Je lui répondis “ Mon père ! je vous assure que je n'aurois pas eû la plus légère frayeur ” Mon père parut satisfait de cette reponse et fut très gai pendant tout le reste de la veillée

Nos jours se passerent ainsi sans que rien en altera l'uniformité. Si ce n'est que dans la belle saison, au lieu de se mettre autour de la cheminée. On s'asseyoit sur des bancs qui étoient près de la porte. Six ans entiers se sont écoulés dans cette douce tranquillité et aprésent il me semble que ce soient autant de semaines.

Lorsque j'eus achevé ma dix septième année, mon père songea à me faire entrer au Régiment des Gardes Valonnes et en écrivit à un de ses anciens camarades, sur les quels il comptoit le plus. Ces dignes et respectables militaires réunirent en ma faveur, tout ce qu'ils avoient de crédit et obtinrent une commission de Capitaine, quand mon père en reçut une nouvelle, il éprouva un saisissement si vif que l'on craignit pour ses jours. Mais il se rétablit promptement et ne songea plus qu'aux préparatifs de mon départ. Il voulut que j'allas [*sic*] par mer afin d'entrer en Espagne par Cadix et me présenter d'abord à Don Henri de Sa, commandant de la province et qui avoit le plus contribué à mon avancement.

Lorsque la chaise de poste fut déjà toute attelée dans la cour du château, mon père me conduisit dans sa chambre et à près en avoir fermé la porte, il me dit “ Mon cher Alphons je vais vous confier un secret que je tiens de mon père, et que vous ne confieres qu'à votre fils, lorsque vous l'en croirez digne. ”

Comme je ne doutois pas qu'il ne s'agit de quelque trésor caché, je repondis que je n'avois jamais regardé l'or que comme un moyen de venir au secours des malheureux.

Mais mon père me répondit “ Non mon cher Alphons il ne s'agit ici ni d'or ni d'argent. Je veux vous enseigner une botte secrette, avec la quelle en parant au contre et marquant la flanconade vous êtes sûr de désarmer votre ennemi. ” Alors il prit des fleurets me montra la botte en question, me donna sa bénédiction et me conduisit à ma voiture. Je baisai encore la main de ma mère et je partis.

J'allai en Poste jusqu'à Flessingue, ou je trouvai un vaisseau qui me porta à Cadix. Don Henri de Sa me reçut, comme si j'eusse été son propre fils, il s'occupa de mon équipage, et me récomenda deux domestiques, dont l'un s'appelloit Lopez, et l'autre Moscito. De Cadix j'ai été à Séville et de Séville à Cordue, puis je suis venu à Anduhar, où j'ai pris le chemin de la Sierra Morena. J'ai eu le malheur d'être séparé de mes domestiques près de l'abreuvoir de Los Alcornouques. Cependant je suis arrivé le même jour à la Venta Quemada et hier au soir dans votre hermitage.

“ Mon cher enfant /:me dit l’hermite:/ vôtre histoire m’a vivement intéressé, et je vous suis très obligé d’avoir bien voulu me la raconter. Je vois bien à présent que de la manière dont vous avez été élevé, la peur est un sentiment qui vous doit être tout à fait étranger. Mais puisque vous avez couché à la Venta Quemada je crains bien que vous ne soyez exposé aux obsessions des deux pendus et que vous n’ayez le triste sort du Démoniaque.

— Mon père /:répondis-je à l’anachorète:/ j’ai beaucoup réfléchi cette nuit au récit du seigneur Pascheco. Bien qu’il ait le Diable au corps, il n’en est pas moins gentil-homme et à ce titre je le crois incapable de manquer à ce que l’on doit à la vérité. Mais Inigo Velez, aumonier de nôtre château m’a dit que s’il y a eus des possédés dans les premiers siècles de l’Eglise il n’y en avoit sûrement plus à présent et son témoignage me paroît d’autant plus respectable que mon père m’a ordonné de croire Inigo sur toutes les matières qui ont rapport à notre religion

— Mais /:dit l’hermite:/ n’avez vous pas vû la mine affreuse du possédé, et comme les démons l’ont rendu borgne ? ”

Je lui répondis “ Mon Pere le seigneur Pascheco peut avoir perdu l’œil d’une autre manière. Au reste je m’en rapporte sur toutes ses choses a ceux qui en savent plus que moi. Il me suffit de n’avoir peur, ni de revenants ni des Vampires. Cependant si vous voulez me donner quelque sainte rélique, pour me préserver de leurs entreprises, je vous promets de là porter avec foi et vénération ”

L’hermite me parut sourire un peu de cette naïveté puis il me dit : “ Je vois mon cher enfant que vous avez encore de la foi, mais je crains que vous n’y persistiez pas. Ces Gomelez de qui vous descendez par les femmes, sont tous nouveaux chrétiens. Quelques uns même sont à ce que l’on dit Musulmans au fond du cœur. S’ils vous offroient une fortune immense pour changer de religion, l’accepteriez vous ?

— Non assurément /:lui répondis-je:/ il me semble que de renoncer à sa religion, où d’abandonner ses drapeaux, sont deux choses également déshonorantes ”

L’hermite parut encore sourire, puis il me dit : “ Je vois avec chagrin que vos vertus reposent sur un point d’honneur fort exagéré et je vous avertis que vous ne trouverez plus Madrid aussi férailleur qu’il étoit au tems de vôtre père. Dès plus, les vertus ont d’autres principes plus surs. Mais je ne veux pas vous arrêter d’avantage ; car vous avez une forte journée à faire, avant que d’arriver à la Venta del Pegnon, ou Cabaret du rocher. L’hôte y est résté en dépit des voleurs parce qu’il comptoit sur la protection d’une bande de Bohémiens campes dans les environs. Après demain vous arriverez à la Venta de Cardegnas, où vous serez déjà hors de la Siera Morena. J’ai mis quelques provisions dans les poches de votre selle. ” Ayant dit ces choses l’hermite m’embrassa tendrement ; mais il ne me donna point de rélique pour me préserver de démons. Je ne voulus plus lui en parler et je montai à cheval.

Chemain faisant, je me mis à réfléchir sur les Maximes que je venois d’entendre, ne pouvant concevoir qu’il y eut pour les vertus des bases plus solides que le point d’honneur, qui me sembloit comprendre à lui seul toutes les vertus. J’étois encore occupé de ces réflexions, lorsqu’un Cavalier sortant tout-à-coup de derrière un rocher me coupa le chemin et me dit “ Vous appelez vous Alphonse ? ” Je répondis qu’oui !

“ Si cela est /:dit le cavalier:/ Je vous arrête de la part du Roi et de la très sainte inquisition. Rendez moi vôtre épée ” J’obéis sans réplique. Alors le Cavalier donna un coup de siflet, et de tous les côtés, je vis des gens armés fondre sur moi. Ils m’attachèrent les mains derrière le dos et nous primes dans les montagnes un chemin de traverse qui au bout d’une heure nous conduisit à un château très fort. Le pont levis se baissa et nous entrâmes. Comme nous étions encore sous le dongeon, l’on ouvrit une petite porte de côté, et l’on me jetta dans un cachot, sans se donner seulement la peine de défaire les liens qui me tenoient garotté.

Le cachot étoit tout à fait obscur, et n’ayant pas les mains libres pour les mettre devant moi j’aurois eu de la peine à y marcher sans donner du nez contre les murailles. C’est pourquoi je m’assis à la place où je me trouvois, et comme on l’imagine aisement, je me mis à réfléchir sur ce qui pouvoit avoir donné lieu à mon emprisonnement. Ma première et ma seule idée fut que l’inquisition s’étoit emparée de mes belles cousines et que les négresses avoient tout dit ce qui s’étoit passé à la Venta-Quemada. Dans la supposition que je fusse interrogé sur le compte des belles Africaines, je n’avois

que le choix ou de les trahir et de manquer à ma parole d'honneur ou de nier que je les connusse, ce qui m'auroit embarqué dans une suite de honteux mensonges. Après m'être un peu consulté sur le parti que j'avois à prendre, je me décidai pour le silence le plus absolu et je pris une ferme résolution de ne rien répondre à tous les interrogatoires.

Ce doute une fois éclairci dans mon esprit, je me mis à rêver aux événements des deux jours précédents. Je ne doutai pas que mes cousines ne fussent des femmes en chair et en os. J'en étois averti par je ne sais quel sentiment plus fort que tout ce qu'on m'avoit dit sur la puissance des Démons. Quand au tour que l'on m'avoit joué de me mettre sous la potence, j'en étois fort indigné.

Cependant les heures se passoient. Je commençais d'avoir faim, et comme j'avois entendu dire que les cachots étoient quelque fois garnis de pain et d'une cruche d'eau. Je me mis à chercher avec les jambes et les pieds, si je ne trouverois pas quelque chose de semblable. Effectivement je sentis bientôt un corps étranger qui se trouva être la moitié d'un pain. La difficulté étoit de la porter à ma bouche. Je me couchai à côté du pain et je voulus le saisir avec les dents, mais il m'échappoit et glissoit faute de résistance. Je le poussai tant que je l'appuyai contre le mur, alors je pus manger, parce que le pain étoit coupé par le milieu. S'il avoit été entier, je n'aurois pû y mordre. Je trouvai aussi une cruche, mais il me fut impossible de boire. A peine avois-je humecté mon gozier, que toute l'eau se versa. Je poussai plus loin mes recherches, je trouvai de la paille dans un coin et je m'y couchai. Mes mains étoient artistement nouées, c'est-à-dire très fort ; mais sans me faire du mal, si bien que je n'eus pas de peine à m'endormir

Quatrième Journée.

J'avois dormi plusieurs heures, lorsqu'on vint me réveiller — Je vis entrer un Moine de Saint Dominique suivi de plusieurs hommes de très mauvaise mine. Quelques uns portoient des flambeaux d'autres des instruments qui m'étoient tout-à-fait inconnus et que je jugeai devoir servir à des tortures. Je me rappelai mes résolutions et je m'y rafermis. Je songeai à mon père. Il n'avoit jamais eû la torture. Mais n'avoit il pas souffert entre les mains des chirurgiens mille opérations douloureuses. Je savois qu'il les avoit souffertes sans proférer une plainte. Je résolus de l'imiter, de ne pas proférer une parole, et s'il étoit possible de ne pas laisser échapper un soupir. L'inquisiteur se fit donner un fauteuil, s'assit auprès de moi, prit un air doux et patelin et me tint à peu près ce discours. “ Mon cher mon doux enfant rends grâce au ciel qui t'a conduit dans ce cachot, mais dit moi pourquoi y est tu ? quelle faute as tu commise ; confesse toi, répands tes larmes dans mon sein — Tu ne me réponds pas ? Helas mon enfant tu as tort. Nous n'interrogeons point, c'est nôtre methode, nous laissons au coupable le soin de s'accuser lui même. Cette confession quoique un peu forcée n'est pas sans quelque mérite, sur tout lorsque le coupable dénonce ses complices. Tu ne réponds pas, tant pis pour toi. Allons il faut te mettre sur les voyes — Connois tu deux Princesses de Tunis ? ou plutôt deux infâmes sorcières, vampires execrables, et démons incarnés ? Tu ne dis riens ? Que l'on fasse venir ces deux infantes de Lucifer. ”

Ici l'on amena mes deux cousines, qui avoient comme moi les mains liées derriere le dos. Puis l'inquisiteur continua en ces termes. “ Tu ne dis rien encore. Mon cher fils les reconnois tu. Tu ne dis rien ? Mon cher fils ne t'effraye point de ce que je vais te dire. On va te faire un peut de mal. Tu vois ces deux planches, on y mettera tes jambes, on le[s] serra avec une corde, ensuite on mettra entre tes jambes les coins que tu vois ici, et on les enfoncera à coups de marteau. D'abord les pieds enfleront. Ensuite le sang jaillira de tes orteils et les ongles des autres doigts tomberont tous ensuite la plante de tes pieds crevera et l'on en verra sortir une graisse mêlée de chairs écrasées — cela te fera beaucoup de mal. Tu ne réponds rien, aussi tout cela n'est il encore que la question ordinaire — Cependant tu t'évanouiras. Voici des flacons remplis de divers esprits, avec les quels on te fera revenir. Lorsque tu auras repris tes sens, on ottera ces coins et l'on mettra ceux-ci qui sont beaucoup plus gros — Au premier coup, tes genoux et tes chevilles se briseront, au second tes jambes se fenderont dans leur longueur. La moelle en sortira et coulera sur cette paille mêlée avec ton sang — Tu ne veux pas

parler ? Allons qu'on lui serre les pouces /:les bourreaux prirent mes jambes et les attachèrent entre les planches.:/

Tu ne veux pas parler ? — Placez les coins — Tu ne veux pas parler ? — Levez les marteaux... ”

En ce moment on entendit une décharge d'armes à feu. Emina s'écria “ Ô ! Mahomet ! nous sommes sauvés. Zoto est venu à notre secours. ” Zoto entra avec sa troupe, mit les bourreaux à la porte, et attacha l'inquisiteur à un anneau rivé dans la muraille du cachot. Puis il nous dégarotta les deux moresques et moi. Le premier usage qu'elles firent de la liberté de leurs bras fut de se jeter dans les miens : on nous sépara, Zoto me dit de monter à cheval et de prendre les devants m'assurant qu'il suivroit bientôt avec les deux dames.

L'avant-garde avec la quelle je partis étoit de quatre Cavaliers. A la pointe du jour nous arrivâmes en un lieu fort désert, où nous trouvâmes un relais. Ensuite nous suivîmes de hauts sommets et des crêtes de montagnes cheneuses [*sic*].

Vers les quatre heures nous arrivâmes à de certains creux de rocher où nous devions passer la nuit ; mais je me félicitai bien d'y être venu pendant qu'il faisoit encore jour ; car la vue en étoit admirable et devoit sur tout me paroître telle à moi qui n'avoit vû que les Ardennes de la Zelande. J'avois à mes pieds cette belle Vega de Granada que les Grenadins appellent par contre vérité. La Nuestra Vegilla. Je la⁸ voyois toute entière avec ses six villes, ses quarantes villages. Le cours tortueux de Hessil, les torrents qui se précipitoient du haut des Alpuharas des bosquets de frais ombrages, des Edifices, des jardins et une immense quantité de Quintas où Métairies. Charmé de voir que mon œil pouvoit à la fois embrasser tant des beaux objets. Je m'abandonnai à la contemplation. Je sentis que je devenois amant de la nature. J'oubliai mes cousines cependant elles arrivèrent bientôt dans des litières portées sur des chevaux. Elles prirent place sur des carreaux dans la grotte, et lorsqu'elles furent un peu reposées je leur dis “ Mes Dames ! je ne me plains point de la nuit que je passois à la Venta-Quemada ; mais je vous avoue qu'elle a fini d'une manière qui m'a infiniment déplu. ”

Emina me répondit “ Mon Alphonse ne nous accusez que de la belle partie de vos songes. Mais de quoi vous plaignez vous ? n'avez vous pas eu une occasion de faire preuve d'un courage plus qu'humain ?

— Comment /:lui répondis-je:/ quelqu'un douteroit ici de mon courage. Si je savois le trouver, je me batterois avec lui, sur un manteau ou le mouchoir en bouche. ”

Emina me répondit. “ Je ne sais ce que vous voulez dire avec votre mouchoir et vôtre manteau. Il y a des choses que je ne puis vous dire. Il y en a que je ne sais pas moi même. Je ne fais rien que par les ordres du chef de nôtre famille successeur du Scheik-Massoud et qui sait tous les secrets de Kassar-Gomélèz. Tout ce que je puis vous dire, c'est que vous etes notre très proche parent. L'Oidor de Grenade, père de vôtre mère, avoit eu un fils qui fut trouvé digne d'être initié. Il embrassa la religion musulmane et épousa les quatre filles du Dey de Tunis, alors régnant. La cadette seule eût des enfants et elle est nôtre mère. Peu de tems à près la naissance de Zibeddé mon père et ses trois autres femmes moururent dans une contagion qui à cette époque désola toute la côte de Barbarie. Mais laissons là toutes ces choses, que peut être vous saurez un jour. Parlons de vous de la reconnaissance que nous vous devons, ou plus tôt de nôtre admiration pour vôs vertus, avec quelle difference vous avez regardé les apprêts du supplice. Quel respect religieux pour vôtre parole — Oui Alphonse vous surpassez tous les héros de nôtre race, et nous sommes devenues vôtre bien. ”

Zibeddé qui laissoit volontiers parler sa sœur, lorsque la conversation étoit sérieuse reprenoit ses droits lorsqu'elle prenoit le ton du sentiment. Enfin je fus flatté, [c]aressé, content de moi même et des autres. Puis arrivèrent les négresses, on donna le souper et Zoto nous servit lui même avec les marques du plus profond respect. Ensuite les négresses firent pour mes cousines un assez bon lit dans une espece de grotte. J'allai me coucher dans une autre et nous goutâmes tous un repos dont nous avions besoin.

⁸ *Biffé* : un [?]

Cinquième Journée.

Le lendemain la Caravane fut sur pied de bonne heure, nous descendimes les montagnes, et tournâmes dans de creux vallons, ou plutôt dans des précipices qui sembloient atteindre aux entrailles de la terre. Ils occupoient la chaîne des monts sur tant de directions différentes qu'il étoit impossible de s'orienter, ni de savoir de quel côté l'on alloit.

Nous marchâmes ainsi pendant six heures, et nous arrivâmes aux ruines d'une ville abandonnée et déserte. Là, Zoto nous fit mettre pied à terre, et me conduisant à un puits, il me dit : " Seigneur Alphonse faites moi la grace de regarder dans ce puits, et de me dire ce que vous en pensez. "

Je lui dit que je voyois de l'eau et que je pensois que c'étoit un puits.

" Eh bien /:réprit Zoto:/ vous vous trompez ; car c'est l'entrée de mon palais " Ayant ainsi parlé il mit la tête dans le puits et cria d'une certaine manière. Alors je vis d'abord des planches qui sortirent d'un côté du puits et qui furent posées à quelques pieds au dessus de l'eau. Ensuite un homme armé sortit de la même ouverture et puis un autre. Ils grimperent hors du puits et lorsqu'ils furent dehors Zoto me dit " Seigneur Alphonse j'ai l'honneur de vous présenter mes deux frères Cicio et Momo. Vous avez peut être vû leurs corps attachés à une certaine potence mais il[s] ne s'en portent pas moins bien et vous seront toujours dévoués, étant ainsi que moi au service du Grand Scheik des Gomelez " Je lui répondis que j'étais charmé de voir les frères d'un homme qui sembloit m'avoir rendu un service important.

Il falut se résoudre à descendre dans le puits. On apporta une échelle de corde dont les deux sœurs se servirent avec plus d'aisance que je ne l'avois espéré. Je descendis à près elles. Lorsque nous fûmes arrivés aux planches nous trouvâmes une petite porte latérale, où l'on ne pouvoit passer qu'en se baissant beaucoup. Mais tout de suite à près nous nous trouvâmes sur un bel escalier, taillé dans le roc, éclairé par des lampes. Nous descendimes plus de deux cents marches. Enfin nous arrivâmes dans une demeure souterraine, comme [*sic*] d'une quantité de salles et de chambres. Les pièces que l'on habitoit étoient tapissées en liège, ce qui les garantissoit de l'humidité. J'ai vû depuis à Cintra près de Lisbonne, un couvent taillé dans le roc, dont les cellules étoient ainsi tapissées, et que l'on appelle à cause de celà le couvent de Liège. De plus de bons feux, bien disposés donnoient une température très agréable au souterrain de Zoto. Les chevaux qui servoient à sa cavalerie, étoient dispersés dans les environs. Cependant en un besoin on pouvoit aussi les retirer dans le sein de la terre par une ouverture qui donnoit sur vallon voisin et il y avoit une machine faite exprès pour les hisser.

" Toutes ces merveilles /:me dit Emina:/ sont l'ouvrage de Gomelez. Ils creuserent ce rocher, dans le tems qu'ils étoient les maîtres du pays, c'est à dire qu'ils achevèrent de les creuser, car les idolâtres qui habitoient les Alpuharras à leur arrivée en avoient déjà fort avancé le travail. Les savants prétendent qu'en ce lieu même étoient les mines d'or natif de la Bétique et d'anciennes prophéties annoncent que toute la contrée doit retourner un jour au pouvoir des Gomelez. Qu'en dites vous Alphonse ce seroit un joli patrimoine. "

Ce discours d'Emina me parut très déplacé, je le lui témoignai, puis changeant de propos je lui demandai quels étoient ses projets pour l'avenir ?

Emina me répondit qu'à près ce qui s'étoit passé elles ne pouvoient plus rester en Espagne, mais qu'elle[s] vouloient se reposer un peu jusqu'à ce que l'on eut préparé leur embarquement.

On nous donna un diner très abondant, surtout en venaison et beaucoup de confitures sèches. Les trois frères nous servoient avec le plus grand empressement. J'observai à mes cousines, qu'il étoit impossible de trouver des pendus plus honnêtes. Emina en convint et s'adressant à Zoto elle lui dit. " Vous et vos frères, vous devez avoir eu des aventures bien étranges, vous nous feriez beaucoup de plaisir de nous le raconter. "

Zoto après s'être fait un peu presser, prit place auprès de nous et commença en ces termes.

Histoire de Zoto.

Je suis né dans la ville de Benevent capitale du Duché de ce nom. Mon père, qui s'appelloit Zoto comme moi était un armurier habile dans sa profession ; mais comme il [y] en avoit deux autres dans la ville qui avoient même plus de reputation, son état ne suffisoit qu'à peine à l'entretenir avec sa femme et ses trois enfants à savoir mes deux freres et moi.

Trois ans à près que mon père se fut marié, une sœur cadette de ma mère épousa un marchand d'huile appelé Lunardo, qui lui donna pour présent de noces des boucles d'oreilles en or avec une chaîne du même metal à mettre autour du cou. Ma mère en revenant de la noce, parut plongée dans une sombre mélancolie. Son mari voulut en savoir le motif, elle se défendit longtems de le lui dire, enfin elle lui avoua qu'elle se mouroit d'envie d'avoir des pendants d'oreilles et un collier comme sa sœur. Mon père ne repondit rien. Il avoit un fusil de chasse du plus beaux travail avec les pistolets de même façon, ainsi que le couteau de chasse. Le fusil tirait quatre coups sans être rechargé. Mon père y avoit travaillé quatre ans. Il l'estimoit trois cent onces d'or de Naples. Il alla chez un amateur vandit toute la garniture pour quatre vingt onces. Puis il alla acheter des bijoux tels que sa femme en avoit désiré et les lui apporta. Ma mère alla de le même jour le montrer à la femme de Lunardo, et même ses boucles d'oreilles furent trouvées un peu plus riches que celles de sa sœur, ce qui lui fit un extrême plaisir.

Mais huit jours à près la femme de Lunardo vint chez ma mère pour lui rendre sa visite, elle avoit les cheveux tréssés tournés en limaçon et rattachés par une aiguille d'or, dont la tête etoit une rose de filigranne enrichie d'un petit rubis. Cette rose d'or enfonça une cruelle épine dans le cœur de ma mère. Elle retomba dans sa mélancolie et n'en sortit que lorsque mon père lui eût promis une aiguille pareille à celle de sa sœur. Cependant comme mon père n'avoit ni argent ni moyen de s'en procurer, et qu'une pareille aiguille coutoit quarante cinq onces, il devint bientôt aussi mélancolique que ma mère l'avoit été quelques jours auparavant.

Sur ces entrefaites, mon père reçut la visite d'un brave du pays appelé Grillo-Monaldi, qui vint chez lui pour faire netoyer ses pistolets. Monaldi s'apercevant de la tristesse de mon père lui en demanda la raison et mon père ne la lui cacha point. Monaldi à près un moment de reflexion lui parla en ces termes : “ Monsieur Zoto, je vous suis plus redevable que vous ne le pensez l'autre jour on a par hazard trouvé mon poignard dans le corps d'un homme assassiné sur le chemin de Naples. La justice a fait porter ce poignard chez tous les armuriers, et vous avez généreusement attesté que vous ne le connoissiez point. Cependant c'étoit une arme que vous aviez faite et vendu à moi même. Si vous eussiez dit la vérité, vous pouviez me causer quelque embarras. Voici donc le[s] quarante cinq onces dont vous avez besoin, et deplus ma bourse vous sera toujours ouverte ” Mon père accepta avec reconnoissance, alla acheter une aiguille d'or enrichie d'un rubis et la porta à ma mère, qui ne manqua pas dès le jour même de s'en parer aux yeux de son orgueilleuse sœur.

Ma mère de retour chez elle ne doute point de revoir Madame Lunardo ornée de quelque nouveau bijou. Mais celle ci formoit bien d'autres projets. Elle vouloit aller à l'Eglise suivie d'un laquais de louage en livrée et elle en avoit fait la proposition à son mari Lunardo qui étoit très avare, avoit bien consenti à faire l'acquisition de quelque morceau d'or qui au fond lui sembloit aussi en sureté sur la tête de sa femme que dans sa propre cassette, mais il n'en fut pas de même, lorsqu'on lui proposa de donner une once d'or à un drôle seulement pour se tenir une demiheure derrière le dos de sa femme. Cependant les persécutions de Madame Lunardo furent si violentes et si souvent répétées qu'il se determina enfin à la suivre lui même en habit de livrée. Madame Lunardo trouva que son mari etoit pour cet employe, aussi bien qu'un autre, et dès le Dimanche suivant elle voulut paroître à la paroisse, suivie de ce laquais d'espèce nouvelle. Les voisins rirent un peu de cette mascarade ; mais ma tante n'attribua leurs plaisanteries qu'à l'envie qui les dévorait.

Lorsqu'elle fut proche de l'Eglise les mendiants firent une grande huée et lui crièrent dans leur jargon “ Mira Lunardo che fa la criarda de sua mugiera. ” Cependant comme les gueux ne poussent la hardiesse que jusqu'à un certain point, Madame Lunardo entra librement dans l'Eglise où on lui rendit toutes sortes d'honneur. On lui présenta l'eau bénite, on la plaça dans un banc, tandis que ma mère

étoit de bout et confondue avec les femmes de la dernière classe du peuple

Ma mère de retour au logis prit aussitôt un habit bleu de mon père et se mit à orner les manches d'un reste de bandoulière jaune qui avoit appartenue à la giberne d'un miquelet. Mon père surpris demanda ce qu'elle fesoit ? Ma mère lui raconta toute l'histoire de sa sœur et comme son mari avoit eû la complaisance de la suivre en habit de livrée. Mon père l'assura qu'il n'auroit jamais cette complaisance. Mais le Dimanche suivant il donna une once d'or à un laquais de louage qui suivit ma mère à l'Eglise, où elle joua un rôle encore plus beau que Madame Lunardo n'avoit fait le Dimanche précédant.

Ce même jour tout de suite à près la messe, Monaldi vint chez mon père et lui tint ce discours :
“ Mon cher Zoto je suis informé de la rivalité d'extravagance qui existe entre votre femme et sa sœur. Si vous n'y remédiez, vous serez malheureux toute votre vie, vous n'avez donc que deux partis à prendre, l'un de corriger votre femme l'autre d'embrasser un état qui vous mette à même de satisfaire son gout pour la dépense. Si vous prenez le premier parti, je vous offre une baguette de coudrier, dont je me suis servi avec ma défunte femme tant qu'elle a vécu. On a d'autres baguettes de coudrier qu'on prend par les deux bouts, elles tournent dans la main et servent à découvrir les sources d'eau et même les trésors. Cette baguette-ci n'a point les mêmes propriétés. Mais si vous la prenez par un bout et que vous appliquiez l'autre sur les épaules de votre épouse je vous assure que vous la corrigerez aisément de tous ses caprices.

Si au contraire vous prenez le parti de satisfaire à toutes les fantaisies de votre femme, je vous offre l'amitié des plus braves gens de toute l'Italie. Ils se rassemblent volontiers à Benevent, parce que c'est une frontiere. Je pense que vous m'entendez, ainsi faites vos réflexions ” Après avoir ainsi parlé Monaldi laissa sa baguette de coudrier sur la table de mon père et s'en alla.

Pendant ce tems là, ma mère étoit allée à près la messe montrer son laquais de louage au Corso et chez quelques un[e]s de ses amies. Enfin elle rentra triomphante ; mais mon père la recut tout autrement qu'elle ne s'y attendoit. De sa main gauche il saisit son bras gauche et prenant la baguette de coudrier à la main droite il commença de mettre en execution les conseils de Monaldi. Sa femme s'évanouit. Mon père maudit la baguette, demanda pardon, l'obtint, et la paix se trouva rétablie.

Quelques jours à près mon père alla trouver Monaldi, pour lui dire que le bois de coudrier n'avoit point fait un bon effet, et qu'il se recommandoit aux braves dont il lui avoit parlé. Monaldi lui répondit “ Monsieur Zoto il est assez surprenant que n'ayant pas le cœur d'infliger la moindre punition à votre femme vous ayez celui d'attendre les gens au coin d'un bois. Cependant tout cela est possible, et le cœur humain recèle bien d'autres contradictions. Je veux bien vous présenter à mes amis ; mais il faut auparavant que vous ayez commis au moins un assassinat. Tous les soirs lorsque vous aurez fini votre ouvrage prenez une épée de longueur, mettez un poignard à votre ceinture, et promenez vous d'un air un peu fier vers le portail de la Madonne, peut-être quelqu'un viendra-t-il vous employer — Adieu puisse le ciel bénir vos entreprises. ”

Mon père fit ce que Monaldi lui avoit conseillé et bientôt il s'aperçut que divers cavaliers de sa trempe et les Sbires le saluoient d'un air d'intelligence. Au bout de quinze jours de cet exercice mon père fut un soir accosté par un homme bien mit, qui lui dit “ Monsieur Zoto voici cent onces que je vous donne. Dans une demi-heure vous verrez passer deux⁹ jeunes gens qui auront des plumes blanches à leurs chapeaux. Vous vous approcherez d'eux avec l'air de vouloir leur faire une confidence et vous direz à demi-voix qui de vous est le Marquis Feltri ? L'un d'eux dira : c'est moi. Vous lui donnerez un coup de poignard dans le cœur. L'autre jeune homme qui est un lâche s'en fuira. Alors vous acheverez Feltri. Lorsque le coup sera fait, n'allez pas vous réfugier dans une Eglise, retournez tranquillement chez vous et je vous suivrai de près ” Mon père suivit ponctuellement les instructions qu'on lui avoit données. Lorsqu'il fut de retour chez lui, il vit arriver l'inconnu dont il avoit servi le ressentiment. Celui-ci lui dit “ Monsieur Zoto, je suis très sensible à ce que vous avez fait pour moi. Voici encore une bourse de cent onces que je vous prie d'accepter, et en voici encore

⁹ Biffé : jeux

une autre de même valeur que vous présenterez au premier homme de justice qui viendra chez vous ”
Après avoir ainsi parlé l’inconnu se retira.

Bientôt à près le chef des Sbires se présenta chez mon père qui lui donna aussitôt les cent onces destinées à la justice, et celui-ci invita mon père à venir faire chez lui un souper d’amis. Ils se rendirent à un logement adossé à la prison publique et ils y trouverent pour convives le Bariget et le confesseur des prisonniers. Mon père étoit un peu ému et ainsi qu’on l’est d’ordinaire à près un premier assassinat. L’Ecclésiastique remarquant son trouble lui dit “ Monsieur Zoto point de tristesse : les messes de la Cathedrale sont à douze taris la piece. On dit que le Marquis Feltri à été assassiné, faites dire une vingtaine de messes pour le repos de son âme et l’on vous donnera par dessus le marché une absolution général[e]. ” Après cela il ne fut plus question de ce qui s’étoit passé et le souper fut assez gai.

Le lendemain Monaldi vint chez mon père et lui fit compliment sur la manière dont il s’étoit montré. Mon père voulut lui rendre les quarante cinq onces qu’il en avoit reçu, mais Monaldi lui dit “ Zoto vous offensez ma délicatesse, si vous me reparlez [*sic*] encore de cet argent, je croirai que vous me reprochez de n’en avoir pas fait assez. Ma bourse est à votre service et mon amitié vous êtes acquise. Je ne vous cacherai plus que je suis moi même le chef de la troupe dont je vous ai parlé. Elle est composée de gens d’honneur et d’une exacte probité. Si vous voulez en être, dites que vous allez à Brescia pour y acheter des canons de fusils, et venez nous joindre à Capoue. Logez vous à la Croce d’oro, et ne vous embarrassez pas du reste. ” Mon père partit au bout de trois jours et fit une campagne aussi honorable que lucrative

Quoique le climat de Bénévent soit très doux mon père qui n’étoit pas encore fait au métier ne voulut pas travailler dans la mauvaise saison. Il passa son quartier d’hiver dans le sein de sa famille, et son épouse eut un laquais le dimanche, des agraffes d’or à son gorset noir et un crochet d’or où pendoient ses clefs.

Vers le printemps, il arriva que mon père fut appelé dans la rue par un domestique inconnu, qui lui dit de le suivre à la porte de la ville. Là il trouva un Seigneur d’un certain âge et quatre hommes à cheval. Le seigneur lui dit “ Monsieur Zoto, voici une bourse de cinquante séquins. Je vous prie de vouloir bien me suivre dans un chateau voisin et de permettre que l’on vous bande les yeux. ” Mon père consentit à tout et à près une assez longue traite et plusieurs détours, ils arrivèrent au château du vieux Seigneur. On le fit monter et on lui ôta son bandeau alors il vît une femme masquée attachée dans un fauteuil, et ayant un baillon dans la bouche. Le vieux Seigneur lui dit “ Monsieur Zoto, voici encore cent séquins, ayez la complaisance de poignarder ma femme. ”

Mais mon père répondit “ Monsieur vous vous êtes mépris sur mon compte. J’attend les gens au coin d’une rue, ou je les attaque dans un bois, ainsi qu’il convient à un homme d’honneur ; mais je ne me charge point de l’office d’un bourreau ” Après avoir ainsi parlé mon père jetta les deux bourses aux pieds du vindicatif époux. Celui ci n’insista pas d’avantage, fit encore bander les yeux à mon père, et ordonna à ses gens de le conduire aux portes de la ville. Cette action noble et généreuse fit beaucoup d’honneur à mon père ; mais ensuite il en fit une autre qui fut encore plus généralement approuvée.

Il y avoit à Benevent deux hommes de qualité, dont l’un s’appeloit le Comte Montalto et l’autre le Marquis Serra. Le Comte Montalto, fit appeler mon père et lui promit cinq cent sequins pour assassiner Serra. Mon père s’en chargea, mais il demanda du tems parce qu’il savoit que le Marquis étoit fort sur ses gardes.

Deux jours à près le Marquis Serra fit appeler mon père dans un lieu écarté et lui dit “ Zoto voici une bourse de cinq cent sequins. Elle est à vous donnez moi vôtre parole d’honneur de tuer Montalto. ”

Mon père prit la bourse et lui répondit “ Monsieur le Marquis je vous donne ma parole d’honneur de poignarder Montalto, mais il faut que je vous l’avoue, je lui ai donné ma parole de vous faire périr ”

Le Marquis dit en riant “ J’espère bien que vous ne le ferez pas ”

Mon père répondit très sérieusement “ Pardonnez moi Monsieur le Marquis, je l’ai promis et je le ferai. ”

Le Marquis sauta en arriere et tira son épée. Mais mon père tira un pistolet de sa ceinture et cassa la

tête au Marquis. Ensuite il se rendit chez Montalto et lui annonça que son ennemi n'étoit plus. Le Comte l'embrassa et lui rémit les cinq cent sequins. Alors mon père avoua d'un air un peu confus, que le Marquis avant de mourir lui avoit donné cinq cent séquins pour l'assassiner. Le Comte dit, qu'il étoit charmé d'avoir prévenu son ennemi. " Monsieur le Comte /:lui répondit mon père:/ cela ne vous servira de rien car j'ai donné ma parole. " En même tems il lui donna un coup de poignard. Le Comte en tombant poussa un cri qui attira ses domestiques. Mon père se débarassa d'eux à coups de poignard et gagna les montagnes, où il trouva la troupe de Monaldi. Tous les braves qui la composoient vantèrent à l'envi un attachement aussi religieux à sa parole. Je vous assure que ce trait est encore dans la bouche de tout le monde et que pendant long tems on en parlera dans Bénévent...

Comme Zoto étoit à cette endroit de l'histoire de son père, un de ses freres vint lui dire qu'on demandoit des ordres au sujet de l'embarquement. Il nous quitta donc en nous demandant la permission de reprendre le lendemain le fil de son récit. Mais ce qu'il avoit dit me donnoit beaucoup à penser. Il n'avoit cessé de vanter l'honneur, la délicatesse l'exacte probité de gens à qui l'on auroit fait grace de les pendre. L'abus de ces mots dont il se servoit avec tant de confiance brouilloit toutes mes idées

Emina s'apercevant de ma rêverie m'en demanda le sujet. Je lui répondis que l'histoire du père de Zoto me rappelloit ce que j'avois entendu dire à un certain hermite à savoir : qu'il étoit pour les vertus des bases plus sûres que le point d'honneur : Emina me répondit : " Mon cher Alphonse respectez cet hermite et croyez ce qu'il vous dit, vous le retrouverez plus d'une fois dans le cours de votre vie " Puis les deux sœurs se levèrent et se retirèrent avec les négresses, dans l'intérieur de l'appartement, c'est à dire dans la partie du souterrain, qui leur étoit destinée. Elles revinrent pour le souper et puis chacun s'alla coucher.

Mais lorsque tout fut tranquille dans la Caverne, je vis entrer Emina, tenant comme Psyché une lampe d'une main et conduisant de l'autre sa petite sœur qui étoit plus jolie que l'amour.

" Alphonse /:me dit Emina:/ brave Alphonse réçois la récompense de ta valeur héroïque. Tu bravas les tortures plutôt que de nous trahir. Nous sommes ton bien, nous sommes tes épouses. Puisse le Saint prophète perpetier [*sic*] en nous le sang illustre des Albencerages. " Je n'étois point assez casuiste, pour savoir jusqu'à quel point il m'étoit permis d'écouter des pareilles propositions de mariage. Je cherchai des arguments à leur opposer ; je n'en trouvai point. Je balbutiai quelques mots sur les convenances, l'honneur, la diférence des cultes ; on me ferma la bouche, et la faiblesse de mes raisons, où la mienne termina la dispute à l'avantage de mes cousines.

Sixième Journée.

Je fus reveillé par Zoto qui me dit, que j'avois dormi très long tems et que le diner étoit prêt. Je m'habillai à la hâte et j'allai trouver mes cousines, qui m'attendoient dans la salle à manger. Leur yeux me caressaient encore et elles sembloient occupées de la veille plus que du diner qu'on leur servit. Lorsqu'on eut ôté la table, Zoto prit place auprès de nous et reprit en ces termes le récit de son histoire.

Suite de l'histoire de Zoto

Lorsque mon père alla joindre la troupe de Monaldi je pouvois avoir sept ans et je me rappelle qu'on nous mena en prison, ma mère, mes deux freres et moi. Mais ce ne fut que pour la forme. Comme mon père n'avoit pas oublié la part des gens de loi, ils furent aisement convaincus que nous n'avions aucune relation avec lui.

Le Chef des Sbires eut un soin tout particulier de nous pendant nôtre détention et même il en abrégea le terme. Ma mère au sortir de la prison fût très bien reçue par les voisines et tout le quartier ; car dans le midi de l'Italie les bandits sont les héros du peuple, comme les contrebandiers le sont en

Espagne. Nous avons nôtre part, dans l'estime universelle et moi en particulier, j'étois regardé comme le Prince des polissons de notre rue.

Vers ce tems Monaldi fut tué dans une affaire, et mon père qui prit le commandement de la troupe, voulut débiter par une action d'éclat. Il alla se poster sur le chemin de Salerne, pour y attendre une remise d'argent qu'envoyoit le Vice roi de Sicile. L'entreprise réussit ; mais mon père y fut blessé d'un coup de mousquet dans les reins, qui le rendit incapable de servir plus long tems. Le moment où il prit congé de la troupe fut extraordinairement touchant. L'on assure même que plusieurs bandits y pleurerent ; ce que j'aurois de la peine à croire ; si moi même je n'avois pleuré une fois en ma vie ; et ce fut à près avoir poignardé ma maîtresse, ainsi que je vous le dirai en son lieu.

La troupe ne tarda pas à se dissoudre, quelques uns de nos braves allèrent se faire pendre en Toscane, les autres furent joindre Testalunga qui commençoit à acquérir quelque réputation en Sicile. Mon père lui même passa le detroit et se rendit à Messine où il demanda un Azile aux Augustins del Monte. Il mit son petit pécun[e] entre les mains de ces pères fit une pénitence publique, et s'établit sous le portail de leur Eglise, où il ménoit une vie fort douce, ayant la liberté de se promener dans les jardins et le cours du couvent. Les moines lui donnoient la soupe et il faisoit chercher une couple de plats à une gargote voisine. Le frater de la maison pensoit encore ses blessures par dessus le marché.

Je suppose qu'alors mon père nous fesoit tenir de fortes remises ; car l'abondance réignoît dans nôtre maison. Ma mère prit part aux plaisirs du Carnaval, et dans le carême, elle fit une crèche /:ou présépe:/ représentée par des petites poupées, des châteaux de sucre et autres enfantillages de cette espèce qui sont fort en vogue dans tout le Royaume de Naples et forment un objet de luxe pour les bourgeois. Ma tante Lunardo eut aussi un présépe, mais il n'approchoit pas du nôtre.

Autant que je me rappelle de ma mère il me semble qu'elle étoit très bonne, et souvent nous l'avons vu pleurer sur les dangers aux quels s'exposoit son époux, mais quelques triomphes remportés sur sa sœur où sur ses voisines, séchoient bien vite ses larmes. La satisfaction que lui donna sa belle creche fut le dernier plaisir de ce genre qu'elle put goûter. Je ne sais comment elle gagna une pleurésie dont elle mourut au bout de quelques jours.

À sa mort nous n'aurions sû que devenir, si le barigel ne nous eut retirés chez lui. Nous y passames quelques jours à près quoi l'on nous rémit à un muletier qui nous fit traverser toute la Calabre et arriver le quatorzième jour à Messine. Mon père étoit déjà informé de la mort de son épouse. Il nous reçut avec beaucoup de tendresse, nous fit donner une natte auprès de la sienne et nous présenta aux moines qui nous mirent au nombre des enfants de chœur. Nous servions la messe, nous mouchions les cierges, nous allumions les lampes, et à cela près, nous étions d'aussi fieffes pollissons, que nous l'avions été à Benevent. Lorsque nous avions mangé la soupe des moines mon père nous donnoit un tari à chacun, dont nous achetions des châtaignes et des craquelins, après quoi nous allions jouer sur le port et ne revenions plus qu'à la nuit. Enfin nous étions d'heureux polissons — Lorsqu'un événement qu'aujourd'hui même je ne puis me rappeler sans un mouvement de rage, décida du sort de ma vie entière.

Un certain dimanche, comme on alloit chanter vêpres, je revins au portail de l'Eglise chargée [*sic*] de mârons, que j'avois achetés po[u]r mon frère et moi, et j'en faisois les dividendes. Lorsque je vis arriver une voiture superbe, attelée de six chevaux et précédée de deux chevaux de même couleur qui couroient en liberté, sorte de Luxe que je n'ai vû qu'en Sicil[e]. La voiture s'ouvrit et j'en vis sortir d'abord un Gentil-homme braciere, qui donna le bras à une belle Dame, ensuite un abbé et enfin un petit garçon de mon âge, d'une figure charmante et magnifiquement habillé à la Hongrie, ainsi que l'on habilloit alors les enfants assez communément. Sa petite hongreline étoit de velours bleu, brodé en or et garnie de Zibelines, elle lui descendoit à la moitié des jambes et couvroit même une partie de ses bottines qui étoient en maroquin jaune. Son bonnet également garni de Zibellines étoit aussi en velours bleu et surmonté d'une houpe de perles qui tomboient sur une épaule. Sa ceinture étoit en gland et cordons d'or, et son petit sabre enrichi de pierreries¹⁰. Enfin il avoit à la main un livre de

¹⁰ *Biffé* : monté

prières montée en or.

Je fus si émerveillé de voir un si bel habit à un garçon de mon âge, que ne sachant ce que je fesois, j'allai à lui et lui offris deux chataignes, que j'avois à la main ; mais l'indigne garnement au lieu de répondre, à la petite amitié que je lui fesois me donna de son livre de prières par le nez, et cela de toute la force de son bras. J'eus l'œil gauche presque poché, et un fermoir du livre étant entré dans une de mes narines, la déchira de façon que je fus en un instant couvert de sang. Il me semble qu'alors, j'entendis aussi le petit seigneur pousser des cris affreux ; mais j'avois pour ainsi dire perdu connoissance. Lorsque je la répris je me trouvai près de la fontaine du jardin entouré de mon père et de mes freres, qui me lavoient le visage et cherchoient à arrêter l'hémorrhagie.

Cependant comme j'étois encore tout en sang nous vimes revenir le petit seigneur suivi de son abbé du Gentil-homme Braciere et de deux valets de pied, dont l'un portoit un paquet de verges. Le Gentilhomme expliqua en peu de mots que Madame la Princesse de Rocca Fiorita exigeoit que je fusse fouetté jusqu'au sang, en réparation de la frayeur que je lui avois causé, ainsi qu'à son principino — Et tout de suite les valets de pied mirent la sentence à Exécution. Mon père qui craignoit de perdre son azile, n'osa d'abord rien dire ; mais voyant que l'on me déchiroit impitoyablement, il n'y put tenir, et s'adressant au Gentil homme, avec tout l'accent d'une fureur étouffée il lui dit “ Faites finir ceci, ou rappelez vous que j'en ai assassiné qui en valoient dix de votre sorte ”. Le Gentil homme considérant que ces paroles renfermoient un grand sens, ordonna que l'on mit fin à mon supplice ; mais comme j'étois encore couché sur le ventre. Le Principino s'approcha de moi et me donna un coup de pied dans le visage en me disant “ Managia la tua facia de Bandita. ” Cette dernière insulte mit le comble à ma rage. Je puis dire que depuis ce moment je n'ai plus été enfant, où du moins que je n'ai plus goûté les douces joies de cet âge, et long tems à près, je ne pouvois de sang froid voir un homme richement habillé.

Il faut que la vengeance soit le péché originel de notre pays ; car bien que je n'eusse alors que huit ans, la nuit comme le jour je ne songeois plus qu'à punir le Principino. Je me reveillois en sursaut rêvant que je le tenois aux cheveux et le rouois de coups, et le jour je pensois à lui faire du mal de loin, car je me doutois bien qu'on ne me laisseroit pas approcher. De plus je voulois m'enfuir après avoir fait le coup. Enfin je me décidai à lui lancer une pierre dans le visage, sorte d'exercice que j'entendois déjà assez bien ; cependant pour m'y entretenir, je choisis un but contre le quel je m'exerçois presque toute la journée.

Une fois mon père me demanda ce que je faisois ? je lui répondis que mon intention étoit d'écraser le visage du Principino et puis de m'enfuir et de me faire bandit. Mon père parut ne pas croire à ce que je disois, mais il me sourit, d'une manière qui me confirma dans mon projet.

Enfin arriva le Dimanche qui devoit être le jour de la vengeance. Le carosse parut, l'on descendit. J'étois fort émû, cependant je me remis. Mon petit ennemi me démêla dans la foule et me tira la langue. Je tenois ma pierre, je la lançai et il tomba à la renverse.

Aussitôt je me mis à courir et ne m'arrêtai qu'à l'autre bout de la ville. Là je rencontrais un petit ramoneur de ma connoissance qui me demanda où j'allois ? je lui racontai mon histoire, et il me conduisit aussitôt à son maître. Celui ci qui manquoit de garçons et ne savoit où en prendre, pour un métier aussi rude me reçut avec plaisir. Il me dit que personne ne me reconnoîtroit, lorsque j'aurois le visage barbouillé de suie, et que de grimper les cheminées, étoit une science souvent tres utile. En cela il ne m'a point trompé. J'ai souvent dû la vie au talent que j'acquis alors.

La poussière des cheminées et l'odeur de la suie m'incommodèrent beaucoup d'abord, mais je m'y accoutumai ; car j'étois dans l'âge où l'on se fait à tout. Il y avoit environs six mois que j'exerçois ma profession lorsqu'il m'arriva l'aventure que je vais rapporter.

J'étois sur un toit et je prêtois l'oreille pour savoir par quel tuyau sortiroit la voix du maître. Il me parut l'entendre crier dans la cheminée la plus voisine de moi. J'y descendis, mais je trouvai que sous le toit le tuyau se separoit en deux. Là j'aurois encore dû appeler, mais je ne le fis point et je me décidai étourdiment pour une des deux ouvertures. Je m'y laissai glisser et je me trouvai dans un beau sallon. Mais le premier objet que j'y aperçus, fut mon Principino en chemise et jouant au volant.

Quoique ce petit sot eût sans doute vû d'autres ramoneurs, il s'avisa de me prendre pour le

Diable. Il se mit à genoux et me pria de ne point l'emporter, promettant d'être bien sage. Les protestations m'auroient peut être touché, mais j'avois à la main mon petit balai de ramoneur, et la tentation d'en faire usage étoit devenue trop forte de plus je m'étois bien vengé du coup que le Principino m'avoit donné avec son livre de prières et en partie des coups de verges ; mais j'avois encore sur le cœur le coup de pied, qu'il m'avoit donné en visage, en me disant “ Managia la tua faccia de Bandita ” Enfin un Napolitain aime à se venger plutôt un peu plus qu'un peu moins.

Je détachai donc une poignée de verges de mon balai, puis je déchirai la chemise du Principino et quand son dos fut à nud je le déchirai — aussi où du moins je l'accommodai assez mal ; mais ce qu'il y avoit de plus singulier, c'est que la peur l'empêchoit de crier.

Lorsque je crus en avoir fait assez, je me débarbouillai le visage et lui dit. “ Ciucio Maledetto io no Zuno la Diavola, io Zuno lu picolu banditu delli augustini ” Alors le Principino retrouva l'usage de la voix, et se mit à crier au secours, mais je n'attendis pas que l'on vint et je remontai par où j'étois descendu.

Lorsque je fus sur le toit j'entendis encore la voix du maître qui m'appeloit mais je ne jugeai pas à propos de répondre. Je me mis à courir de toit en toit, et j'arrivai à celui d'une écurie devant la quelle étoit un chariot de foin. Je me jettai du toit sur le chariot et du chariot à terre, puis j'arrivai tout courant au couvent des augustins, où je racontai à mon père tout ce qui venoit de m'arriver. Mon père me quitta avec beaucoup d'intérêt, puis il me dit “ Zoto ! Zoto Gia vegio che tu serai Banditu ” Ensuite se tournant vers un homme qui étoit à côté de lui il lui dit “ Padron Lettereo, prendete lo chiotosto vui. ”

Lettereo est un nom de Baptême particulier à Messine. Il provient d'une lettre que la Vierge doit avoir écrite aux habitants de cette ville et qu'elle doit avoir datée, l'an 1452. de la naissance de mon fils. Les Messinois ont autant de dévotion à cette lettre que les Napolitains au Sang de S^t Janvier. Je vous fais ce détail parce qu'un an et demi à près, j'ai fait à la Madonna della lettera une prière que j'ai cru être la dernière de ma vie.

Or donc Patron Lettereo étoit Capitaine d'un Pinque armé /:soit disant:/ pour la pêche du corail, mai[s] au fond contrebandier et même forban, selon que l'occasion s'en présentoit, ce que [sic] lui arrivoit rarement, parce qu'il ne portoit pas de canons, et qu'il falloit surprendre des bâtiments en des plages désertes.

L'on savoit tout cela à Messine ; mais Lettereo faisoit la Contrebanda pour le Comte des principaux marchands de la ville. Les Commis de la Douane y avoient leur part, et d'ailleurs le patron passoit pour être très libéral de Coltelades ce qui en imposoit à ceux qui auroient voulu lui faire de la peine. Enfin il avoit une figure véritablement imposante. Sa taille et sa carrure auroient déjà suffi à le faire remarquer ; mais tout le reste de son extérieur y répondoit si bien que les gens d'un caractère timide ne le voyoient point sans ressentir un mouvement de frayeur. Son visage d'un brun déjà très foncé étoit encore obscurci par un coup de poudre à canon, qui lui avoit laissé beaucoup de marques et sa peau bise étoit chamarée de divers dessins tout particuliers. Les Matelots de la Méditerranée ont presque tous l'usage de se faire picoter sur les bras et la poitrine des chiffres des profils de galère, des croix et autres ornements pareils. Mais Lettereo avoit enrichi sur cet usage. Il avoit gravé sur l'une de ses joues un crucifix et sur l'autre une Madonne des quelles images, l'on ne voyoit pourtant que le haut, car le bas en étoit caché dans une barbe épaisse, que le rasoir ne touchoit jamais, et que les ciseaux seuls contenoient dans de certaines bornes. Ajoutez à cela des anneaux d'or aux oreilles, un bonnet rouge, une ceinture de même couleur une veste sans manche, des culottes de matelot, les bras et les pieds nus, et les poches pleines d'or — Tel étoit le patron.

L'on prétend que dans sa jeunesse il avoit eu de bonnes fortunes du plus haut parage. Alors encore il étoit la Coqueluche des femmes de son état et la terreur de leurs époux.

Enfin pour achever de vous faire connoître Lettereo je vous dirai qu'il avoit été l'ami intime d'un homme d'un vrai mérite qui depuis a fait parler de lui, sous le nom du Capitaine Pepo. Ils avoient servi ensemble dans les corsaires de Malte. Ensuite Pépo étoit entré au service de son Roi, tandis que Lettereo, à qui l'honneur étoit moins cher que l'argent, avoit pris le parti de s'enrichir par toutes sortes de voies et en même tems il étoit devenu l'irréconciliable ennemi de son ancien camarade.

Mon père qui dans son asile n'avoit rien à faire qu'à penser sa blessure, dont il n'espéroit plus l'entière guérison entroit volontiers en conversation avec des héros de son accabit. C'étoit là ce qui l'avoit lié avec Lettereo, et en me recommandant à lui, il avoit lieu d'espérer que je ne serois pas refusé. Il ne se trompa point ; Lettereo fut même sensible à cette marque de confiance. Il promit à mon père que mon noviciat seroit moins rude, que ne l'est d'ordinaire celui d'un mousse de vaisseau et il l'assura que puisque j'avois été ramoneur il ne me faudroit pas deux jours pour apprendre à monter dans les manœuvres.

Pour moi, j'étois enchanté : car mon nouvel état me paroissoit plus noble que de gratter les cheminées. J'embrassai mon père et mes frères, et pris gaîment avec Lettereo le chemin de son navire. Lorsque nous fumes à bord, le patron rassemble son équipage composé de vingt hommes, dont les figures ressembloient assez bien à la sienne. Il me présenta à ces Messieurs et leur tint ce discours " Anime managie quiesta criadura e la filici de Zota se uno de voi à utri, si mette la mano sopra io li mangio l'anima " Cette recommandation eut tout l'effet qu'elle devoit avoir. On voulut même que je mangeasse à la gamelle commune ; mais comme je vis deux mousses de mon âge qui servoient les matelots et mangeoient leurs réstes, je fis comme eux. On me laissa faire et l'on m'en aima d'avantage. Mais lorsque l'on vit ensuite comme je montois l'antenne, chacun s'empessa à me combler de témoignages d'estime. L'antenne tient lieu de la vergue dans les voiles latines, mais il est beaucoup moins dangereux de se tenir sur les vergues ; car elles sont toujours dans une position horizontale.

Nous mimes à la voile, et arrivâmes le troisième jour au détroit de S^t Boniface, qui sépare la Sardaigne d'avec la Corse. Nous y trouvâmes plus de soixante barques occupées de la pêche du corail, nous nous mimes aussi à pêcher ou plutôt nous en fisions le semblant. Mais moi en mon particulier j'en tirai beaucoup d'instruction ; car en quatre jours je nageois et je plongeois comme le plus hardi de mes camarades.

Au bout de huit jours, nôtre petite flotille fut dispersée par une grégalade ; c'est le nom que dans la Méditerranée l'on donne à un coup de vent de nord-est. Chacun se sauvât comme il put. Pour nous, nous arrivâmes à un ancrage connu sous le nom de la rade de S^t Pierre ; c'est une plage déserte sur la côte de Sardaigne. Nous y trouvâmes une polaire [*sic*] Vénitienne qui sembloit avoir beaucoup souffert de la tempête. Notre patron forma aussitôt des projets sur ce navire et jetta l'ancre tout proche de lui. Puis il mit une partie de son équipage à fond de¹¹ calé à fin de paroître avoir moins de monde, ce qui étoit presque une précaution superflue ; car les bâtimens Latins en ont toujours plus que les autres.

Lettereo ne cessant d'observer l'équipage Venitien, vit qu'il n'étoit composé que du Capitaine du contre-maitre des six matelots et d'un mousse. Il observa de plus que la voile de hune étoit déchirée et qu'on la descendoit pour la racommoder, car les navires marchands n'ont pas de voiles de rechange. Muni de ces observations il mit huit fusils et autant de sabres dans la chaloupe, couvrit le tout d'une toile goudronnée et se résolut à attendre le moment favorable.

Lorsque le tems se fut rémis au beau, les matelots ne manquèrent pas de monter sur les huniers pour de ferler la voile ; mais comme ils ne s'y prenoient pas bien, le contre-maitre monta aussi et fut suivi du Capitaine. Alors Lettereo fit mettre la chaloupe à la mer s'y glissa avec sept matelots et aborda par l'arrière de la polaire. Le capitaine qui étoit sur la vergue leur cria " à larga ladron à larga. " Mais Lettereo le coucha en joue avec menace de tuer le premier qui voudroit descendre. Le Capitaine qui paroissoit un homme déterminé se jette dans le haut-bans, pour descendre, Lettereo le tira au vol — il tomba dans la mer et on ne le revit plus. Les matelots demandèrent grace. Lettereo laissa quatre hommes pour les tenir en arrêt et avec les trois autres il se mit à parcourir l'intérieur de vaisseau. Dans la chambre du Capitaine il trouva un baril de ceux où l'on met les olives ; mais comme il étoit un peu pesant, et cerclé avec soin, il jugea qu'il y trouveroit peut être d'autres objets, il l'ouvrit et fut agréablement surpris d'y trouver plusieurs sacs d'or. Il n'en demanda pas d'avantage et sonna la retraite. Le détachement vint à bord et nous mimes à la voile. Comme nous rangions l'arrière du

¹¹ *Biffé* : cela

Vénitien, nous lui criames encore par raillerie “ Viva S^t Marco. ”

Cinq jours à près nous arrivâmes à Livourne. Aussitôt le patron se rendit chez le Consul de Naples avec deux de ses gens et y fit sa déclaration “ Comme quoi son équipage avoit pris querelle avec celui d’une Polaire Vénitienne, et comme quoi le Capitaine Vénitien avoit malheureusement été poussé par un matelot et étoit tombé dans la mer ”. Une partie du baril d’olives fut employée à donner à ce récit l’air de la plus grande vraisemblance.

Lettereo, qui avoit un gout décidé pour la piraterie, auroit sans doute tenté d’autres entreprises de ce genre ; mais on lui proposa à Livourne un nouveau commerce au quel il donna la preference. Un juif appelé Nathan Lévi ayant observé que le Pape et le Roi de Naples gagnoient beaucoup sur leurs monnoies de cuivre, voulut aussi prendre part à ce gain. C’est pourquoi il fit fabriquer des monnoies pareilles dans une ville d’Angleterre appelée Birmingham. Lorsqu’il en eut une certaine quantité, il établit un de ses commis à la Flariola hameau de pêcheurs, situé sur la frontière des deux états, et Lettereo se chargea du soin d’y transporter et débarquer la marchandise

Le profit fut considerable et pendant plus d’un an nous ne fimes qu’aller et venir toujours chargés de nos monnoies Romaines et Napolitaines — Peut être même eussions nous pû continuer long tems nos voyages ; mais Lettereo qui avoit du génie pour les spéculations proposa aussi au juif de faire fabriquer des monnoies d’or et d’argent. Celui-ci suivit son conseil et établit à Livourne même une petite manufacture de Sequins et de Scudi. Nôtre profit excita la jalousie des puissances. Un jour que Lettereo étoit à Livourne et prêt à mettre à la voile, on vint lui dire que le Capitaine Pepo avoit ordre du Roi de Naples de l’enlever, mais qu’il ne pouvoit se mettre en mer qu’à la fin du mois. Ce faux avis n’étoit qu’une ruse de Pepo, qui tenoit déjà la mer depuis quatre jours. Lettereo en fut la dupe, le vent étoit favorable il crut pouvoir faire encore un voyage et mit à la voile.

Le lendemain à la pointe du jour nous nous trouvâmes au milieu de l’escadrille de Pepo composée de deux galliottes et de deux scampavies. Nous étions entourés il n’y avoit nul moyen d’échapper. Lettereo avoit la mort dans les yeux. Il mit toutes les voiles de hors et gouverna sur¹² le capitaine. Pepo étoit sur le pont et donnoit des ordres pour l’abordage. Lettereo prit un fusil le coucha en joue et lui cassa un bras. Tout cela fut l’affaire de quelques secondes.

Bientôt à près les quatre batiments mirent le coup [*sic*] sur nous et nous entendions de tous côtés “ Mayna Lardo, Mayna can Senza fede. ” Lettereo mit à l’orse en sorte que notre bande rasoit la surface de l’eau. Puis s’adressant à l’équipage il nous dit “ Anime managie io in galera non civado — pregate per me la Santissima Madonna della Letterea ” Nous nous mîmes tous à genoux. Lettereo mit les boulets de canon dans ses poches. Nous crumes qu’il vouloit se jeter à la mer. Mais le malin Pirate ne s’y prit pas ainsi. Il y avoit un gros tonneau plein de cuivre amarré sur le vent. Lettereo s’arma d’une hâche et coupa l’amarre. Aussitôt le tonneau roula sur l’autre bande et comme nous penchions déjà beaucoup il nous fit chavirer tout à fait. D’abord nous autres qui étions à genoux nous tombâmes tous sur les voiles et lorsque le navire s’engoufra, celles-ci par leur élasticité nous rejetterent heureusement à plusieurs toises de l’autre côté.

Pépo nous répêcha tous à l’exception du capitaine d’un matelot, et d’un mousse, à mesure que l’on nous tiroit de l’eau l’on nous garroitoit, et l’on nous jettoit dans le gavon de la Capitane. Quatre jours à près nous abordâmes à Messine. Pépo fit avertir la justice que nous avions [*sic*] à lui remettre des sujets dignes de son attention. Nôtre débarquement ne manqua pas d’un[e] certaine pompe. C’étoit précisément l’air [*sic*] du Corso, où toute la noblesse se promène sur ce que l’on appelle la Marine. Nous marchions gravement précédés et suivis par des Sbires.

Le Principino se trouva au nombre des spectateurs. Il me reconnut aussitôt qu’il m’eut aperçu et s’écria “ Ecco su picolu banditu des augustini. ” En même tems il me sauta aux yeux me saisit par les cheveux et m’égratigna le visage. Comme j’avois les mains liées derrier le dos, j’avois de la peine à me defendre.

Cependant me rappelant un tour que j’avois vû faire à Livourne à des matelots anglais, je

¹² *Surch.* : vers

débarassai ma tête et j'en donnai un grand coup dans l'estomac du Principino, il tomba à la renverse ; puis se levant furieux il tira un petit couteau de sa poche et voulut m'en frapper, je l'évitai et lui donnant un croc en jambe, je le fis tomber lui même fort rudement, et même en tombant il se blessa avec le couteau qu'il tenoit en main. La Princesse qui arriva sur ces entrefaites voulut encore me faire battre par ses gens, mais les Sbires s'y opposèrent et nous conduisirent en Prison.

Le procès de notre équipage ne fut pas long ; ils furent condamnés à recevoir l'estrapade et puis à passer le reste de leurs jours aux galères ; quant aux mousses qui étoient échappés et à moi, nous fûmes relâchés comme n'ayant pas l'âge compétant. Dès que la liberté nous fut rendue. J'allai au couvent des Augustins ; mais je n'y trouvais plus mon père. Le frère portier me dit qu'il étoit mort et que mes frères étoient mousses sur un vaisseau Espagnol. Je demandai à parler au père Prieur. Je fus introduit et contai ma petite histoire, sans oublier le coup de tête et le croc en jambes donné au Principino. Sa Révérence m'écoula avec beaucoup de bonté, puis elle me dit " Mon enfant votre père en mourant a laissé au couvent une somme considérable, c'étoit un bien mal acquis, au quel vous n'aviez aucun droit. Il est dans les mains de Dieu et doit être employé à l'entretien de ses serviteurs. Cependant nous avons osé en détourner quelques écus que nous avons donnés au Capitaine Espagnol qui s'est chargé de vos frères. Quant à vous on ne peut plus vous donner asile dans ce Couvent par egard pour Madame la Princesse de Rocca Fiorita, nôtre Illustre bienfaitrice, mais mon enfant vous irez à la ferme que nous avons au pied d'Etna et vous y passerez doucement les années de votre enfance. " Après m'avoir dit ces choses le Prieur appela un frère Laï et lui donna des ordres relatifs à mon sort, Le Prieur appela un frère Laï et lui donna des ordres relatifs à mon sort [sic]

Le lendemain je partis avec le frère Laï, nous arrivâmes à la ferme et je fus installé. De tems a autre, l'on m'envoyoit à la ville pour des commissions qui avoient rapport à l'économie. Dans ces petits voyages, je fis tout mon possible pour éviter le Principino ; cependant une fois que j'achetois des marons dans la rue, il vint à passer, me reconnut et me fit rudement fustiger par ses laquais. Quelque tems après, je m'introduisis chez lui à la faveur d'un déguisement, et sans doute il m'eut été facile de l'assassiner, et je me repens tous les jours de ne l'avoir pas fait. Mais alors je n'étois point encore familiarisé avec les procédés de ce genre et je me contentai de le maltraiter. Pendant les premières années de ma¹³ jeunesse il ne s'est point passé six Mois ni, même quatre sans que j'eusse quelque rencontre avec ce maudit Principino, qui souvent avoit sur moi l'avantage du nombre. Enfin j'atteignis quinze ans et j'étois alors un enfant pour l'âge et la raison ; mais j'étois presque un homme pour la force et le courage, ce qui ne doit point vous surprendre, si l'on considère que l'air de la mer et ensuite celui des montagnes avoient fortifié mon tempérament.

J'avois donc quinze ans lorsque je vis pour la première fois le brave et digne Testa-Lunga le plus honnête et vertueux Bandit qu'il y ait eû en Sicile. Demain si vous le permettez, je vous ferai connoître cet homme dont la mémoire vivra éternellement dans mon cœur. Pour l'instant je suis obligé de vous quitter. Le gouvernement de ma Caverne exige des soins attentifs aux quels je ne puis me refuser.

Zoto nous quitta et chacun de nous fit sur son récit des réflexions analogues à son propre caractère. J'avouai ne pouvoir refuser une sorte d'estime à des hommes aussi courageux que ceux qu'il me dépeignoit. Emina soutenoit que le courage ne mérite notre estime, qu'autant qu'on l'emploie à faire respecter la vertu — Zibeddé dit qu'un petit bandit de seize ans pouvoit bien inspirer de l'amour.

Nous soupâmes et chacun fut se coucher. Mes cousines vinrent me trouver, j'avois de[s] scrupules. " Je ne suis point votre mari /:leur dis-je:/

— Vous l'êtes " /:me répondirent-elles:/ Cette altercation dura long tems, la nuit finit cependant

¹³ Biffé : jeunesse

comme la précédente.

Septième Journée

Le lendemain matin, je me reveillai de meilleure heure que la veille. J'allai voir mes cousines ; Emina lisoit le Coran. Zibeddé essayoit des perles et des schals. J'interrompis ces graves occupations par de douces caresses qui tenoient presque autant de l'amitié que de l'amour. Puis nous dinâmes. Après le diner, Zoto vint reprendre le fil de son histoire ce qu'il fit en ces termes :

Suite de l'histoire de Zoto.

J'avois promis de vous parler de Testa-Lunga, je vais vous tenir parole. Mon ami étoit un paisible habitant de Val-Castera, petit-bourg au pied de l'Etna. Il avoit une femme charmante. Le jeune Prince de Val-Castera visitant un jour ses domaines vit cette femme qui étoit venue le complimenter avec les autres femmes des Notables. Le présomptueux jeune homme, loin d'être sensible à l'hommage que ses vassaux lui offroient par les mains de la beauté ne fut occupé que des charmes de Madame Testa-Lunga. Il lui expliqua sans détour l'effet qu'elle fesoit sur ses sens et mit la main dans son corset. Le mari se trouvoit dans cet instant derriere sa femme. Il tira un couteau de sa poche et l'enfonça dans le cœur du jeune Prince. Je crois qu'à sa place tout homme d'honneur en eut fait autant. Testa-Lunga après avoir fait ce coup se retira dans une église où il resta jusqu'à la nuit. Mais jugeant qu'il falloit prendre d'autres mesures pour l'avenir, il se résolut à joindre quelques bandits, qui s'étoient depuis peu réfugiés sur le sommet de l'Etna. Il y alla et les bandits le reconnurent pour leur chef.

L'Etna avoit alors vomi une prodigieuse quantité de Lave et ce fut au milieu de ces torrents enflammés, que Testa Lunga fortifia sa troupe, dans des répaïres dont les chemins n'étoient connus que de lui. Lorsqu'il eut ainsi pourvu à sa sureté, ce brave chef s'adressa au vice Roi et lui demanda sa grace et celle de ses compagnons. Le gouvernement refusa dans la crainte à ce que j'imagine de compromettre l'autorité. Alors Testa-Lunga entra en pour parler avec les principaux fermiers des terres voisines : il leur dit " Volons en commun je viendrai et je demanderai, vous me donnerez ce que vous voudrez et vous n'en serez pas moins à couvert devant vos maîtres. " C'étoit toujours voler ; mais Testa Lunga partageoit le tout entre ses compagnons, et ne gardoit pour lui que l'absolu nécessaire. Au contraire s'il traversoit un village, il fesoit tout payer au double, si bien qu'il devint en peu de tems l'idole du peuple des deux Siciles.

Je vous ai déjà dit que plusieurs bandits de la troupe de mon père avoient été joindre Testa-Lunga qui pendant quelques années se tint au midi de l'Etna pour faire des courses dans le Val de Noto et le Val di Mazara. Mais à l'époque dont je vous parle, c'est à dire lorsque j'eus atteint quinze ans, la troupe revint au Val Demoni et un beau jour, nous les vîmes arriver à la ferme des moines.

Tout ce que vous pouvez imaginer de leste et de brillant n'approcheroit pas encore des hommes de Testa-Lunga. Les habits de Miquelets, les cheveux dans une resile de soie une ceinture de pistolets et de poignards, une épée de longueur et un fusil de même ; tel étoit à peu près leur équipage de guerre. Ils furent trois jours à manger nos poules et boire notre vin. Le quatrième on vint leur anoncer qu'un détachement des dragons de Syracuse s'avançoit avec l'intention de les envelopper. Cette nouvelle les fit rire de tout leur cœur. Il se mirent en embuscade, dans une chemin creux attaquèrent le détachement et le dispersèrent. Ils étoient un contre dix ; mais chacun d'eux portoit plus de dix bouches à feu et toutes de la meilleure qualité.

Après la victoire les bandits revinrent à la ferme et moi qui de loin les avois vu combattre, j'en fus si enthousiasmé que je me jettai aux pieds du chef pour le conjurer de me recevoir dans sa troupe. Testa-Lunga demanda qui j'étois ? Je répondis que j'étois le fils du bandit Zoto. — A ce nom chéri, tous ceux qui avoient servi sous mon père pousserent un cri de joye. Puis l'un d'eux me prenant dans ses bras me posa sur la table et dit " Mes Camarades, Le Lieutenant de Testa Lunga à été tué dans le

combat, nous sommes embarrassés à le remplacer, que le petit Zoto soit nôtre Lieutenant. Ne voyez vous pas que l'on donne des Régiments aux fils des Ducs et des princes, faisons pour le fils du Brave Zoto ce que l'on fait pour eux. Je réponds qu'il se rendra digne de ces honneurs. ” Ce discours mérita de grands applaudissemens à l'orateur et je fus proclamé à l'unanimité.

Mon grade d'abord n'étoit qu'une plaisanterie, et chaque bandit éclatoit de rire en m'appellant Signor Tenente. Mais il falut changer de ton. Non seulement j'étois toujours le premier à l'attaque et le dernier à couvrir la retraite, mais aucun d'eux n'en savoit autant que moi lorsqu'il s'agissoit d'épier les mouvements de l'ennemi où d'assurer le repos de la troupe. Tantôt que [*sic*] je gravissois le sommet des rochers pour decouvrir plus de pays et faire les signaux convenus, et tantôt je passois des journées entieres tout au milieu des ennemis ne descendant d'un arbre que pour grimper sur un autre. Souvent même il m'est arrivé de passer les nuits sur les plus hauts chataignes [*sic*] de l'Etna ; et lorsque je ne pouvois plus résister au sommeil, je m'attachois aux branches avec une courroie. Tout cela ne m'étoit pas bien difficile puisse [*sic*] j'avois été mousse et Ramoneur.

J'en fis tant enfin que la sureté commune me fut entièrement confiée. Testa-Lunga m'aimoit comme son fils si je l'ose dire j'acquis une renommée qui surpassoit presque la sienne, et les exploits du petit Zoto devinrent en Sicile le sujet de tous les entretiens. Tant de gloire ne me rendit pas insensible aux douces distractions que m'inspirait mon âge. Je vous ai déjà dit que chez nous les bandits etoient les héros du peuple et vous jugez bien que les bergères de l'Etna ne m'auroient pas disputé leur cœur, mais le mien etoit dest[i]né à se rendre à des charmes plus délicats, et l'amour lui reservoit une conquête plus flateuse.

J'étois Lieutenant depuis deux ans et j'en avois dix sept finis lorsque nôtre troupe fut obligée de retourner vers le Sud, parcequ'une nouvelle irruption du Volcan avoit détruit nos rétraites ordinaires. Au bout de quatre jours nous arrivames à un château appelé Rocca Fiorita fief et manoir en chef du Principino mon ennemi.

Je ne pensois plus guere aux injures que j'en avois reçus, mais le nom du lieu me rendit toute ma rancune. Ceci ne doit point vous surprendre dans nos Climats les cœurs sont implacables.

Si le Principino eut été dans son château je crois que je l'aurois mis à feu et à sang. Je me contentai d'y faire tout le degât que je pus et mes camarades qui connoissoient mes motifs me secondèrent de leur mieux. Les domestiques du château qui avoient voulu d'abord nous résister ne resistèrent point au bon vin de leur maître que nous répandions à grands flots, ils furent des nôtres. Enfin nous fimes de Rocca Fiorita un véritable pays de Cocagne.

Cette vie dura cinq jours. Le sixième nos espions m'avertirent que nous allions être attaqués par tout le Régiment de Syracuse, et que le Principino viendroit ensuite avec sa mère et plusieurs Dames de Messine. Je fis retirer ma troupe, mais je fus curieux de rester et je m'établis sur le sommêt d'un chêne touffu qui étoit à l'extrémité du jardin, cependant j'avois eu la précaution de faire un trou dans la muraille du jardin pour faciliter mon évation.

Enfin je vis arriver le Régiment qui campa devant la porte du château, après avoir placé des postes tout autour. Puis arriva une file de Litieres dans les quelles etoient les Dames ; et dans la dernière etoit le Principino lui même couché sur une pile de coussins. Il descendit avec peine soutenu par deux écuyers, se fit précéder par une compagnie de Soldats et lorsqu'il sut que personne de nous n'étoit resté dans le château il y entra avec les Dames et quelques gentilshommes de sa suite.

Il y avoit au pied de mon arbre une source d'eau fraîche, une table de marbre et des bancs. C'étoit la partie du jardin la plus ornée. Je supposai que la société ne tarδοit pas à s'y rendre, et je me résolu[s] de l'attendre pour la voir de plus près. Effectivement au bout d'une demi-heure, je vis venir une jeune personne à peu près de mon âge. Les anges n'ont pas plus de beauté et l'impression qu'elle fit sur moi fut si forte et si subite que je serois peut être tombé du haut de mon arbre si je n'y eusse été attaché par ma ceinture, ce que je fesois quelque fois pour me reposer avec plus de sureté.

La jeune personne avoit les yeux baissés, et l'air de la mélancolie la plus profonde. Elle s'assit sur un banc, s'appuya sur la table de marbre et versa beaucoup de larmes. Sans trop savoir ce que je fesois, je me laissai couler en bas de mon arbre, et me plaçai, de manière à ce que je pouvois la voir sans être moi même apperçu. Alors je vis le Principino qui s'avançoit tenant un bouquet à la main. Il y

avoit près de trois ans que je ne l'avois vû, il s'étoit formé. Sa figure étoit belle pourtant assez fade.

Lorsque la jeune personne le vit, sa phisionomie exprima le mépris d'une manière dont je lui scus bon gré. Cependant le Principino l'aborda d'un air content de lui même et lui dit " Ma chère promise, voici un bouquet que je vous donnerai ; si vous me promettez de ne jamais plus parler de ce petit gueux de Zoto "

La demoiselle répondit " Monsieur le Prince il me semble que vous avez tort de mettre des conditions à vos faveurs, et puis quand je ne vous parlerois pas de Charmant Zoto, toute la maison vous en entretiendrait. Votre nourrice elle même ne vous a-t-elle pas dit, qu'elle n'avoit jamais vû un aussi joli garçon, et pourtant vous etiez là. "

Le Principino fort piqué, répliqua " Méprisable creature puisque tu est amoureuse d'un bandit, voila ce que tu mérites. " En même tems, il lui donna un soufflet.

Alors la demoiselle s'écria " Zoto que n'es tu ici pour punir ce lâche " Elle n'avoit pas achevé ces mots, que je parus, et je dis au Prince : " Tu dois me reconnoître. Je suis bandit, et je pourrois t'assassiner ; mais je respecte Mademoiselle, qui a daigné m'appeller à son secours, et je veux bien me battre à la manière de vous autres Nobles. "

J'avois sur moi deux poignards et quatre pistolets, j'en fis deux parts, je les mis à dix pas l'un de l'autre et je laissai le choix au Principino. Mais le malheureux étoit tombé évanouï sur un banc.

Sylvia prit alors la parole et me dit " Brave Zoto ! je suis noble et pauvre. Je devois demain épouser le Prince ou bien être mise au couvent. Je ne ferai ni l'un ni l'autre. Je veux être à toi pour la vie. " Et elle se jetta dans mes bras.

Vous pensez bien, que je ne me fis pas priér. Cependant il falloit empêcher le Prince de troubler nôtre retraite. Je pris un poignard et me servant d'une pierre en guise de marteau, je lui clouai la main contre le banc sur lequel il étoit assis. Il poussa un cris et retomba évanoui. Nous sortimes par le trou que j'avois fait dans le mur du jardin et nous regagnames le sommet des monts.

Mes camarades avoient tous des maîtresses ; ils furent charmés que j'en eusse fait une et leurs belles jurèrent d'obeir en toute à la mienne.

J'avois passé quatre mois avec Sylvia lorsque je fus obligé de la quitter pour reconnoître les changements que la dernière eruption avoit faite dans le nord. Je trouvai dans ce voyage à la nature des charmes qu'auparavant je n'avois pas apperçus. Je remarquai des gazons des grottes des ombrages en des lieux où je n'aurois auparavant vû que des embuscades où des postes de défence. Enfin Sylvia avoit attendri mon cœur de Brigand. Mais il ne tarda pas à reprendre toute sa férocité.

Je reviens à mon voyage au nord de la montagne. Je m'exprime ainsi parce que les Siciliens, lorsqu'ils parlent de l'Etna, disent toujours " Il monte où le mont par excellence ". Je dirigeai d'abord ma marche, sur ce que nous appellons la tour du Philosophe, mais je ne pus y parvenir — Un Gouffre qui s'étoit ouvert sur les flancs du Volcan, avoit vomi un torrent de Lave, qui se divisant un peu au dessus de la tour et se rejoignant un mille au dessous y formoit une Isle tout à fait inabordable.

Je sentis tout de suite l'importance de cette position et de plus nous avions dans la tour même un dépôt de chataignes que je ne voulois pas perdre a force de chercher, je retrouvai un conduit souterrain, où j'avois passe d'autre fois, et qui me conduisit jusqu'au pied, ou plutôt dans la tour elle même — Aussitôt je résolus de placer dans cette Isle tout notre peuple femelle. J'y fis construire des huttes des feuillages. J'en ornai¹⁴ une autant que je le pus — Puis je retournai au Sud, d'où je ramenai toute la Colonie, qui fut enchantée de son nouvel asile.

Aprésent lorsque je reporte ma mémoire[e] au tems que j'ai passés dans cet heureux séjours. Je l'y retrouve comme isolé au milieu des cruelles agitations qui ont assailli ma vie. Nous etions séparés des hommes par des torrents de flammes. Celles de l'amour embrasoient nos sens. Tout y obeïssoit à mes ordres et tout étoit soumis à ma chère Sylvia. Enfin pour mettre le comble à mon bonheur, mes deux frères me vinrent trouver. Tous les deux avoient eû des aventures interessantes ; et j'ose vous assurer que si quelque jour vous voulez en entendre le récit, il vous donnera plus de satisfaction que celui que

¹⁴ Biffé : avec

je vous fais.

Il est peu d'hommes qui ne puissent compter de beaux jours ; mais je ne sais s'il y en a qui peuvent compter de belles années. Mon bonheur à moi ne dura pas un an entier. Les braves de la troupe étoient très honnêtes entr'eux, nul n'auroit osé jeter les yeux sur la maîtresse de son Camarade et moins encore sur la mienne. La jalousie étoit donc bannie de nôtre Isle, ou plutôt, elle n'en étoit qu'exilée pour un tems ; car cette furie ne retrouve que trop aisément le chemin des lieux qu'habite l'amour.

Un jeune bandit appelé Antonino devint amoureux de Sylvia et sa passion étant très forte, il ne pouvoit la cacher. Je l'apercevois moi-même ; mais le voyant fort triste je jugeai que ma maîtresse n'y repondoit pas et j'étois tranquille. Seulement j'aurois voulu guerir Antonino que j'aimois à cause de sa valeur. Il y avoit dans la troupe un autre bandit appelé Moro que je detestois au contraire à cause de sa lâcheté et si Testa-Lunga m'en avoit cru il l'auroit dès long tems chassé.

Moro sut gagner la confiance du jeune Antonino et lui promit de servir son amour. Il sut aussi se faire écouter de Sylvia et lui fit accroire que j'avois une maîtresse dans un village voisin. Sylvia craignit de s'expliquer avec moi. Elle eut un air contraint que j'attribuai à un changement dans le sentiment qu'elle me portoit. En même tems Antonino instruit par Moro redoubla d'assiduité auprès de Sylvia, et il prit un air de satisfaction qui me fit supposer qu'elle le rendoit heureux.

Je n'étois pas exercé à démêler des trames de ce genre. Je poignardai Sylvia et Antonino. Celui-ci qui ne mourut pas sur le champ me dévoila la trahison de Moro. J'allai chercher le scélérat mon poignard sanglant à la main, il en fut effrayé tomba à genoux et m'avoua que le Prince de Rocca Fiorita l'avoit payé pour me faire perir ainsi que Sylvia, et qu'enfin il ne s'étoit joint à nôtre troupe que dans l'intention d'accomplir ce dessein. Je le poignardai, puis j'allai à Messine et m'étant introduit chez le Prince à la faveur d'un déguisement, je l'envoyai dans l'autre monde joindre son confident et mes deux autres victimes. Telle fut la fin de mon bonheur et même de ma gloire. Mon courage tourna en une entière indifférence pour la vie, et comme j'avois la même indifférence pour la sureté de mes camarades je perdis bientôt leur confiance — Enfin je puis vous assurer que depuis lors je suis devenu un brigand des plus ordinaires

Peu de tems après Testa-Lunga mourut d'une pleuresie, et toute la troupe se dispersa. Mes frères qui connoissoient bien l'Espagne me persuadèrent d'y aller. Je me mis à la tête de douze hommes. J'allai dans la baie de Taornisne, et m'y tint caché pendant trois jours. Le quatrième nous nous emparames d'un senaut sur le quel nous arrivames aux côtes d'Andalousie.

Quoiqu'il y ait en Espagne plusieurs chaînes de montagnes qui pouvoient nous offrir des retraites avantageuses je donnai la préférence à la Sierra Morena et je n'eus point lieu de m'en repentir. J'enlevai deux convois de piastres et je fis d'autres coups importants.

Enfin mes succès donnerent de l'ombrage à la cour le gouvernement de Cadix eut ordre de nous avoir morts ou vifs et y fit marcher plusieurs Régiments. D'un autre côté, le grand Scheïk des Gomélez me proposa d'entrer à son service et m'offrit une retraite dans cette caverne. J'acceptai sans balancer.

L'audience de Grenade ne voulut point en avoir le démenti. Voyant qu'elle ne pouvoit nous trouver, elle fit saisir deux pâtres de la Vallée et les fit pendre sous le nom des deux frères de Zoto. Je connoissois ces deux hommes et je sais qu'ils ont commis plusieurs meurtres. On dit pourtant qu'ils sont irrités d'avoir été pendus à nôtre place et que la nuit ils se détachent du Gibet, pour commettre mille desordres. Je n'en ai pas été témoin et je ne sais que vous en dire. Cependant il est véritable qu'il m'est arrivé plusieurs fois, de passer près du gibet pendant la nuit et lorsqu'il y avoit clair de Lune, j'ai bien vu que les deux pendus n'y étoient point et le matin ils y étoient de nouveau.

Voilà mes chers maîtres le récit que vous m'avez demandé. Je crois que mes deux frères, dont la vie n'a pas été aussi sauvage auroient eu des choses plus intéressantes à vous dire, mais il[s] n'en auront pas le tems ; car nôtre ambarquement est prêt et j'ai des ordres positifs pour qu'il ait lieu demain matin.

Zoto se retira et la belle Emina dit avec l'accent de la douleur “ Cet, [*sic*] le tems du bonheur tient bien peu de place dans la vie humaine, nous avons passé ici trois jours que nous ne retrouverons peut être jamais ” Le souper ne fut point gai et je me hâtai de souhaiter le bon soir à mes cousines.

J'espérois les revoir dans ma chambre à coucher et réussir mieux à dissiper leur mélancolie.

Huitième Journée.

Je m'étois endormi, je fus réveillé par une cloche qui sonna douze coups, et que je n'avois pas entendu les nuits précédentes. Son tintement Lugubre me rappella la cloche de la Venta. Je m'attendois à quelque apparition. Emina parut. Zibeddé suivoit sa sœur. Elle avoit le doigt sur la bouche, comme pour me recommander le plus grand silence. Emina mit sa lampe à terre. Zibeddé ôta de son col une tresse de cheveux mêlés de fils d'or. Elle me montra par signes qu'elle vouloit la passer à mon cou ; mais que je devois ôter la relique que j'y portois. Je m'y refusai. Puis songeant qu'elles étoient musulmanes, et qu'un objet révérend des Chrétiens pouvoit leur faire de la peine, j'eus la foiblesse d'y consentir. J'ôtai le petit reliquaire ; mais j'eus un scrupule et je le repris à l'instant. — Alors un cri se fit entendre. La lampe s'éteignit, je restai dans l'obscurité. Le cri fut répété, et je le reconnus pour le hurlement du Démoniaque Pascheco.

Une main sèche et dure s'empara de la mienne et m'entraînoit hors de mon lit. Je ne m'étois point déshabillé. Je cherchai mon épée à tâton, je la trouvai et me laissai conduire. Je marchai long tems dans l'obscurité, enfin je sortis du souterrain, et la lune qui étoit dans son plein me fit voir que Pascheco m'avoit réellement servi de guide.

Nous fîmes encore quelques pas dans la campagne. Pascheco sembla succomber à ses douleurs et se roula dans la poussière. Un autre homme parut et me fit signe de le suivre, il marchoit à grands pas, et autant que je pouvois le distinguer au clair de la Lune, il n'avoit pas meilleure mine que le Démoniaque — D'ailleurs son vêtement avoit quelque chose d'extraordinaire, et il avoit un bandeau sur le front.

Nous arrivâmes sur le sommet d'une montagne. Mon guide s'arrêta et me dit “ Reste ici jusqu'au jour, lorsque le soleil sera levé, tu découvriras la potence des frères Zoto, tu y trouveras un homme endormi et tu l'éveilleras

— Qui es-tu ? /:demandai-je à mon guide:/

— Je suis /:me répondit il:/ celui qui est né et qui ne meurt point, qui marche et ne repose point, qui veille et ne dort point, qui a eu un corps et qui n'en a plus. Je suis le Juif errant. Adieu je vais secourir Pascheco nous nous reverrons quelques jours. ”

Le soleil levant me fit découvrir au loin la potence des frères Zoto. Je marchai une heure dans les bruyères avant d'y arriver. Je trouvai la porte ouverte et un homme couché entre les pendus. Je le réveillai. L'inconnu voyant où il étoit se prit à rire et dit : “ Il faut convenir que dans l'étude de la caballe on est sujet à des méprises assez bizarres. Les mauvais génies savent prendre tant de formes que l'on ne sait à qui l'on a affaire ; mais pourquoi ai-je une corde au cou, je croyois avoir une tresse de cheveux ”. Puis, il m'aperçut et me dit : “ Non vous n'êtes pas des nôtres, vous vous appelez Alphonse. Votre mere étoit une Gomelez, vous êtes Capitaine aux gardes Vallones, brave, mais encore un peu simple, n'importe, il faut sortir d'ici ” Alors l'inconnu se tourna vers son épaule droite et marmota quelques mots comme s'il donnoit un ordre à voix basse “ J'ai dit-il fait venir mes chevaux et vous allez les voir paroître ” En effet nous vîmes bientôt arriver un nègre à cheval qui tenoit un autre cheval en lesse, l'inconnu monta sur l'un moi sur l'autre et nous arrivâmes ainsi à la Venta Quemada — “ Voila /:me dit mon compagnon:/ un cabaret où l'on m'a joué cette nuit un tour bien cruel, il faut pourtant que nous y entrions. J'y ai laissé quelques profisions [*sic*] qui nous feront du bien ” Nous entrâmes en effet dans la désastreuse Venta et nous trouvâmes dans la salle à manger une table couverte et garnie d'un paté de perdrix et de deux bouteilles de vin. Nous en mangeâmes assez copieusement et puis nous remontâmes sur nos chevaux et prîmes la route de l'héritage.

Nous y arrivâmes au bout d'une heure et le premier objet que j'aperçus fut Pascheco étendu au milieu de la chambre. Il sembloit à l'agonie, où du moins il avoit la poitrine déchirée par ce rale affreux dernier pronosité [*sic*] d'une mort prochaine. Je voulus lui parler, mais il ne me reconnut pas. L'hermite prit de l'eau bénite, en aspergea le Démoniaque et lui dit “ Pascheco Pascheco, au nom de

ton Redempteur, je t'ordonne de nous dire ce qui t'est arrivé cette nuit. ” Pascheco fremit, fit entendre un long hurlement et commença en ces termes.

Récit de Pascheco.

Mon père vous étiez dans la chappelle et vous y chantiez les Litanies, lorsque j'entendis frapper à cette porte et des bêlements qui ressembloient parfaitement à ceux de notre chevre blanche. Je crus que c'étoit-elle, et qu'ayant oublié de la traire, la pauvre bête venoit me le rappeler, la même¹⁵ chose étoit arrivée auparavant. Je sortis donc de l'hermitage et je vis effectivement la chèvre blanche qui me tournoit le dos et me montrait ses pis gonflés. Je voulus la saisir pour lui rendre le service qu'elle me demandoit elle s'échapa de mes mains, et toujours s'arretant et m'échappant toujours elle me conduisit au bord de précipice qui est au nord de l'hermitage

Lorsque nous y fumes, la chevre blanche se changea en un bouc noir, cette métamorphose me fit grand peur, et je voulus fuir du côté de notre demeure ; mais le bouc noir me coupa le chemin puis se dressant sur ses pieds de derrière et me regardant avec des yeux enflammés il me causa une telle frayeur que mes sens en furent glacés

Alors le bouc maudit se mit à me donner des coups de cornes, en me ramenant vers le précipice. Lorsque j'y fus, il s'arreta pour jouir de mes mortelles angoisses. Enfin il me précipita — Je me croyois en poudre ; mais le bouc fut au fond du précipice avant moi et me reçut sur son dos sans que je me fisse du mal

De nouvelles frayeurs ne tarderent pas à m'assaillir ; car dès que le bouc m'eut senti sur son dos il se mit à galopper d'une étrange manière. Il ne fesoit qu'un bond d'une montagne à l'autre franchissant les plus profondes vallées, comme si elles n'eussent été que des fossés.

Nous arrivâmes ainsi sous la potence des frères Zoto qui se décrochèrent aussitôt. L'un d'eux se mit à cheval sur le bouc l'autre sur mon cou, nous partîmes comme un éclair et je ne sais comment cela pouvoit être ; mais j'allai aussi vite que le bouc. Le pendu qui me chevauchoit, trouva que je n'allois pas à son grés. Il ramassa deux scorpions, les attacha à ses talons, et se mit à me déchirer les côtes avec la plus étrange barbarie. Nous arrivâmes ainsi dans des vastes souterrains qui paroisoient habités, mais tout le monde y dormoit profondément. Nous entrâmes dans une écurie. Les deux pendus se mirent à genoux devant le bouc noir qui leur lécha le bout du nez. Alors ils quitterent leur affreuse figure, et me parurent deux jeunes Dames moresques d'une beauté surprenante.

L'une d'elles prit une lampe dans sa main donna l'autre à sa jeune compagne et elles s'enfoncèrent dans le souterrain. Le Bouc noir s'envola par un trou du Rocher.

Bientôt à près je vis entrer un homme sec et have, qui avoit sur le front un signe flamboyant, assez ressemblant à une croix, il s'approcha de moi et me dit “ Pascheco Pascheco au nom de ton Redempteur je t'ordonne de suivre les deux pendus jusqu'au lit du jeune cavalier que tu connois déjà et de l'entraîner hors de ce souterrain, je te l'ordonne et je t'en donnerai le pouvoir. ” J'obeïs, j'entraînai le jeune Alphonse ; mais je fus à peine hors du souterrain que mes flancs déchirés me causèrent une douleur affreuse. L'homme qui m'avoit parlé dans le souterrain m'enleva comme une plume me porta jusqu'à votre hermitage, où j'ai trouvé quelque soulagement ; mais il est venu trop tard. Le venin des scorpions a pénétré dans mes entrailles — Je me meurs — Ici le Demoniaque Pascheco poussa un affreux heurlement [*sic*] et se tut.

Alors l'hérmitte prit la parole et me dit “ Mon fils vous l'avez entendus. Vous etes livré à la puissance des Démons. Venez. — Confessez vous. Avouez votre culpabilité, la clémence divine n'a point de bornes. Seriez vous tombé dans l'endurcissement ? ”

Je lui répondis “ Mon père ce Gentilhomme Demoniaque a vu des choses singulières, il peut avoir eu les yeux fascinés. Les événements qui nous occupent sont d'une nature très extraordinaire. On ne

¹⁵ *Biffé* : chause

sauroit prendre trop d'informations sur ce qui les concerne. Voici un Gentil homme que j'ai eu l'honneur de trouver endormi sous le gibet, s'il vouloit nous raconter son aventure ce récit ne pourroit que nous intéresser beaucoup.

— Seigneur Alphonse /:répondit le cabaliste:/ les gens qui comme moi s'occupent de sciences occultés [*sic*], ne peuvent pas tout dire. Je tacherai cependant de contenter vôtre curiosité autant qu'il sera en mon pouvoir ; mais ce ne sera pas aujourd'hui. S[*o*]uons et allons nous coucher. ”

L'anachorette nous servit un frugal repas à près le quel chacun ne songea qu'à s'aller coucher auprès du Démoniaque [*sic*], et je fus comme l'autre fois renvoyé à la chapelle. Mon lit de mousse y étoit encore, je m'y couchai. L'hermite me souhaita le bon¹⁶ soir et m'avertit que pour plus de sureté il fermeroit la porte.

Je m'endormis, je fus reveillé par une cloche qui sonna minuit — Bientôt, j'entendis donner des coups contre ma porte et comme les bêlements d'une chèvre. Je pris mon épée. J'allai à la porte et je dis d'une voix forte “ Si tu es le Diable tâches d'ouvrir cette porte, car l'hermite l'a fermée ” La Chèvre se tut, j'allais me coucher et je dormis jusqu'au lendemain.

Neuvième Journée.

L'hermite vint m'éveiller, s'assit sur mon lit et me dit “ Mon enfant de nouvelles obsessions ont Les solitaires de la Thébaïde [*sic*] n'ont pas été plus exposés à la malice de Satan. Je ne sais non plus que penser de l'homme qui est venu avec toi et qui se dit Cabaliste. Il a entrepris de guerir Pascheco et lui a fait réellement beaucoup de bien ; mais il ne s'est point servi des exorcismes prescrits par le rituel de notre sainte Eglise. Viens dans ma Cabanne, nous déjeunerons et puis nous lui demanderons son histoire qu'il nous a promise hier au soir. ”

Je me levai et suivis l'hermite. Je trouvai en effet que l'état de Pascheco étoit devenu plus supportable et sa figure moins hideuse. Il étoit toujours borgne, mais sa langue étoit rentrée dans sa bouche, il n'écumoit plus et son œil paroissoit moins hagard. J'en fis compliment au Cabaliste qui me répondit que ce n'étoit là qu'un très foible échantillon de son savoir faire. Ensuite l'hermite apporta le déjeuner qui consistoit en lait bien chaud et chataignes.

Tandis que nous déjeunions on entendit les pas d'un cheval qui paroissoit venir au grand galope [*sic*]. La porte de l'hermitage s'ouvrit. Un coureur entra et me remit une lettre concue en ces termes.

Seigneur Alphonse !

C'est de la part de nôtre Roi Don Fernand Quarto que je vous fais parvenir l'ordre de ne point entrer encore en Castille. N'attribuez cette rigueur qu'au malheur que vous avez eû de mécontenter le Saint Tribunal, chargé de conserver la pureté de la foi dans les Espagnes. Ne diminuez point de Zèle pour le service du Roi. Vous trouverez ci-joint un congé de trois mois. Passez ce tems sur les frontières de la Castille et de l'Andalousie sans trop vous faire voir dans aucune de ces deux provinces. L'on a eu soin de tranquiliser vôtre respectable père et de lui faire voir cette affaire, sous un point de vue qui ne lui fasse pas trop de peine.

Vôtre affectionné Don Sanche de Tor de Pennas Ministre de la Guerre.

Cette lettre étoit accompagnée d'un congé de trois mois en bonne forme et revêtu de tous les seings et cachets accoutumés. L'hermite me dit “ Mon jeune Ami, vous en êtes quitte à bon marché, nous verrons ce qu'il y aura à faire. Pour le moment demandez à ce Gentil homme qu'il veuille bien nous conter son histoire qui doit être intéressante ” Le Cabaliste nous répondit qu'il y auroit dans son récit bien des choses que nous ne pourrions comprendre ; mais à près avoir un instant réfléchi, il commença en ces termes.

¹⁶ *Biffé* : jour

On m'appelle en Espagne Don Pedre de Uzeda et c'est sous ce nom que je possède un joli château à un lieu [*sic*] d'ici ; mais mon véritable nom est Rabi Sadok Ben Mamoun, et je suis juif. Cet aveu est en Espagne un peu dangereux à faire, mais outre que je m'en fie à votre probité, je vous avertis qu'il ne seroit pas très aisé de me nuire. L'influence des¹⁷ astres sur ma destinée, commença à se manifester dès l'instant de ma naissance et mon père qui tira mon horoscope, fut comblé de joie, lorsqu'il vit que j'étois venu au monde précisément à l'entrée du soleil dans le signe de la vierge. Il avoit à la vérité employé tout son art pour que cela arriva ainsi, mais il n'avoit pas espéré autant de précision dans le succès. Je n'ai pas besoin de vous dire que mon père Mamoun étoit le premier Astrologue de son tems ; mais la science des constellations étoit une des moindres qu'il posséda, car il avoit poussé [celle] de la cabale jusqu'à un degré où nul Rabin n'étoit parvenu avant lui.

Quatre ans à près que je fus venu au monde mon père eut une fille qui naquit sous le signe des Gemeaux. Malgré cette différence nôtre éducation fût la même. Je n'avois pas encore atteint douze ans et ma sœur huit que nous savions déjà l'hebreux le Chaldéen, le Syro-Chaldéen, le Samaritain, le Copte, l'Abyssin et plusieurs autres langues mortes ou mourantes. Déplus nous pouvions sans le secours d'un crayon combiner toutes les lettres d'un mot de toutes les manières indiquées par les règles de la Cabale.

Ce fut aussi à la fin de ma douzième année que l'on nous boucla tous les deux avec beaucoup d'exactitude ; et pour que rien ne démantit la pruderie du signe sous le quel j'étois né l'on ne nous donna à manger que des animaux vierges avec l'attention de ne me faire manger que des mâles et des femelles à ma sœur

Lorsque j'eus atteint l'âge de seize ans mon père commença à nous initier aux mystères de la Cabale Schafirots. D'abord il mit entre nos mains le Sepher Zoar ou livre lumineux, appelé ainsi, parce qu'on n'y comprend rien du tout tant la clareté qu'il répand éblouit les yeux de la raison. Ensuite nous étudiames le Siphra Dzaniutha ou livre occulte, dont le passage le plus clair peut passer pour une énigme. Enfin nous en vinmes au Hadra Raba et Hadra Sutha. C'est à dire au grand et petit Sanhedrin. Ce sont des Dialogues dans les quels Rabbi Siméon fils de Johaï auteur des deux autres ouvrages, rabaissant son stile à celui de la conversation, feint d'instruire ses amis des choses les plus simples et leur révèle les plus étonnans mystères, où plustôt toutes ces révélations nous viennent directement du Prophète Elie, le quel quitta furtivement le séjour céleste et assista à cette assemblée sous le nom de Rabin Abba. Peut être vous imaginez vous vous autres avoir acquis quelque idée de tous ces divins écrits par la traduction latine que l'on a imprimée avec l'original Chaldéen en l'année 1684. dans une petite ville d'Allemagne appelée Francfort ; mais nous rions de la présomption de ceux qui imaginent que pour lire il suffis[e] de l'organe matériel de la vue. Cela pouroit suffire en effet pour de certaines langues modernes ; mais dans l'hebreux chaque lettre est un nombre, chaque mot une combinaison savante chaque phrase une formule épouvantable, qui bien prononcée avec toutes les aspirations les accents convenables pouroit abîmer les monts et dessécher les fleuves. Vous savez assez qu'Adounaï créa le monde par la parole, ensuite il se fit parole lui même — La parole frappe l'air et l'esprit, elle agit sur les sens, et sur l'âme. Quoique profane vous pouvez aisement en conclure qu'elle doit être le véritable intermédiaire entre la matière et les intelligences de tous les ordres. Tout ce que je puis vous en dire c'est que tous les jours nous acquerions non seulement de nouvelles connoissances ; mais un pouvoir nouveau, et si nous n'osions pas en faire usage au moins nous avions le plaisir de sentir nos forces et d'en avoir la conviction interieure — Mais nos félicités cabalistiques furent bientôt interrompues par le plus funeste de tous les événements. Tous les jours nous remarquions ma sœur et moi que nôtre père Mamoun perdoit de ses forces. Il sembloit un esprit pur qui auroit revêtu une forme humaine, seulement pour être perceptible aux sens grossières des êtres sublimes [*sic*]. Un jour enfin, il nous fit appeller dans son cabinet, son air étoit si vénérable et divin que par un mouvement

¹⁷ Biffé : autres

involontaire nous nous mimas tous deux à genoux — Il nous y laissa et nous montrant une horloge de Sable, il nous dit “ Avant que ce sable se soit écoulé je ne serai plus — Ne perdez aucune de mes paroles — Mon fils je m’adresse d’abord à vous — Je vous ai destiné des épouses Celestes filles de Salomon et de la Reine de Saba. Leur naissance ne les destinoit qu’à être de simples mortelles ; mais Salomon avoit révélé à la Reine le grand nom de celui qui est. La Reine le proféra à l’instant même de ses couches. Les génies du grand orient accoururent et reçurent les deux jumelles avant qu’elles eussent touché le séjour impur que l’on nome terre. Ils les portèrent dans la Sphère des filles d’Elohim où elles reçurent le don de l’immortalité avec le pouvoir de le communiquer à celui qu’elles choisiroient pour leur époux commun. Ce sont ces deux épouses ineffables que leur père a eu en vuë dans son Schir Haschirim ou Cantique des Cantiques — Etudiez ce divin epithalame de neuf en neuf versets. — Pour vous ma fille je vous destine un hymen encore plus beau. Les Deux Thamims, ceux que les Grecs ont connu sous le nom de Dioscourses, les Pheniciens sous celui de Kabires, en un mot les gémaux célestes ils seront vos époux — Que dis-je — vôtre cœur — sensible, je crains qu’un mortel — Le sable — sable s’écoule — Je meurs ”

Après ces mots mon père s’évanouit et nous ne trouvâmes à la place où il avoit été, qu’un peu de cendres brillantes et légères. Je recueillis ces restes précieux. Je les enfermai dans une urne, et je les plaçai dans le tabernacle intérieur de nôtre maison sous les aîles des cherubins.

Vous jugez bien que l’espoir de jouir de l’immortalité et de posséder deux épouses célestes me donna une nouvelle ardeur pour les sciences Cabalistiques, mais je fus des années avant que d’oser m’élever à une telle hauteur et je me contentai de soumettre à mes conjurations, quelques génies du dix huitieme ordre. Cependant m’endurcissant peu à peu j’essayai l’année passée un travail sur les premiers versets du Schir ha Schirin. A peine en avois-je composé une ligne, qu’un bruit affreux se fit entendre et mon château sembla s’écrouler sur ses fondements. Tout cela ne m’effraya point, au contraire j’en conclus que mon opération etoit bien faite. Je passai à la seconde ligne, lorsqu’elle fut achevée une lampe que j’avois sur ma table sautta sur le parquet y fit quelques bonds et alla se placer devant un grand miroir, et je vis le bout de deux pieds de femme très jolis. Puis deux autres petits pieds. J’osai me flatter que ces pieds charmants appartenoient aux célestes filles de Salomon ; mais je ne crus pas devoir pousser plus loin mes opérations.

Je les repris la nuit suivante et je vis les quatre petits pieds jusqu’à la cheville. Puis la nuit d’après je vis les jambes jusqu’aux genoux ; mais le soleil sortit du signe de la Vierge et je fus obligé de discontinuer

Lorsque le soleil fut entré dans le signe des Gémaux ma sœur fit des opérations semblables aux miennes et eut une vision non moins extraordinaire que je ne vous dirai point par la raison qu’elle ne fait rien à mon histoire.

Cette année-ci je me préparais à recommencer lorsque j’appris qu’un fameux adepte devoit passer par Cordoue. Une discussion que j’eus à son sujet avec ma sœur m’engagea à l’aller voir à son passage, je partis un peu tard et n’arrivai ce jour là qu’à la Venta-Quemada. Je trouvai ce Cabaret abandonnée par la peur des revenants, mais comme je ne les crains pas je m’établis dans la chambre à manger et j’ordonnai au petit Nemraël de m’apporter à souper. Ce Nemraël est un petit génie d’une nature très abjecte que j’emploie à des commissions pareilles et c’est lui qui est allé chercher votre lettre à Puerto Lapiche. Il alla à Andouhar où couchoit un Prieur des Bénédictins, s’empara sans façon de son souper et me l’emporta. Il consistoit dans ce paté de perdrix que vous avez trouvé le lendemain matin. Quant à moi j’étois fatigué et j’y touchai à peine. Je renvoyai Nemraël chez ma sœur et j’allai me coucher

Au milieu de la nuit je fus réveillé par une cloche qui sonna douze coups. Après ce prelude je m’attendois à voir quelque revenant et je me préparois même à l’écarter par ce qu’en général ils sont incomodes et facheux. J’étois dans ces dispositions lorsque je vis une forte clarté sur une table qui etoit au milieu de la chambre, et puis il y parut un petit Rabbin bleu de Ciel qui s’agittoit devant un pupitre comme les Rabbins font quand ils prient. Il n’avoit pas plus d’un pied de haut, et non seulement son habit étoit bleu, mais même son visage, sa barbe son pupitre et son livre. Je reconnus bientôt que ce n’étoit pas là un revenant ; mais un génie du vingt septieme ordre. Je ne savois pas son

nom et je ne le connoissois pas du tout. Cependant je me servis d'une formule qui a quelque pouvoir sur tous les esprits en général. Alors le petit Rabbin bleu de Ciel se tourna de mon côté et me dit " Tu as commencé tes opérations à rebours et voila pourquoi les filles de Salomon se sont montrées à toi, les pieds les premiers. Commence par les derniers Versets et cherche d'abord le nom des deux beautés célestes " Après avoir ainsi parlé le petit Rabbin disparut — Ce qu'il m'avoit dit étoit contre toutes les règles de la cabale, cependant j'eus la foiblesse de suivre son avis. Je me mis après le dernier verset du Schio-Harchivim et cherchant le nom des deux immortelles, je trouvai Emina et Zibeddé, j'en fus très surpris, cependant je commençai les invocations. Alors la terre s'agitait sous mes pieds d'une façon épouvantable, je crus voir les cieux s'écrouler sur ma tête et je tombai sans connoissance.

Lorsque je revins à moi je me trouvai dans un séjour tout éclatant de lumière dans les bras de quelques jeunes gens plus beaux que des anges. L'un d'eux me dit : " Fils d'Adam reprends tes esprits tu es ici dans la demeure de ceux qui ne sont point morts. Nous sommes gouvernés par le Patriarche Hénoch, qui a marché devant Helohim et qui a été enlevé de dessus la terre. Le Prophète Elie est nôtre grand Prêtre et son chariot sera toujours à ton service quand tu voudras te promener dans quelque Planète. Quand à nous, nous sommes des Egregors nés du commerce des fils d'Elohim avec les filles des hommes. Tu verras aussi parmi nous quelques Nephelins, mais en petit nombre. Viens, nous allons te présenter à nôtre souverain. "

Je les suivis, et j'arrivai au pied du Trône sur le quel siegeoit Hénoch, je ne pus jamais soutenir le feu qui sortoit de ses yeux, et je n'osois élever les miens plus haut que sa barbe qui ressembloit assez à cette lumière pâle que nous voyons autour de la lune dans les nuits humides. Je craignis que mon oreil[le] ne put soutenir le son de sa voix ; mais sa voix étoit plus douce que celle des orgues célestes — Cependant il l'adoucit encore pour me dire " Fils d'Adam l'on va t'amener tes épouses " Aussitôt je vis entrer le Prophète Elie tenant les mains des deux beautés, dont les appas ne sauroient être¹⁸ conçus par les mortelles. C'étoient des Charmes si délicats que leurs ames se voyoient à travers, et l'on appércevoit distinctement le feu des passions, lorsqu'il se glissoit dans leurs veines et se mêloit à leur sang. Derrières elles deux Nephelins portoient un trépied d'un métal aussi supérieur à l'or, que celui-ci est plus précieux que le plomb. On plaça mes deux mains dans celles des filles de Salomon, et l'on mit à mon cou une tresse tissée de leurs cheveux. Une flàmme vive et pure sortant alors du Trépied, consuma en un instant tout ce que j'avois de mortel — Nous fumes conduits à une couche resplendissante de gloire et embrasée d'amour — On ouvrit une grande fenêtré qui communiquoit avec le troisième Ciel, et les concerts des Anges achevèrent de mettre le comble à mon ravissement. Mais vous le dirai-je le lendemain, je me réveillai sous le gibet de Los Hermanos, et couché auprès de leurs deux infâmes cadavres aussi bien que le Cavalier que voila. J'en conclus que j'ai eû affaire à des esprits très malins, et dont la nature ne m'est pas bien connue. Je crains même beaucoup que toute cette aventure ne me nuise auprès des véritables filles de Salomon, dont je ne vû que bout des pieds [*sic*].

" Malheureux Aveugle /:dit l'hermite:/ et que regrettes-Tu ? Tout n'est qu'illusion dans ton art funeste. Les maudites succubes qui t'ont joué, ont fait éprouver les plus affreux tourments à l'infortuné Pascheco ; et sans doute un sort pareil attend ce jeune Cavalier, qui par un endourcissement funeste ne veut point nous avouer ses fautes — Alphonse, mon fils Alphonse, repens toi, il en est encore tems. "

Cette obstination de l'hermite à me demander des aveux que je ne voulois point lui faire me déplut beaucoup. J'y répondis assez froidement, en lui disant que je respectois ses saintes exhortations ; mais que je ne me conduisois que par les lois de l'honneur. Ensuite on parla d'autre chose.

Le Cabaliste me dit " Seigneur Alphonse, puis que vous etes poursuivis par l'inquisition, et que le Roi vous ordonne de passer trois mois dans ces déserts, je vous offre mon château. Vous y verrez ma sœur Rebeca qui est presque aussi belle que savante — Oui venez, vous descendez des Gomelez et ce sang a droit de nous intéresser. "

¹⁸ Biffé : connus

Je regardai l'hermite pour lire dans ses yeux ce qu'il pensoit de cette proposition — Le Cabaliste parut deviner ma pensée, et s'adressant à l'hermite il lui dit “ Mon père je vous connois plus que vous ne pensez. Vous pouvez beaucoup par la foi. Mes voies ne sont pas aussi saintes ; mais elles ne sont pas diaboliques — Venez aussi chez moi avec Pascheco, dont j'acheverai la guérison. ”

L'hermite avant de répondre se mit en prière, puis après un instant de méditation, il vint à nous d'un air riant et dit qu'il étoit prêt à nous suivre. — Le Cabaliste se tourna du côté de son épaule droite et ordonna qu'on lui amena des chevaux. Un instant à près on en vit deux à la porte de l'hermitage, avec deux mules, sur les quelles se mirent l'hermite et le possédé. Bien que le château fut à une journée, à ce que nous avoit dit Ben Mamoun nous y fumes en moins d'une heure.

Pendant le voyage Ben Mamoun m'avoit beaucoup parlé de sa savante sœur et je m'attendois à voir une Médée à la noire chevelure, une baguette à la main, et marmottant quelques mots de grimoire ; mais cette idée étoit tout à fait fausse. L'aimable Rebecca qui nous reçut à la porte du château étoit la plus aimable et touchante blonde qu'il soit possible d'imaginer. Ses beaux cheveux dorés toboient sans art sur ses épaules, une robe blanche là couvroit négligemment ; mais elle étoit fermée par des agraffes d'un prix inestimable. Son extérieur annonçoit une personne qui ne s'occupoit jamais de sa parure ; mais en s'en occupant d'avantage il eut été difficile de mieux réussir.

Rebecca sauta au cou de son frère et lui dit “ Combien vous m'avez inquiété ; j'ai toujours eû de vos nouvelles, hors la première nuit, que vous étoit il donc arrivé ?

— Je vous conterai tout cela /:répondit Ben Mamoun:/ pour le moment ne songez qu'à bien recevoir les hôtes que je vous amène. Celui-ci est l'hermite de la vallée et ce jeune homme est un Gomelez. ”

Rebecca regarda l'hermite avec assez d'indifférence mais lorsqu'elle eut jetté les yeux sur moi elle parut rougir et dit ; d'un air assez triste “ J'espère pour vôtre bonheur que vous n'êtes pas un de nôtres. ”

Nous entrâmes et le pont levis fut aussitôt fermé sur nous. Le château étoit assez vaste et tout y paroisoit dans le plus grand ordre cependant nous n'y vîmes que deux domestiques, à savoir un jeune Mulâtre et une Mulâtre du même âge. Ben Mamoun nous conduisit d'abord à sa bibliothèque, c'étoit une petite rotonde qui servit aussi de salle à manger. Le Mulâtre vint mettre la nappe, apporta une Olla potrida et quatre couverts, car la belle Rebecca ne se mit point à table avec nous. L'hermite mangea plus qu'à l'ordinaire et parut aussi s'humaniser d'avantage. Pascheco toujours borgne ne sembloit d'ailleurs plus se ressentir de sa possession. Seulement il étoit sérieux et silencieux. Ben Mamoun mangea avec assez d'appétit, mais il avoit l'air préoccupé et nous avoua que son aventure de la v[e]ille lui avoit donné beaucoup à penser. Dès que nous fûmes sortis de table, il nous dit “ Mes chers hôtes, voila des livres pour vous amuser, et mon nègre sera empressé de vous servir en toutes choses ; mais permettez moi de me retirer avec ma sœur, pour un travail important, vous ne nous reverrez que demain à l'heure du dîner ” Ben Mamoun se retira effectivement et nous laissa pour ainsi dire les maîtres de la maison.

L'hermite prit dans la bibliothèque une légende des pères du désert et ordonna à Pascheco de lui en lire quelques chapitres, moi je passai sur la terrasse, dont la vue se portoit sur un précipice au fond du quel rouloit un torrent qu'on ne voyoit pas ; mais qu'on entendoit mugir. Quelque triste que parut ce paysage, ce fut avec un extrême plaisir que je me mis à le considérer, ou plutôt à me livrer aux sentiments que m'inspiroit sa vue. Ce n'étoit pas de la mélancolie, c'étoit presque un anéantissement de toutes mes facultés produit par les cruelle[s] agitations aux quelles j'avois été livré depuis quelques jours. À force de réfléchir à ce qui m'étoit arrivé et de n'y rien comprendre je n'osois plus y penser, crainte d'en perdre la raison. L'espérance de passer quelques jours tranquilles dans le Château d'Uséda étoit pour le moment ce qui me flattoit le plus. De la terrasse, je revins à la Bibliothèque — Puis le jeune Mulâtre nous servit une petite collation de fruits secs et de viandes froides parmi les quelles il ne se trouvoit point de viandes impures. Ensuite nous nous séparâmes. L'hermite et Pascheco furent conduits dans une chambre et moi dans une autre —

Je me couchai et m'endormis. Mais bientôt à près, je fus réveillé par la belle Rebecca qui me dit “ Seigneur Alphonse pardonnez moi d'oser interrompre vôtre sommeil. Je viens de chez mon frère,

nous avons fait les plus épouvantables conjurations, pour connoître les deux esprits aux quels il a eu affaire dans la Venta. Mais nous n'avons point réussi. Nous croyons qu'il a été joué par des Baalmis sur les quels nous n'avons point de pouvoir. — Cependant le séjour d'Enoch est réellement tel qu'il l'a vû — Tout cela est d'une grande consequence pour nous, et je vous conjure de nous dire ce que vous en savez ” Après avoir ainsi parlé, Rebeca s'assit sur mon lit ; mais elle s'y assit pour s'asseoir, et sembloit uniquement occupé des éclaircissements qu'elle me demandoit. Cependant elle ne les obtint point et je me contentai de lui dire que j'avois engagé ma parole d'honneur de ne jamais en parler.

“ Mais Seigneur Alphonse /:réprit Rébecca:/ comment pouvez vous imaginer qu'une parole d'honneur donnée a deux démons puisse vous engager ? Or nous savons que ce sont deux démons femelles et que leurs noms sont Emina et Zibeddé. Mais nous ne connoissons pas bien la nature de ces Démons, parce que dans nôtre science, comme dans toutes les autres on ne peut pas tous savoir. ”

Je me tins toujours sur la négative et priaï la belle de n'en plus parler. Alors elle me régarda avec une sorte de bienveillance et me dit “ Que vous etes heureux d'avoir des principes de vertu, d'après les quelles vous dirigez toutes vos actions, et demeurez tranquille dans le chemin de vôtre conscience. Combien nôtre sort en diffère — Nous avons voulu voir ce qui n'est point accordé aux yeux des hommes et savoir ce que leur raison ne peut comprendre. Je n'étois point faite pour ces sublimes connoissances, que m'importe un vain empire sur les Démons. Je me serois bien contentée de régner sur le cœur d'un époux. Mon père l'a voulu je dois subir ma destinée ” En disant ces mots [*sic*] Rebecca tira son mouchoir et parut cacher quelques larmes puis elle ajouta “ Seigneur Alphonse, permettez moi de revenir demain à la même heure et de faire encore quelques efforts pour vaincre vôtre obstination, ou comme vous l'appellez ce grand attachement à vôtre parole. Bientôt le soleil entrera dans le Signe de la Vierge, alors il n'en sera plus tems et il en arrivera ce qui pourra ” En me disant Adieu Rebecca serra ma main avec l'expression de l'amitié et parut retourner avec peine a ses opérations cabalistiques

Dixième Journée

Je me réveillai plus matin qu'à l'ordinaire et j'allai sur la terrasse pour y respirer plus à mon aise avant que le soleil eut embrasé l'athmosphère. L'air était calme. Le torrent sembloit mugir avec moins de fureur et laissoit entendre le concert des oiseaux. La paix des éléments passa jusqu'à mon ame et je pûs réfléchir avec quelque tranquillité sur ce qui m'étoit arrivé depuis mon départ de Cadix. Quelques mots échappés à Don Emanuel de Sa, gouverneur de cette ville et que je ne me rappelai qu'alors, me firent juger qu'il entroit aussi dans la mystérieuse existence des Gomelez et qu'il savoit une partie de leur secret. C'étoit lui qui m'avoit donné mes deux valets Lopez et Moschito, et je supposai que c'étoit par son ordre, qu'ils m'avoient quitté à l'entrée désastreuse [*sic*] de Los Hermanos. Mes cousines m'avoient souvent fait entendre que l'on vouloit m'éprouver. Je pensai que l'on m'avoit donné à la Venta un breuvage pour m'endormir et que pendant mon sommeil on m'avoit transporté sous le Gibet — Pascheco pouvoit être devenu borgne par un tout autre accident que par sa liaison amoureuse avec les deux pendus et son éffroyable histoire pouvoit être un conte ; l'hermite cherchant toujours à surprendre mon secret, sous les formes de la confession, me paroissoit être un agent des Gomelez, qui vouloit éprouver ma discrétion — Il me parut enfin, que je commençois à voir plus clair dans mon histoire et à l'expliquer, sans avoir recours aux être surnaturels, lorsque j'entendis au loin une musique fort gaïe dont les sons sembloient tourner la montagne. Ils devinrent bientôt plus distinct et j'aperçus une troupe joyeuse de Bohémiens qui s'avançoient en cadence, chantant et s'accompagnant de leurs son-ahhas et cascarras. Ils établirent leur petit camp volant près de la terrasse et me donnèrent la facilité de remarquer l'air d'élégance rependu sur leurs habits et leur train. Je supposai que c'étoient là ces mêmes Bohémiens voleurs, sous la protection des quels, s'étoit mis l'aubergiste de la Venta de Cardegnas à ce que m'avoit dit l'hermite ; mais ils me paroissoient trop galans pour des Brigands. Tandis que je les examinóis ils dressoient leurs tentes, mettoient leurs oller sur le feu, suspendoient les

berceaux de leurs enfans aux branches des arbres voisins, et lorsque tous ces apprêts furent finis, ils se livrèrent de nouveau aux plaisirs attachés à leur vie vagabonde, dont le plus grand à leurs yeux est la fainéantise.

Le Pavillon du Chef étoit distingué des autres non seulement par le bâton à grosse pomme d'argent, qui étoit planté à l'entrée, mais encore parce qu'il étoit bien conditionné et même orné d'une riche frange, ce que l'on ne voit pas communément aux tentes des Bohémiens. Mais quelle ne fut pas ma surprise en voyant le pavillon s'ouvrir et mes deux cousines en sortir, dans cette élégant costume que l'on appelle en Espagne à la Hetana Mahha. Elles s'avancèrent jusqu'au pied de la terrasse, mais sans paroître m'appercevoir. Puis elles appelèrent leurs compagnes et se mirent à danser ce pollo si connu sur les paroles.

Quando me Paco me azze
Las Palmas para Vaylar
Me se puene al corpecito
Como heco de Mazzapan. etc.

Si la tendre Emina et la gentille Zibeddé m'avoient fait tourner la tête, revêtues de leurs simarres Moresque elles ne me ravirent pas moins dans ce nouveau costume. Seulement je leur trouvois un air malin et moqueur, qui véritablement n'alloit pas mal à des diseuses de bonne aventure ; mais qui sembloit présager qu'elles songeoient à me jouer quelque nouveau tour, en se présentant à moi, sous cette forme nouvelle.

Cependant elles ne parurent point s'occuper de moi et s'éloignèrent à près avoir dansé. Je rentrai dans la Bibliothèque, où je trouvai sur la table un gros volume écrit en caracteres gothiques dont le titre étoit " Relations curieuses de Hapelius " Ce volume étoit ouvert et la page pliée à dessein sur le commencement d'un chapitre où je lus l'histoire suivante.

Histoire de Thibaud de la Jacquière.

Il y avoit autrefois à Lyon en France ville située sur le Rhône, un très riche marchand appelé Jacques de la Jacquière c'est à dire pourtant qu'il ne prit le nom de la Jacquière que lorsqu'il eut quitté le commerce et fut devenu Prévôt de la Cité, qui est une charge que les Lyonnais ne donnent qu'à des hommes qui ont une grande fortune et une renommée sans tache. Tel étoit aussi le bon Prévôt de la Jacquière, charitable envers les pauvres et bienfaisant envers les moines et autres religieux.

Mais tel n'étoit point le fils unique du Prévôt, Messire Thibaud de la Jacquière, Guidon des hommes d'armes du Roi. Gentil soudard et friand de la Lame, grands piqueur des fillettes, rafleur des déz, casseur des vitres, briseur de lanternes, jureur et sacreur, arrêtant mainte-fois les bourgeois dans la rue, pour troquer son vieux manteau contre un tout neuf, et son feutre usé contre un meilleur. Si bien qu'il n'étoit bruit que de Messire Thibaud. Tant à Paris qu'à Blois, fontaine bleu et autres séjours du Roi. Or donc il advint que nôtre bon sire de sainte mémoire francois prémiér fut enfin marri des déportements du jeune sousdrille et le renvoya à Lyon afin d'y faire pénitence dans la maison de son père, le bon prévôt de la Jacquière qui demeuroit pour lors au coin de la place de Belle-cour à l'entrée de la Rue Saint Raimond

Le jeune Thibaud fut reçu dans la maison paternelle avec autant de joie que s'il fut arrivé chargé de toutes les indulgences de Rome. Non seulement on tua pour lui le veau gras ; mais le bon Prévôt donna à ses amis un banquet qui couta plus d'écus d'or qu'il ne s'y trouva de convives. On fit plus. On but à la santé du jeune gars et chacun lui souhaita sagesse et réscipiscence. Mais ces vœux charitables lui déplurent. Il prit sur la table une tasse d'or la remplit de vin et dit " Sacre mort du grand Diable, je lui veux dans ce vin bailler mon sang et mon âme, si jamais je deviens plus homme de bien que je ne suis. " Ces affreuses paroles firent dresser les cheveux à la tête des convives. Ils se signèrent et quelques uns se levèrent de table.

Messire Thibaud se leva aussi et alla prendre l'air sur la place de Belle-cour, où il trouva deux de ses anciens camarades et grivois de même étoffe. Ils les embrassa, les conduisit chez lui et leur fit

apporter maint flacon, sans plus s'embarasser de son père et de tous les convives.

Ce que Thibaud avoit fait le jour de son arrivée il le fit le lendemain, et tous les jours d'après. Si bien que le bon Prévôt en eut le cœur navré. Il songea à le recommander à son patron, Monsieur S^t Jacques et porta devant son Image un cièrge de dix livres, orné de deux anneaux d'or de cinq marcs chacun ; mais comme le Prévôt voulut placer le cièrge sur l'autel, il le fit tomber et renversa une lampe d'argent qui bruloit devant le Saint. Le Prévôt avoit fait fondre ce Cièrge pour une autre occasion, mais n'ayant rien de plus à cœur que la conversation [*sic*] de son fils il en fit l'offrende avec joie. Cependant lorsqu'il vit le cièrge tombant, et la lampe renversée il en tira un mauvais présage et s'en retourna tristement chez lui

En ce même jour Messire Thibaud festoya encore ses amis. Ils sablèrent maint flacon, et puis comme la nuit étoit déjà avancée et bien noire ils sortirent pour prendre l'air sur la place de Belle-cour, et lorsqu'ils y furent, ils se prirent tous les trois sous les bras et se promenèrent ainsi d'un air farou à la manière des Grivois qui s'imaginent par là attirer les regards des jeunes filles. Cependant par cette fois il n'y gagnoient rien, car il ne passoit ni filles, ni femmes, et l'on ne pouvoit pas non plus les appercevoir des fenêtres parce que la nuit étoit sombre comme je l'ai déjà dit. Si bien donc que le jeune Thibaud grossissant sa voix et jurant son juron coutumier dit " Sacré mort du Grand Diable je lui baille mon sang et mon âme que si la grande Diablesse sa fille venoit à passer, je la prierois d'amour tant je me sens échauffé par le vin. " Ce propos déplut aux deux amis de Thibaud qui n'étoient pas d'aussi grands pécheurs que lui et l'un d'eux lui dit " Messire nôtre ami songez que le Diable est l'ennemi éternel des hommes, et qu'il leur fait assez de mal sans qu'on l'y invite, et que l'on invoque son nom " à cela répondit Thibaud " Comme je le dis, je le ferai. "

Sur ces entrefaites les trois ribauds virent sortir d'une rue voisine une jeune Dame voilée d'une taille accorte et qui annonçoit la première jeunesse. Un petit nègre couroit à près elle. Il fit un faux pas, tomba sur le nez, et cassa la lanterne. La jeune personne parut fort effrayée, et ne savoit quelle partie prendre. Alors Messire Thibaud s'approcha d'elle le plus poliment qu'il put et lui offrit son bras pour la reconduire chez elle. La pauvre Dariolette accepta après quelques façons et Messire Thibaud se retournant vers ses amis leur dit à demi-voix " A donc vous voyez que celui que j'ai invoqué ne m'a pas fait attendre. Par ainsi je vous souhaite le bon soir " Les deux amis comprirent ce qu'il vouloit et prirent congé de lui en riant et lui souhaitant liesse et joie.

Thibaud donna donc le bras à la belle, et le petit nègre, dont la lanterne s'étoit éteinte marchoit devant eux. La jeune Dame paroissoit d'abord si troublé qu'elle ne se soutenoit qu'avec peine ; mais elle se rassura peu à peu et s'appuya plus franchement, sur le bras du Cavalier quelque fois même elle faisoit de faux pas et lui serroit le bras en voulant s'empêcher de cheoir. Alors le Cavalier voulant la rétenir pousoit son bras contre son cœur, ce qu'il fesoit pourtant avec beaucoup de discrétion pour ne pas effaroucher le Gibier.

Ainsi ils marchèrent et marcherent si long tems qu'à la fin il sembloit à Thibaud qu'ils s'étoient égarés dans les rues de Lyon. Mais il en fut bien aise, car il lui parut qu'il en auroit d'autant meilleur marché de la belle fourvoyée. Cependant voulant d'abord savoir avec qui il avoit affaire il la pria de vouloir bien s'asseoir sur un banc de pierre que l'on entrevoyoit auprès d'une porte. Elle y consentit et il s'assit auprès d'elle. Ensuite il prit une de se[s] mains d'un air galant, et lui dit avec beaucoup d'esprit. " Belle étoile errante, puisque mon étoile à fait que je vous ai rencontrée dans la nuit, faites moi la faveur de me dire qui vous êtes et où vous demeurez ? "

La jeune personne parut d'abord très intimidée, se rassura peu à peu et répondit en ces termes.

Histoire de la Gente Dariolette du Châtel de Sombre.

Mon nom est Orlandine, au moins c'est ainsi que m'appeloient le peu de personnes qui habitoient avec moi le Châtel de Sombre dans les Pyrénées. Là je n'ai vû d'autre humain que ma gouvernante qui étoit sourde, une servante qui begayoit si fort qu'on eut pû l'appeler muette, et un vieux portier qui étoit aveugle.

Ce portier n'avoit pas beaucoup affaire, car il n'ouvroit la porte qu'une fois par an et cela à un Monsieur qui ne venoit chez nous que pour me prendre par le manton et pour parler à ma Duègne en langue Biscayenne que je ne sais point. Heureusement je savois parler lorsqu'on m'enferma au chatel de Sombre ; car je ne l'aurois surement pas appris des deux compagnes de ma prison. Pour ce qui est du portier aveugle, je ne le voyois qu'au moment où il venoit nous passer nôtre diner à travers les grilles de la seule fenêtre que nous eussions. À la vérité ma sourde Gouvernante me crioit souvent aux oreilles, je ne sais quelles leçons de Morale ; mais je les entendois aussi peu que si j'eusse été aussi s[o]urde qu'elle, car elle me parloit des devoirs du mariage et ne me disoit pas ce que c'étoit qu'un mariage. Elle parloit de même de beaucoup de choses qu'elle ne vouloit pas m'expliquer. Souvent aussi ma servante bègue s'efforçoit de me conter quelque histoire, qu'elle m'assuroit être fort drôle mais ne pouvant jamais aller jusqu'à la seconde phraze elle étoit obligée d'y renoncer et s'en alloit en me bégayant des ex[c]uses dont elle se tiroit aussi mal que de son histoire.

Je vous ai dit que nous n'avion qu'une seule fenêtre c'est à dire qu'il n'y en avoit qu'une qui donna dans la cour du châtel. Les autres avoient la vue sur une autre cour qui etant plantée de quelques arbres, pouvoit passer pour un jardin, et n'avoit d'ailleurs aucune autre issue que celle qui conduisoit à ma chambre. J'y cultivois quelques fleurs, ce fut mon seul amusement. Je dis mal, j'en avois encore un et tout aussi innocent. C'étoit un grand miroir où j'allois me contempler dès que j'étois levée et même au saut du lit. Ma gouvernante deshabillée comme moi, venoit s'y mirer aussi et je m'amusois à comparer ma figure à la sienne. Je me livrois aussi à cet amusement avant de me coucher et lorsque ma Gouvernante étoit déjà endormie. Quelque fois je m'imaginois voir dans mon miroir une compagne de mon âge qui répondoit à mes gêtes et partageoit mes sentiments. Puis [*sic*] je me livrois à cette illusion et plus le jeu m'en plaisoit.

Je vous ai dit qu'il y avoit un Monsieur qui venoit tous les ans une fois pour me prendre par le menton et parler basque avec ma Gouvernante. Un jour ce Monsieur au lieu de me prendre par le menton me prit par la main et me conduisit à un carosse à soupentes, où il m'enferma avec ma Gouvernante. On peut bien dire enferma ; car le carosse ne recevoit de jour que par en haut. Nous n'en sortimes que le troisieme jour ou plutot que la troisieme nuit, au moins la soirée étoit elle fort avancée. Un homme ouvrit la portière et nous dit “ Vous voici sur la place de Belle cour, à l'entrée de la Rue de Saint Ramond, et voici la maison du Prévôt de la Jacquièrre. Où voulez vous qu'on vous mene ? — Entrez dans la première porte cochère après celle du Prévôt ” répondit ma Gouvernante.

Ici le jeune Thibaud devint fort attentif, car il étoit réellement le voisin d'un Gentil-homme nommé le Sire de Sombre qui paroissoit [*sic*] pour être d'un caractère jaloux, et le dit Sire de Sombre s'étoit mainte fois vanté devant Thibaud de montrer un jour qu'on pouvoit avoir femme fidelle, et qu'il fesoit nourrir en son châtel une Dariolette qui deviendroit sa femme et prouveroit son dire ; mais le jeune Thibaud ne savoit pas qu'elle fut à Lyon et se réjouit bien de l'avoir en sa main — Cependant Orlandine continua en ces termes.

Nous entrâmes donc dans une porte cochère et l'on me fit monter en des grandes et belles chambres, et puis de là par un escalier tournant en une tourelle d'où il me sembla qu'on auroit découvert toute la ville de Lyon s'il eut fait jour ; mais le jour même on n'y eut rien vû ; car les fenêtres étoient bouchées avec un drap verd très fort. Au revenant la tourelle étoit éclairée par un beau lustre de Cristale monté en émail. Ma Duègne m'ayant assise en un siège me donna son chapelet pour m'amuser et sortit en fermant la porte sur elle à double et triple tour.

Lorsque je me vis seule, je jettai mon chapelet, je pris des ciseaux que j'avois à ma ceinture et je fis une ouverture dans le drap verd qui bouchoit la fenêtre. Alors je vis une autre fenêtre fort près de moi et par cette fenêtre une chambre fort éclairée, où soupoient trois jeunes Cavaliers, et trois jeunes filles, plus beaux, plus gais que tout ce que l'on peut imaginer. Ils chantoient, buvoient, rioient, s'embrassoient, quelque fois même ils se prenoient par le menton ; mais c'étoit d'un tout autre air que le Monsieur du Châtel Sombre, qui pourtant n'y venoit que pour cela. De plus ces Cavaliers et ces Demoiselles se deshabilloient toujours un peu plus, comme je fesois le soir devant mon grand miroir et en vérité cela leur alloit aussi bien et non pas comme à ma vieille Duègne.

Ici Messire Thibaud vit bien qu'il s'agissoit d'un souper qu'il avoit fait, la veille avec ses deux amis. Il passa son bras au tour de la taille souple et ronde d'Orlandine et la serra contre son cœur " Oui /:lui dit elle:/ voila justement comme faisoient ces jeunes Cavaliers. En vérité il me sembloit qu'ils s'aimoient tous beaucoup. Cependant ne voi-là t'il pas qu'un de ses jeunes gars dit, qu'il aimoit mieux que les autres. Non c'est moi, c'est moi dirent les deux autres. — c'est lui, c'est l'autre /:dirent les jeunes filles:/ Alors celui qui s'étoit vanté d'aimer le mieux s'avisa, pour prouver son dire, d'une singuliere invention. "

Ici Thibaud qui se rappella ce qui s'étoit passé, faillit à etoufer de rire " Eh bien /:dit-il:/ Belle Orlandine qu'elle etoit cette invention dont s'avisa le jeune homme ? "

Oh ! /:réprit Orlandine:/ ne riez pas Monsieur, je vous assure que c'étoit une très belle invention et j'y etois fort attentive, lorsque j'entendis ouvrir la porte. Je me remis aussitot à mon chapelet et ma Duegne entra.

La Duegne me prit encore par la main sans me rien dire et me fit entrer dans un carosse qui n'étoit pas fermé comme le premier et j'aurois bien pû voir la ville dans celui là ; mais il etoit nuit close, et je vis seulement que nous allions bien loin, bien loin, si bien que nous arrivâmes enfin dans la Campagne tout au bout de la ville. Nous nous arretames dans la dernière maison du fauxbourg. Ce n'étoit qu'une Cabane pour l'apparence et même elle est couverte de chaume ; mais bien jolie en dedans comme vous le verrez ; si le petit nègre en sait le chemin, car je vois qu'il a trouvé de la lumière et rallumé sa lanterne.

Orlandine termina ici son histoire. Messire Thibaud baisa sa main et lui dit " Belle fourvoyée faites moi le plaisir de me dire si vous habitez toute seule cette maison.

— Toute seule /:réprit la belle:/ avec ce petit nègre et ma gouvernante ; mais je ne pense pas qu'elle puisse revenir ce soir au logis. Le Monsieur qui me prenoit par le menton, m'a fait dire de venir le trouver chez une de ses sœurs avec ma gouvernante ; mais qu'il ne pouvoit envoyer son carosse qui etoit aller chercher un prêtre. Nous y allions don à pied. Quelqu'un nous a arrêté, pour me dire qu'il me trouvoit jolie. Ma Duegne qui est sourde a cru qu'il me disoit des injures et lui en a répondu. D'autres gens sont survenus et se sont mêlés de la querelle. J'ai eu peur et je me suis mise à courir — le petit nègre a couru à près moi. Il est tombé, sa lanterne s'est brisée, et c'est alors beau Sire que pour mon bonheur je vous ai rencontré. "

Messire Thibaud charmé de la naïveté de ce récit, alloit répondre quelque galanterie, lorsque le petit nègre rapporta sa lanterne allumée, dont la lumière¹⁹ venant à donner sur le visage de Thibaud, Orlandine s'écria " Que vois-je ? C'est le même Cavalier qui s'avisa de la belle invention.

— C'est moi même /:dit Thibaud:/ je vous assure que ce que j'ai fait alors, n'est rien auprès de ce que pouroit attendre de moi une accorte et honnête Demoiselle. Car [c]elles avec qui j'étois n'étoient rien moins que cela

— Vous aviez bien l'air de les aimer toutes les trois /:dit Orlandine:/.

— C'est que j'en aimois aucune " /:dit Thibaud:/

Si bien dit il, si bien dit elle, que tout en marchant et dévisant, ils arrivèrent au bout de fauxbourg à une chaumière isolée, dont le petit nègre ouvrit la porte avec une clef qu'il avoit à sa ceinture — Certes, l'intérieur de la maison n'étoit pas d'une chaumière. On y voyoit belles tentures de Flandres à personnages, si bien ouvrés et portraits, qu'ils sembloient vivants des lustres à bras en argent fin et massif, de riches Cabinets en [ivoire] et ébène, des fauteuils en velours de Genes garnis de franges d'or et un lit en moir de Venise. Mais tout cela n'occupoit guère Messire Thibaud. Il ne voyoit qu'Orlandine et eut bien voulu en être à la fin de l'aventure.

Sur ce le petit nègre vint²⁰ couvrir la table et Thibaud s'aperçut que ce n'étoit pas un enfant, comme il l'avoit cru d'abord, mais comme un vieux nain tout noir et d'une figure affreuse. Cependant

¹⁹ *Biffé* : donnant

²⁰ *Biffé* : courir

le petit homme apporta quelque chose qui n'étoit point laid, c'était un bassin de vermeil dans le quel fumoit quatre perdrix appétissantes et bien apprêtées, et sous le bras il avoit un flacon d'Hypocras. Thibaud n'eut pas plutôt bû et mangé qu'il lui sembla qu'un feu liquide circuloit dans ses veines. Pour Orlandine elle mangeoit peu et regardoit beaucoup son convive, tantôt d'un regard tendre et naïf et tantôt avec des yeux si pleins de malice que le jeune homme en étoit presque embarrassé

En fin le petit nègre vint ôter la table. Alors,²¹ Orlandine prit Thibaud par la main et lui dit " Beau Cavalier à quoi voulez vous que nous passions cette soirée ? " Thibaud ne sut que répondre.

" Il me vint une idée /:dit encore Orlandine:/ voici un grand miroir allons y faire des mines, comme j'en faisois au Châtel de Sombre. Je m'y amusois à voir que ma gouvernante étoit faite autrement que moi. Aprésent je veux savoir si je ne suis pas faite autrement que vous " Orlandine plaça leurs chaises devant le miroir, après quoi elle délassa la fraise de Thibaud et lui dit " Vous avez le cou fait à peu près comme moi. Les épaules aussi ; mais pour la poitrine qu'elle difference. La mienne étoit comme cela l'année passée, mais j'ai tant engraisé que je ne me reconnois plus — Otez donc vôtre ceinture — défaites vôtre pourpoint — Pourquoi toutes ces aiguillettes ? " Thibaud ne se possédant plus porta Orlandine sur le lit de moire de Venise et se crut le plus heureux des hommes...

Mais bientôt il changea de pensée ; car il sentit comme des griffes qui s'enfonçoient dans son dos " Orlandine, Orlandine /:s'écria-t-il:/ que veut dire ceci ? "

Orlandine n'étoit plus. Thibaud ne vit à sa place qu'un horrible assemblage de formes hideuses et inconnues " Je ne suis point Orlandine /:dit le monstre d'une voix épouvantable:/ je suis Belzebut. "

Thibaud voulut invoquer le nom de Jésus, mais Satan qui le dévina, lui saisit la gorge avec les dents et l'empêcha de prononcer ce saint nom.

Le lendemain matin les Paysans qui alloient vendre leurs légumes au marché de Lyon entendirent des gémissements dans une mesure abandonnée qui étoit près du chemin et servoit de voyeries, ils y allèrent et trouvèrent Thibaud couché sur une charogne à demi-pourrie. Ils le prirent et le placèrent en travers sur leurs paniers et ils le porterent ainsi chez le prévôt de Lyon... Le malheureux la Jacquiere reconnut son fils...

Le jeune homme fut mit dans un lit. Bientôt après il parut reprendre un peu ses sens, et d'une voix foible et presque inintelligible, il dit " Ouvrez a ce saint hermite " D'abord on ne le comprit pas, enfin on ouvrit la porte et l'on vit entrer un vénérable religieux, qui demanda qu'on le laissa seul avec Thibaud. Il fut obeï et l'on fërma la porte sur eux. Long tems on entendit les exhortations de l'hermite, aux quelles Thibaud répondit d'une voix forte " Oui mon père je me repens et j'espère en là misericorde divine. " Enfin comme l'on n'entendoit plus rien, on crut devoir entrer, l'hermite avoit disparut, et Thibaud fut trouvé mort avec un Crucifix entre les mains.

Je n'eus pas plutot achevé cette histoire que le Cabaliste entra et sembla vouloir lire dans mes yeux l'impression que m'avoit faite cette lecture — La vérité est qu'elle m'en avoit fait beaucoup ; mais je ne voulus pas le lui témoigner et je me retirai chez moi. Là je réfléchis sur tout ce qui m'étoit arrivé, et j'en vins presque à croire, que des Démons avoient pour me tromper animé des corps de pendus et que j'étois un second la Jacquiere. On sonna pour le diner, le Cabaliste ne s'y trouva point. Tout le monde me parut préoccupé, parce que je l'étois moi même...

Après le diner je retournai à la terrasse. Les Bohémiens avoient placé leur camp à quelque distance du Château, les Bohémiennes ne parurent point. La nuit vint et je me retirai chez moi. J'attendis long tems Rebecca elle ne vint point et je m'endormis.

Fin du premier Décaméron

²¹ Biffé : Thibaud